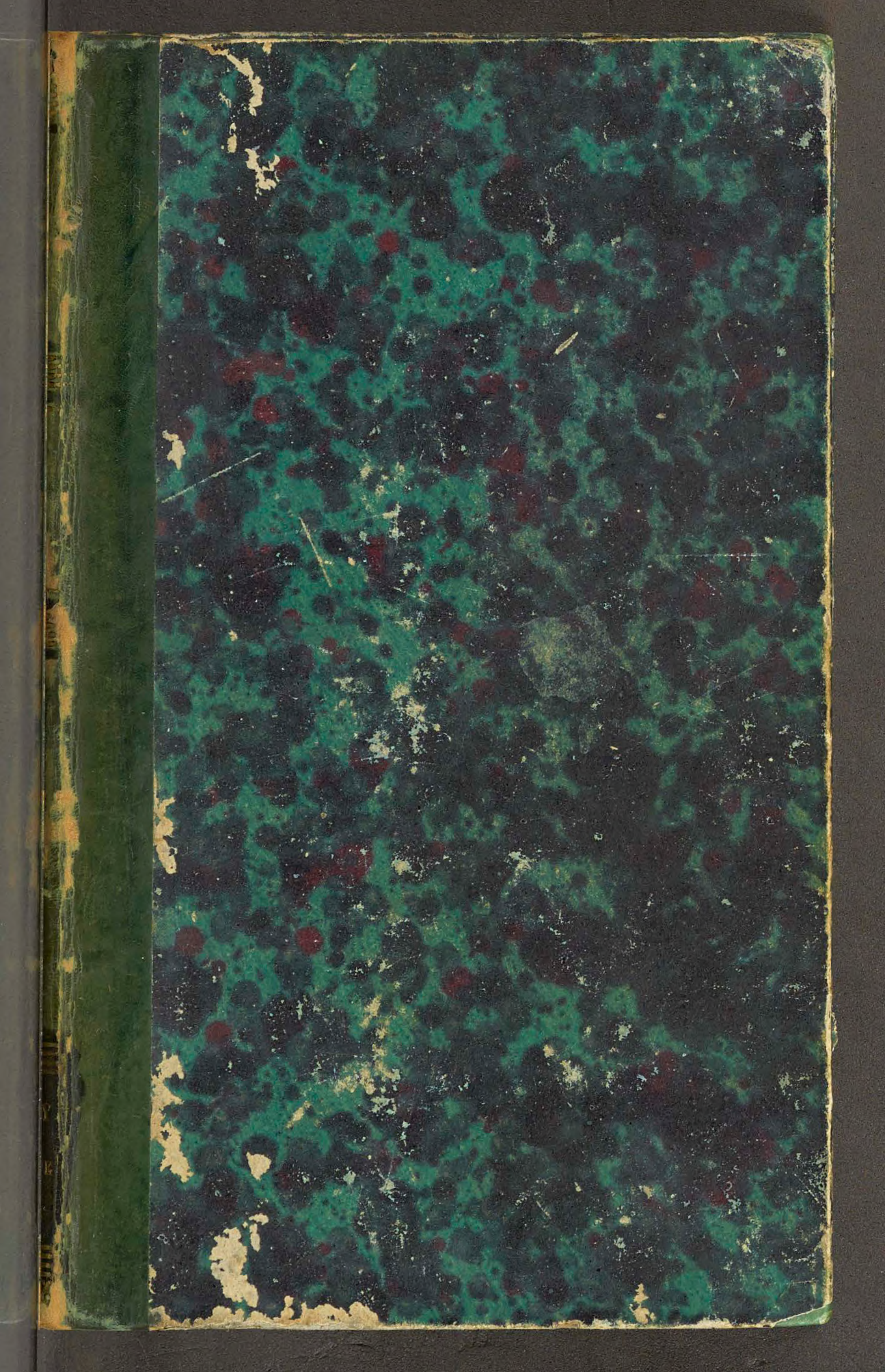
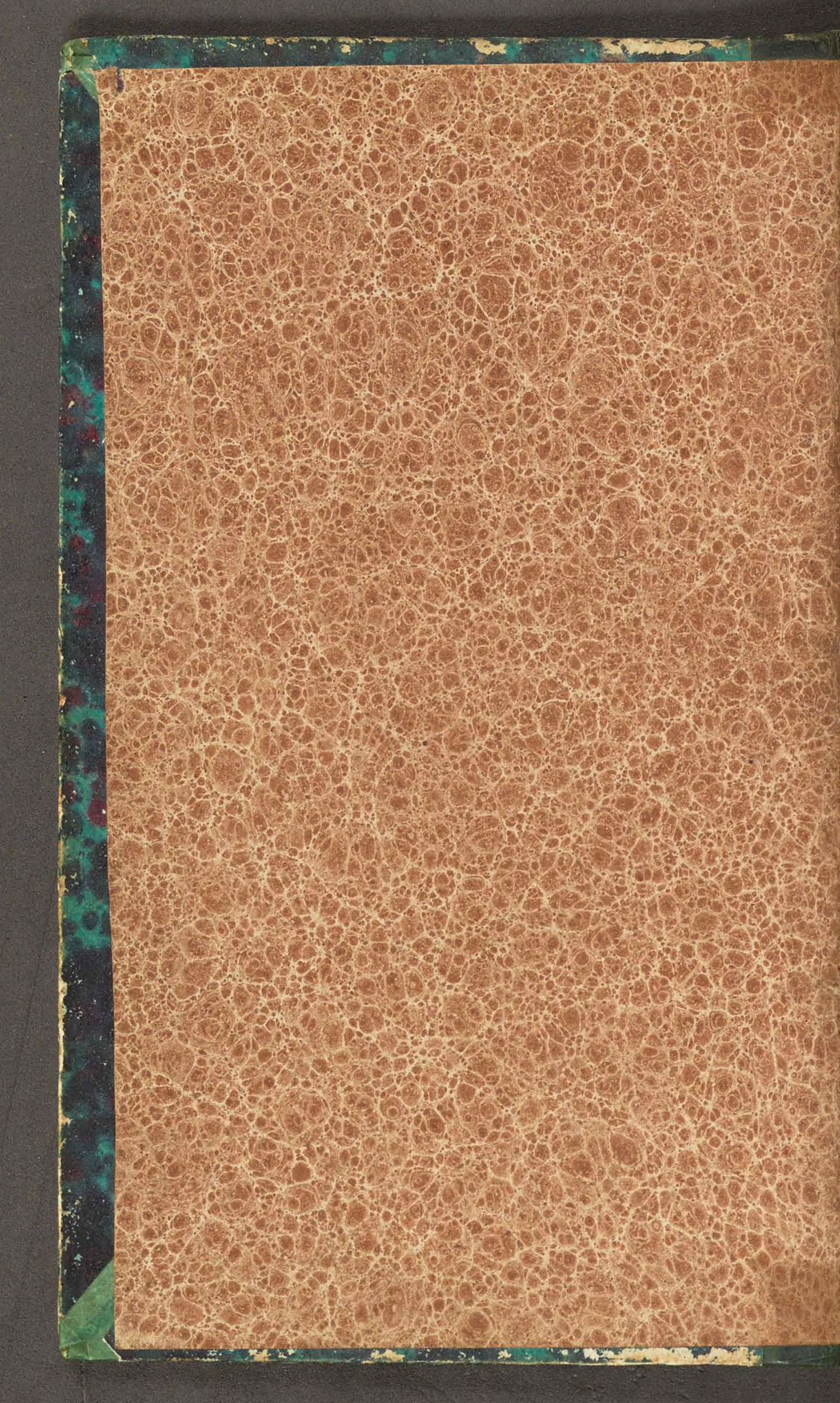
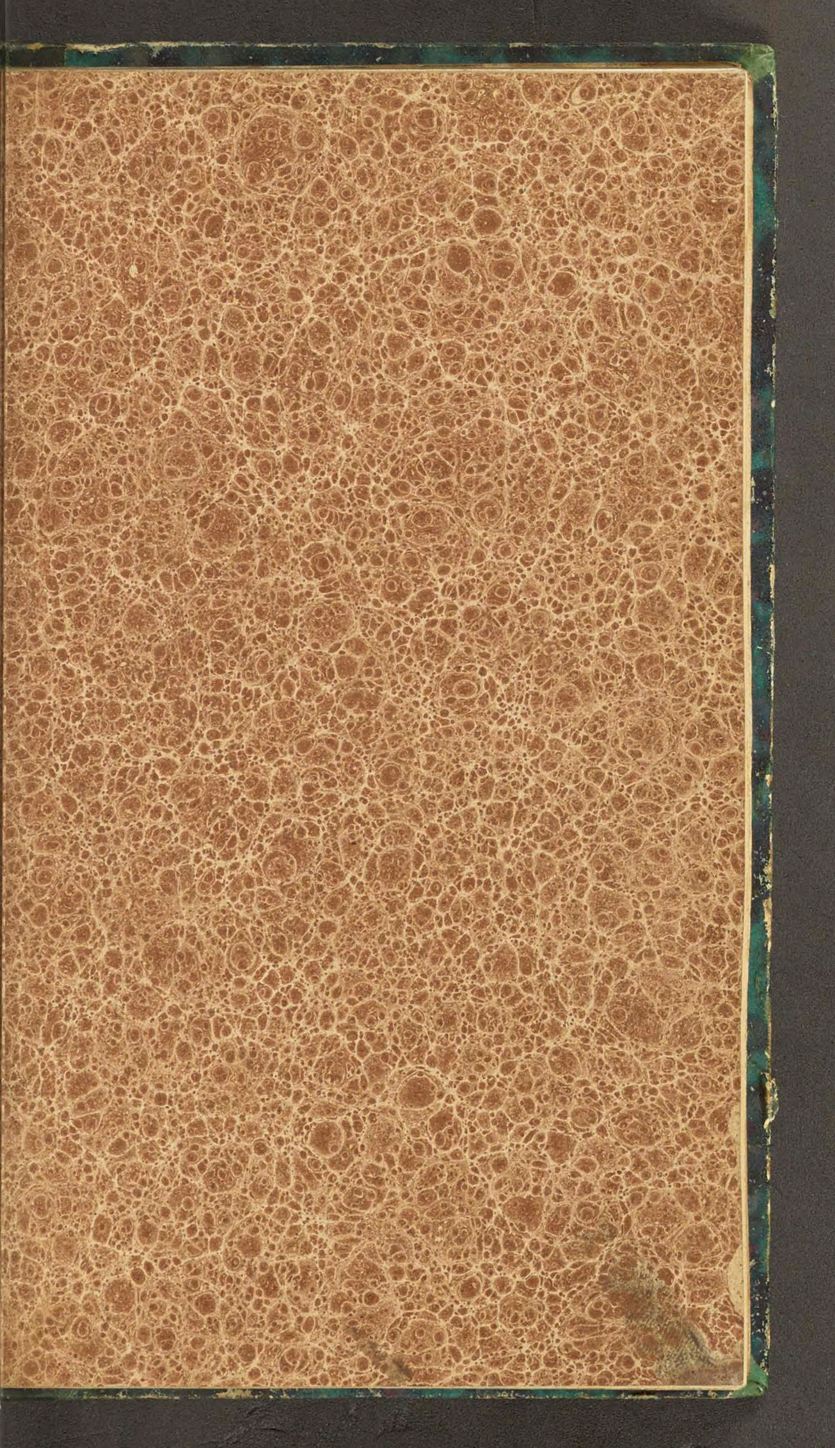






(1864)

# L'ILE
# DE CEYLAN

# NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE VOYAGES ET DE ROMANS

A L'USAGE DES FAMILLES

---

M. DE SAULCY, membre de l'Institut. — **Voyage autour de la mer Morte**. 2 vol.

M. L'ABBÉ DOMENECH. — **Voyage dans les solitudes américaines : le Minesota.** 1 vol.

OCTAVE SACHOT. — **Voyage à Madagascar.** 1 vol.

LOTTIN DE LAVAL. — **Voyage au mont Sinaï.** 1 vol.

CHARLES AUBERIVE. — **Les Bandits du dix-septième siècle**. 1 vol. — **Voyage d'un curieux dans Paris**. 1 vol. — **Voyage en Grèce**. 1 vol. — **Voyage au mont Liban**. 1 vol. — **Voyage en Australie**. 1 vol.

LE BARON D'ANGLURE. — **Le saint Voyage de Jérusalem, 1395.** 1 vol.

M. LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE. — **Voyage au grand désert et au Soudan**. 1 vol.

Mlle ÉMILIE DE VARS. — **Geneviève de Paris**. 1 vol. — **Les enfants de Clovis.** 1 vol. — **Le Roman de ma portière**. 1 vol. — **Une déception.** 1 vol. — **Radegonde**. 1 vol.

Mme DE LA BÉRANGÈRE. — **Le Retour des tribus captives.** 1 vol.

P. CAMUS, évêque de Belley. — **Alcime.** 1 vol.

VICTOR DE SAINT-PREUIL. — **Ève dans l'Éden**. 1 vol.

LOUIS DUMONTEIL. — **Un Ambitieux de province**. 1 vol. — **La petite main de bronze.** 2 vol. — **Le Parfumeur millionnaire.** 1 vol. — **Mlle de Chaulieu ou le Premier Livre d'une femme auteur**. 1 vol.

AUGUSTE MÉRAL (E. de Vars). — **Les Roquevair.** 1 vol. — **L'Homme aux romans.** 1 vol.

---

CORBEIL, typogr. et stér. de CRÉTÉ.




La vue de ce pays fertile le combla de joie.

# L'ILE DE CEYLAN

ET

# SES CURIOSITÉS NATURELLES

PAR

**OCTAVE SACHOT**

Auteur du *Voyage à Madagascar*.

---

SECONDE ÉDITION.

---

PARIS

**VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

RUE SAINT-SULPICE, 25

—

**1864**

# L'ILE DE CEYLAN

ET

# SES CURIOSITÉS NATURELLES

---

## I

### Préliminaire historique.

L'île de Ceylan (*Singhala* ou *Chingala*, dans la langue des habitants) a des titres nombreux à l'intérêt des géographes et des historiens; c'est la *Taprobane* des anciens et la *Serendib* des Arabes, célébrée dans les contes des *Mille et une nuits*. Elle était désignée sous la dénomination de *Lanka* « la brillante », dans le langage mystique des Brahmines, qui en avaient fait le premier méridien de leur système astronomique, et la représentaient comme une contrée mystérieuse d'une beauté surnaturelle. Pointe de Galles, bon port situé au nord de l'île, jadis entrepôt des Portugais et des Hollandais, et qui est encore un des principaux rendez-vous des bateaux à vapeur anglais, est, croit-on, l'ancien Tarshish où les marins phéniciens et les

flottes de Salomon allaient chercher l'or d'Ophir.

Ceylan formait un des plus anciens royaumes de la terre, habité par un peuple dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Cette île est un des berceaux du bouddhisme ; le sommet le plus élevé de ses nombreuses montagnes, le Pic d'Adam, qui, pendant des siècles, a pour ainsi dire servi de jalon aux navigateurs aventurés sur les mers de l'Inde, porte encore, au dire superstitieux des indigènes, l'empreinte du pied du premier homme.

Les chroniques historiques de l'île comprennent une série non interrompue de vingt-trois siècles, depuis l'an 543 avant Jésus-Christ, jusqu'en l'année 1758 de notre ère. Les premiers éléments de civilisation y ont été importés avec l'agriculture cinq cents ans avant Jésus-Christ, par des conquérants venus du Bengale, qui semblent y avoir dominé jusqu'à l'arrivée des Européens.

Les Portugais débarquèrent à Ceylan en 1505 et fondèrent un établissement à Colombo, capitale de l'île, et aujourd'hui résidence du gouverneur anglais. Cent cinquante ans plus tard, les Hollandais les en chassèrent et s'emparèrent d'une partie de la côte. Ceux-ci furent, à leur tour, expulsés, en 1796, par les Anglais, qui conclurent un traité avec le roi de Kandy, royaume jadis puissant de l'intérieur. Cette alliance toutefois ne devait pas être de longue durée. De 1803 à 1815 les nouveau

venus firent si bien qu'ils réussirent à déposséder ce prince de ses États, et ils sont à présent maîtres absolus de l'île entière.

De l'aveu même des écrivains anglais, cette affaire de l'établissement définitif de l'autorité britannique dans Ceylan n'est pas absolument de nature à faire honneur aux agents du gouvernement de la Grande-Bretagne : ils ne sont arrivés à leur but qu'à force de fourberies, de trahisons et de massacres. Si quelque chose aujourd'hui peut, jusqu'à un certain point, effacer l'odieux d'une pareille conquête, c'est la prospérité comparative que la domination anglaise a développée depuis cinquante ans dans ce pays jusqu'alors à demi barbare. Un vaste réseau de voies faciles couvre l'île entière; une organisation civile a été implantée, une charte de justice a été promulguée, l'esclavage et le travail forcé ont été supprimés, les monopoles et les droits prohibitifs ont été abolis, et l'indolence naturelle de la masse des habitants a fait place à des habitudes laborieuses. Il faut aussi faire la part de l'œuvre active et persévérante des missionnaires qui travaillent avec une espérance de succès, encore bien incomplétement réalisée, il est vrai, à gagner à une religion plus morale et plus éclairée des populations livrées aux pratiques du bouddhisme, ou au culte du diable, sous la forme d'un vieux singe ou d'un hideux serpent.

Lorsque sir E. B. Lytton était secrétaire d'État au département des colonies en Angleterre, il avait eu, paraît-il, le projet de recueillir des renseignements scientifiques étendus sur les dépendances lointaines du vaste empire britannique. Il voulait faire publier des ouvrages donnant l'ethnographie de chacune d'elles, sa zoologie, sa botanique, sa géologie, etc. Sir J. Emerson Tennent, secrétaire colonial de l'île de Ceylan en 1845, a fait pour cette possession de la couronne d'Angleterre ce que sir E. B. Lytton demandait pour toutes les colonies. Pendant son séjour dans l'île, il s'est appliqué à étudier le caractère et les habitudes des indigènes; voyageur infatigable, observateur plein de tact et naturaliste éminent, il a parcouru le pays en tous sens, explorant les anciennes villes du grand district des montagnes et pénétrant jusque dans les solitudes les plus sauvages. Le résultat de ses observations est condensé dans deux gros volumes in-8° compactes (1), qui renferment les données les plus complètes écrites jusqu'à ce jour sur Ceylan, au point de vue historique, économique et scientifique.

Avec ce magnifique ouvrage pour guide principal, nous allons essayer de retracer, dans les pages

(1) CEYLAN. *An Account of the Island, Physical, Historical, and Topographical with Notices of its Natural History, Antibuities and Productions.* By sir James Emerson Tennent.

ci-après, quelques-uns des traits particuliers de cette nature si peu semblable à notre Occident. Loin de nous, hâtons-nous de le dire, la prétention de suivre pas à pas sir J. Emerson Tennent dans le vaste champ d'études qu'il a embrassé. Notre cadre a des limites infiniment plus modestes, qu'il serait téméraire à nous de tenter de franchir. C'est ainsi que nous laisserons tout d'abord de côté la partie purement historique et archéologique du sujet; nous nous bornerons, en un mot, sans même avoir égard à l'ordre des matières, à faire un choix dans la riche collection de curiosités de toute espèce que présentent la géographie, l'histoire naturelle et les coutumes de Ceylan.

---

## II

**Géographie. Description. Population. Parias.**

Toute relation de voyage demande une introduction géographique. Pour bien comprendre en effet les caractères divers d'un pays, il faut sans cesse avoir présents à l'esprit sa configuration physique et son aspect général. L'île de Ceylan est située dans la mer des Indes, au sud de l'Indoustan, entre 5° 55′ et 9° 51′ de latitude nord, et entre 77° 16′ et 79° 42′ de longitude est. Sa longueur extrême du nord au sud, ou de Pointe-Pedro ou Palmyra, au cap Dondera, est de 445 kilomètres; sa plus grande largeur, de Colombo, sur la rive occidentale, à Sangemankande, sur la côte orientale, est de 221 kilomètres. Sa superficie totale, y compris les îles adjacentes, a 41,418 kilomètres carrés, — à peu près les cinq sixièmes de l'Irlande. Elle est séparée du continent par le golfe de Manaar, dont la moindre largeur est de 56 kilomètres et qui est si embarrassé d'îlots et de hauts-fonds qu'on n'y peut naviguer qu'avec de très-petits navires. A la marée basse le détroit est presque à sec dans quelques endroits. Ce nom de Manaar lui vient d'un îlot qui est sur la côte de Ceylan et d'où une suite d'écueils s'étend sans interruption jusqu'à la

côte de Coromandel. Les Européens ont donné à cette série de bancs le nom de *Pont d'Adam*, les Hindous l'appellent *Pont de Rama;* ce dieu, suivant eux, l'établit pour venir attaquer Ravana dans Ceylan. Le nom et la position de ce pont se rattachent à une foule d'autres traditions.

L'île entière de Ceylan affecte assez régulièrement la forme d'une poire dont la queue serait dirigée vers le nord. Au centre de la partie la plus large s'élèvent de hautes montagnes couvertes de forêts, dans les profondeurs desquelles se cache le vieux royaume de Kandy, dernier et longtemps inexpugnable boulevard de l'indépendance des indigènes. Une ceinture de plaines verdoyantes contourne la base de ces montagnes en descendant jusqu'à la mer, sur une étendue qui varie de 13 à 48 kilomètres à l'est, à l'ouest et au sud, pour atteindre jusqu'à 130 kilomètres dans la direction du nord. Colombo est la capitale de ces plaines, comme Kandy du pays montagneux du centre; car Ceylan possède, à vrai dire, deux capitales, l'une d'été, l'autre d'hiver, capitale maritime et capitale intérieure.

Ceylan, de quelque côté qu'on l'aborde, dit sir J. Emerson Tennent, présente aux regards un panorama d'une grâce et d'une grandeur sans rivales dans le monde. Aussi n'est-il pas de noms pompeux que ne lui aient prodigués les poëtes de l'Orient : ils l'appellent à l'envi « l'Ile des bijoux, une perle

sur le front de l'Inde, la terre des jacinthes et des rubis, » etc. Le voyageur qui vient du Bengale, laissant derrière lui le delta mélancolique du Gange et la côte torride de Coromandel, et l'Européen encore plein du souvenir des sables brûlants de l'Égypte et des plateaux calcinés de l'Arabie, éprouvent le même éblouissement en voyant s'élever au-dessus des vagues cette île enchanteresse, avec ses hauts sommets couverts de forêts splendides et ses côtes à la végétation luxuriante, au tapis de perpétuelle verdure qui se déroule jusqu'à la mer et s'élance au-devant du flot.

Comme pour ajouter à la magie du paysage, des deux côtés de l'île, mais surtout à Colombo, la mer, pendant la mousson du sud-ouest, prend sur le rivage une teinte pourprée d'autant plus remarquable, qu'au lieu d'aller en se dégradant à mesure qu'elle s'éloigne de terre pour se fondre avec la couleur verte naturelle de l'eau, elle se termine brusquement de manière à paraître un collier de rubis jeté au cou de la coquette *Singhala*. Ce phénomène est dû à la présence d'infusoires de la nature de ceux qui ont fait donner au Pacifique le nom de *mer Vermeille*, en face des côtes de Californie.

La population de Ceylan, qui s'est élevée autrefois, dit-on, à cinq ou six millions d'âmes, n'était plus, en 1857, que de 1,697,975 individus, non compris les soldats et les étrangers, évalués approximativement à 30,000.

La majorité des Cingalais se rattache, par un grand nombre de caractères, aux Hindous de la côte du Malabar; mais Ceylan, comme beaucoup d'autres contrées du globe, conserve les traces de plusieurs couches successives d'habitants. On y retrouve même des restes d'une race n'appartenant à aucune immigration dont l'histoire fasse mention. Cette race, que tout fait supposer aborigène par excellence, comprend les Rodiyas et les Veddahs, misérables déshérités au type inférieur et qui ne sont pas sans une certaine analogie avec les Cagots et les Caqueux de l'Europe occidentale.

Les Rodiyas ne se rencontrent que dans certains districts du royaume kandien, et leur nombre actuel ne dépasse probablement pas mille ou douze cents individus. La condition des tribus les plus abjectes de l'Inde n'offre rien de plus désolant que l'état d'incroyable dégradation de ces tristes parias. Leur expulsion de la société remonte à une époque si éloignée, que les traditions dans lesquelles on a voulu en rechercher la trace, n'offrent partout qu'inexactitude et confusion. Une légende les présente comme « un rameau des Veddahs condamné à une dégradation perpétuelle pour avoir servi à la table d'un roi du pays de la chair humaine en guise de venaison. » Sir J. Emerson croit plutôt voir en eux des descendants d'immigrants de sang Chandala, venus de la côte de l'Inde, race si dégradée que l'eau sur la-

quelle avait passé leur ombre, était tenue pour souillée jusqu'à ce que la lumière du soleil l'eût purifiée de nouveau.

Le langage des Rodiyas, cingalais corrompu, contient des mots inintelligibles pour le reste des habitants de l'île, et qui sembleraient indiquer une origine différente. Ce nom de Rodiya ou *Rodda* signifie littéralement *ordure*. Rien de plus triste que le degré d'abjection de ces malheureux sous les rois kandiens, c'est-à-dire jusqu'à une époque encore très-récente. Toute relation avec les autres castes leur étant interdite; ils ne pouvaient ni « passer un bac, ni tirer de l'eau à un puits, ni entrer dans un village, ni cultiver le sol, ni apprendre un métier. » On ne leur tolérait pour demeure que de chétives cahutes, encore fallait-il que le toit de celles-ci reposât d'un côté directement sur le sol, sans jamais pouvoir s'appuyer sur deux murs à la fois comme celui de nos maisons. Ils ne pouvaient vivre que d'aumônes ou des gratifications qu'ils avaient chance de recevoir, en éloignant les bêtes féroces du voisinage des lieux habités, ou en enterrant les carcasses des animaux morts, le tout à la condition de ne jamais pénétrer dans un terrain clos, même pour mendier. Il leur était défendu de porter aucune coiffure, et leurs vêtements ne devaient jamais monter au-dessus des hanches ni descendre au-dessous du genou. Se trouvaient-ils surpris en route par la nuit, ils ne

pouvaient profiter des abris disposés pour les autres voyageurs et ils n'avaient d'autre ressource que les cavernes ou quelque hutte abandonnée. Bien qu'appartenant nominalement au culte bouddhiste, l'entrée des temples leur était interdite, et on ne leur permettait de prier qu'à une certaine distance des lieux saints. Enfin leur vie comptait pour si peu de chose que, quand on les trouvait plus nombreux que de besoin et gênants pour la population des villages, on obtenait très-facilement du souverain l'autorisation de les réduire au moyen d'une battue dans laquelle on en tuait un nombre déterminé dans chaque centre d'habitation.

Les Rodiyas ont beaucoup gagné à passer sous le gouvernement britannique, qui ne reconnaît pas de distinction de caste ; mais leur réhabilitation complète demandera bien du temps encore. « Ils sont redevenus aptes à travailler, dit notre auteur ; mais, après des siècles de timidité et de paresse, ils n'ont aucun goût pour le travail. Leurs occupations et leurs habitudes sont toujours les mêmes, leurs dehors néanmoins semblent un peu moins serviles. Ils rendent un hommage beaucoup plus profond au Kandien de haute caste qu'à celui de caste inférieure, et ils montrent quelque velléité d'éloigner de leurs personnes l'épithète infamante de Rodiyas. Leurs maisons sont mieux bâties ; on y trouve un commencement de mobilier. Dans certains districts, ils ont

acquis des morceaux de terre et possèdent des bestiaux. Ces bestiaux, toutefois, partagent l'infamie de leurs maîtres, et ceux-ci sont obligés de leur suspendre au cou une noix de coco pour les distinguer de ceux des autres habitants. »

Dans la société indigène, le stigmate héréditaire de ces misérables parias est resté ce qu'il était. Leur contact est toujours évité par les Kandiens comme chose impure, et, instinctivement, les Rodiyas eux-mêmes contribuent à se maintenir dans leur état de dégradation. « S'ils ont un fardeau à porter, au lieu de le répartir aux deux extrémités du *pingo* (espèce de joug), comme font les autres indigènes, ils continuent à le mettre tout entier à un seul bout. Ce n'est qu'à genoux et les mains levées qu'ils adressent encore la parole à un individu de la caste la plus humble, et, à l'approche d'un voyageur, ils jettent de grands cris pour l'avertir de s'arrêter jusqu'à ce qu'ils se soient éloignés de la route, pour lui permettre de poursuivre sans risquer de passer trop près d'eux. » Les instincts animaux de ce peuple font un digne pendant à son avilissement moral. Les Rodiyas sont d'une malpropreté repoussante, et rien ne décourage leur appétit omnivore; rebuts de cuisine, viandes décomposées, charogne en putréfaction, tout leur est bon pour le satisfaire. A l'occasion, les hommes trouvent à s'employer aux travaux des routes et sur les plantations de café; mais généra-

lement on les traite comme des ilotes et on les fuit comme des voleurs de profession. Quant aux femmes, elles font le métier de bateleuses et de danseuses dans les fêtes, et leur mauvais renom est proverbial.

Quoi qu'il en soit de la dégradation de ces malheureux, l'ordre moral a encore, il paraît, un degré inférieur, puisqu'il existe à Ceylan deux autres catégories de parias en horreur même aux Rodiyas. Les Ambetteyos ou barbiers et les Hanomoregos ou fabricants de boîtes à bétel, d'Ouvah, sont regardés comme des êtres tellement vils, qu'aucune créature humaine ne consentirait à toucher à du riz cuit dans leurs maisons, et que, quand il se fait quelque festin parmi eux, les Rodiyas attachent leurs chiens pour les empêcher d'aller manger leurs restes.

Les Veddahs sont plus nombreux que les Rodiyas. Le pays qu'ils occupent est situé dans la partie sud-orientale de l'île et s'étend du pied des monts Boudoulla et Ouvah jusqu'à la mer, sur un parcours d'environ 140 kilomètres, avec une largeur de moitié. Ces infortunés, bannis de la famille humaine, sont les restes des Yakkos, habitants aborigènes de Ceylan, qui, après la conquête de l'île par les hordes de Wijayo, se retirèrent devant les envahisseurs et gagnèrent les solitudes de l'est et du midi, qu'ils ne quittèrent plus et dans lesquelles, au contraire, ils s'enfoncèrent chaque jour davantage pour éviter le contact de la civilisation. Là, pendant plus de deux

mille ans, ce singulier peuple a vécu sans presque rien changer à ses coutumes ni à son langage, et il est encore aujourd'hui exactement tel que le *Mahawanso* (1) représente l'indigène cingalais à l'arrivée des conquérants du Bengale.

L'épithète de *sauvages* ne saurait s'appliquer à des gens aussi inoffensifs. Les modernes Veddahs vivent principalement de chasse et se servent de l'arc. On les divise en *Veddahs de rochers* et *Veddahs de village*. Ceux-ci sont quelque peu supérieurs aux premiers ; ils habitent des huttes d'écorce et de boue et cultivent quelques espèces grossières de grains dans le voisinage des établissements européens de la côte orientale. Les *Veddahs de rochers* restent obstinément cachés dans les forêts, où ils

(1) Le *Mahawanso*, le plus renommé des livres cingalais, est une chronique en vers palis contenant une histoire dynastique de l'île durant vingt-trois siècles, de l'an 543 avant Jésus-Christ à l'an 1758 de notre ère. « Le titre de *Mahawanso*, qui signifie littéralement *Généalogie de la grande* [dynastie], n'appartient, à proprement parler, qu'à la première section de l'ouvrage, laquelle s'étend de l'an 543 avant Jésus-Christ à l'an 301 de Jésus-Christ et contient l'histoire des premiers rois, de Wijayo à Mahasen, avec qui finit la *grande dynastie*. L'auteur de cette portion est Mahanamo, oncle du roi Dhatu Sena, sous le règne duquel elle fut compilée, pendant les années 459 à 477, des annales écrites dans la langue de l'île et existant alors à Anarajapoura. » (Emerson Tennent, v. 1, p. 355.) Les successeurs de Mahasen firent continuer cette chronique.

n'ont d'autre demeure que les cavernes et quelquefois les branches des arbres, dans lesquels ils se construisent de rudes abris. Peu délicats dans le choix de leur nourriture, quand leur gibier ordinaire ou les racines leur font défaut, aucune espèce de charogne ou de vermine ne répugne à leur palais; mais, chose bizarre et inexpliquée, ils s'abstiennent scrupuleusement de la chair de l'ours, de l'éléphant et du buffle, qu'ils pourraient cependant se procurer en abondance. Ils font sécher au soleil la chair du daim et d'autres animaux qu'ils abattent à la chasse, et ils l'emmagasinent dans des troncs creux dont ils rebouchent les ouvertures avec de la glaise. Leurs mets préférés sont la chair de l'igname et le singe rôti. Ils cuisent d'ailleurs leurs aliments.

Les *Veddahs de rochers* sont ordinairement groupés par petits clans ou familles, et chaque famille s'attribue un territoire de chasse que respectent les autres. La chair de daim séchée, le miel et les dents d'éléphant leur servent de monnaie courante pour se procurer les hachettes, les têtes de flèche, les vêtements et autres objets dont ils ont besoin. Ces échanges se font par l'intermédiaire de marchands arabes, sur la frontière des districts inhabités. En pareil cas, les Veddahs ne se montrent point; ils déposent la nuit les articles dont ils veulent se défaire et indiquent, par certains signes de convention, ceux qu'ils désirent en retour. Ceux-ci leur sont ap-

portés le lendemain au lieu désigné et disparaissent la nuit suivante. Une circonstance qui prouve leur répugnance à entrer en relations avec des étrangers, c'est que leur langage, limité du reste à un très-petit nombre de mots, est un dialecte cingalais, sans aucun mélange de sanscrit ni de pali. Ils n'ont aucune idée de la Divinité, ni temples, ni idoles, ni prières, ni aucun instinct d'un culte quelconque, pourrait-on dire, n'étaient certaines danses ayant pour but de détourner la foudre et de guérir les maladies. Enfin ils n'enterrent pas même leurs morts, ils se contentent de les traîner dans le jungle et de les couvrir de feuilles et de broussailles. Ils n'ont aucune notion du temps ni de la distance et ne possèdent pas de nom pour exprimer les heures, les jours et les années ; on assure même qu'ils ne savent pas compter sur leurs doigts au delà du nombre cinq.

Chose singulière et qui montre bien tout ce qu'il y a de contradiction dans l'organisation des sociétés indiennes, cette race avilie des Veddahs est cependant regardée par les Cingalais comme ayant une extraction des plus honorables, et est reconnue par eux comme appartenant à l'une des plus hautes castes. « Cette croyance, dit sir J. Emerson, a sa source dans une légende qui raconte qu'un Veddah, poursuivi par une bête féroce, se réfugia sur un arbre, où il passa la nuit à jeter des fleurs sur son ennemi pour l'éloigner. Or, le matin, au lieu d'une

bête féroce, que vit-il au pied de l'arbre ? Une idole qui lui annonça que, comme il avait passé la nuit à lui rendre hommage et à lui jeter des fleurs, la race des Veddahs prendrait désormais la première place dans la caste des Vellales ou cultivateurs, la plus élevée de toutes. Cette histoire fait sourire les Veddahs et ils déclarent n'en rien connaître; toujours est-il qu'ils ne toucheraient point d'un mets préparé par un Kandien de caste inférieure. »

A Bintenne, sir J. Emerson eut l'occasion de voir une réunion d'une soixantaine de Veddahs. « C'était un triste spectacle, dit-il, que celui de ces misérables êtres aux formes athlétiques mais laides, aux têtes énormes, aux membres mal tournés. Leurs cheveux noirs et leurs barbes incultes leur descendaient à la ceinture. Ils se tenaient debout, le front penché vers la terre, et leurs regards, pleins de mobilité, exprimaient l'inquiétude et la crainte. Ils portaient autour des reins une espèce de chiffon incroyablement sale. Chacun d'eux avait une hachette passée dans la ceinture, un arc grossier, long de six pieds, une poignée de flèches massives empennées de plumes de paon et munies d'une pointe de fer non barbelée, de six à sept pouces de longueur. Sur notre demande, ils tirèrent dans une cible, mais sans faire preuve de beaucoup d'adresse. A peine touchaient-ils le point central une fois sur trois. La vérité est que les Veddahs ne sont pas d'habiles tireurs d'arc et qu'ils

prennent leur gibier plutôt par surprise. Si l'animal n'est que blessé, ils s'attachent à ses pas jusqu'à ce qu'il tombe épuisé ou qu'une occasion se présente pour le tirer de nouveau. Ainsi, lorsqu'il s'agit de l'éléphant, ils lui logent dans la substance spongieuse de la plante du pied une flèche, qui, d'ordinaire, s'y brise. La partie du trait restée dans la blessure l'envenime, et l'énorme bête, vaincue par la douleur, finit par devenir leur proie.

« Après l'exercice de l'arc vint celui de la danse. Ils commencèrent à battre des pieds, sur la cadence d'un chant plaintif, et à secouer leurs longues chevelures de manière à s'en couvrir toute la partie supérieure du corps; puis, s'animant petit à petit, ils poussèrent des cris aigus, firent des séries de sauts et se cramponnèrent au cou les uns des autres. La danse, nous fut-il dit, dégénère ordinairement en une espèce d'accès de frénésie, après lequel ils tombent sur le sol épuisés et pantelants. Mais l'ensemble du spectacle était si hideux, si avilissant pour la nature humaine, que nous supprimâmes le dénouement et congédiâmes les acteurs avec quelques pièces de monnaie. Ils reçurent notre présent sans aucune apparence d'émotion et coururent s'enfoncer dans le jungle. Quelques-uns d'entre eux revinrent un peu plus tard se mettre à nos ordres en qualité de coolies, pour porter notre léger bagage jusqu'à Batticola. »

Sur sa route, le voyageur rencontra plusieurs

fois des groupes errants de Veddahs ; mais tous présentaient les mêmes caractères de misère et de dégradations : — des bouches en saillie sur la face, des dents proéminentes, des nez aplatis, des corps rabougris et les autres signes de la dégradation physique, conséquence ordinaire de l'ignorance et de la faim. « Les enfants, dit-il, étaient des objets dégoûtants, entièrement nus, avec des membres mal formés, des têtes énormes et des poitrines saillantes ; — les femmes, qui semblaient ne se montrer qu'à regret, étaient les spécimens les plus repoussants de l'espèce humaine qu'il me soit jamais arrivé de voir dans aucun pays. »

L'état de ces misérables tribus a, depuis quelques années, attiré l'attention du gouvernement local ; les mesures qu'on a prises pour les tirer de leur barbarie native n'ont pas été sans quelques succès et promettent pour l'avenir.

---

## III

**Cultes. Superstitions. Coutumes. Le pic d'Adam.**

Les principaux éléments de la population de Ceylan se composent de Cingalais proprement dits, de Parsis, qui sont exclusivement marchands, d'Arabes ou Maures (ils font le commerce de détail), de Malais, de Tamils ou Malabars, de Cafres amenés d'Afrique par les Portugais et les Anglais et de métis portugais, hollandais et anglais.

Parmi les Cingalais purs, la caste continue d'exercer une influence funeste sur la prospérité morale et matérielle de la nation. Importation des conquérants brahmaniques, l'esprit de caste était inconnu des aborigènes de l'île ; mais, bien que condamnées par les préceptes de Bouddha, les distinctions de rang qu'il conférait furent un attrait si puissant que, en dépit des injonctions du culte indigène et des efforts de tous les gouvernements européens qui se sont succédé, ce système s'est implanté dans les mœurs au point de résister à toute espèce de modification.

Avant l'introduction du bouddhisme par Mahindo, trois siècles avant Jésus-Christ, le culte de l'esprit du mal était la religion à peu près générale de Ceylan. Ses pratiques ont laissé dans l'esprit des in-

digènes des traces profondes qui persistent encore. Ce culte, remarque sir J. Emerson, semble être partout la première conception religieuse de l'homme à l'état sauvage. « Peut-être naît-il dans son cerveau du spectacle des actions cruelles, de la souffrance, de la mort, des phénomènes de la nature qui sèment autour de lui la terreur, tels que les orages, les volcans, les inondations, les tremblements de terre. Le désir de se concilier les puissances qui infligent de telles calamités semble précéder, quand il ne le supplante pas entièrement, le besoin d'adorer l'influence bienfaisante à laquelle appartiennent la création, la conservation et le don de répandre le bonheur sur l'humanité. » Les prêtres bouddhistes concourent à la persistance du culte du démon, par cela même que leurs efforts sont impuissants à le supprimer, et les Cingalais les plus orthodoxes, tout en le regardant comme une infraction aux règles de la vraie foi, ne laissent pas d'y revenir dans toutes les circonstances de leur vie.

Indépendamment des esprits malfaisants ou *yakkas*, qui sont les auteurs du mal en général, les Cingalais assignent à chaque forme particulière de maladie un démon spécial, ou *sanne*, qu'ils croient indispensable d'invoquer pour obtenir la guérison. Il existe encore une autre catégorie de démons qui se font un malin plaisir de toutes les misères humaines, et qu'il n'est pas moins utile, par consé-

quent, de se concilier. De là l'obligation de recourir à chaque instant au service des *kattadias*, ou prêtres du diable, et aux danseurs, leurs acolytes.

C'est surtout dans les cas de maladies graves et de danger imminent, dit sir J. Emerson, qu'on fait fonds sur l'assistance des danseurs du diable. Un autel décoré de guirlandes est dressé à côté du malade, et sur cet autel est placé un animal — un coq le plus souvent — destiné à être sacrifié pour l'obtention de la guérison désirée. On fait toucher au moribond et vouer à l'esprit infernal les fleurs sauvages, le riz et la chair préparés d'avance comme offrandes à faire au coucher du soleil, à minuit et le matin, et dans les intervalles les danseurs accomplissent leurs cérémonies magiques, déguisés de façon à représenter le démon, qu'ils personnifient, et qui est considéré comme l'auteur direct des souffrances du patient. Au plus fort de ces orgies, le kattadia, ayant simulé l'accès de l'inspiration, est consulté par les amis du malade et déclare la nature du mal en même temps que les chances probables de guérison ou de mort. A l'aube, l'exorcisme se termine par des chants ayant pour objet de disperser les démons attirés par la cérémonie; puis les danseurs du diable se retirent en emportant les offrandes et en entonnant le cantique final « pour que le sacrifice soit agréé et que la vie du malade soit prolongée. »

Toutes les classes de la société croient fermement à ces superstitions, qui présentent une singulière anomalie avec le culte de Bouddha, dont l'expression suprême est la perfection de la sagesse et la bonté absolue. C'est là un des obstacles les plus sérieux que puisse rencontrer l'influence du christianisme. Les missionnaires portugais, par exemple, avaient beau faire des conversions, jamais, de leur aveu, ils ne parvinrent à détacher les convertis de leur ancienne démonologie.

A côté des danseurs du diable et autres sorciers de profession, il n'est pas hors de propos de mentionner les haut faits des jongleurs, race aussi commune et aussi habile à Ceylan que sur le continent indien. Par ces temps de pantagruélisme, où le succès, chez nous, est aux bateleurs, où la gloire est aux clowns, où le trapèze de Léotard fait merveille, où Blondin triomphe sur la corde roide, les badauds des deux mondes trouveraient peut-être encore des émotions neuves au spectacle des exercices de force et d'adresse des Cingalais. Dans un petit village des montagnes du centre, sir J. Emerson eut un jour l'occasion d'assister à une représentation en plein vent donnée par un de ces *artistes*.

« Il ouvrit la séance, dit-il, en grimpant à une longue perche que traversait, à six pieds de terre environ, une barre horizontale. Une fois debout sur cette espèce de croix, il parcourut sur la route

une assez grande distance, au moyen de bonds prodigieux; puis, revenant de la même manière vers le public, il commença, sans quitter sa position, la série de ses exercices. Ceux-ci consistaient en escamotages et tours de mains de toute espèce : cailloux attrapés au vol et qui disparaissaient comme autant d'oiseaux dès qu'il ouvrait les doigts ; œufs brisés d'où s'échappaient de petits serpents; boules de cuivre tenues en perpétuel mouvement au moyen de coups frappés des mains et des coudes, etc., etc. Puis, vinrent des tours plus compliqués; ainsi, balançant sur son nez un petit bâton surmonté d'une coupe renversée, des bords de laquelle douze balles perforées pendaient par des fils de soie, il prit entre ses dents douze petites baguettes d'ivoire, et, par le seul mouvement des lèvres et de la langue, il arriva à introduire successivement chaque baguette dans chacune des douze balles, et à chasser le support central devenu dès lors inutile. Pour ce tour comme pour une infinité d'autres, le jongleur *ne cessa pas un seul instant de garder l'équilibre sur sa perche*. Il prit ensuite une boule de granit de six ou sept pouces de diamètre et du poids de 14 ou 15 livres, et, debout, les bras étendus horizontalement, il la fit rouler, à plusieurs reprises, du poignet gauche au poignet droit, et *vice versâ*, en lui faisant suivre les bras et les épaules, mais sans autre mouvement apparent de son individu qu'un vigoureux effort

des muscles du dos. Enfin, saisissant cette même boule des deux mains, il la jeta à une hauteur de 20 pieds, et, la regardant retomber jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'à quelques pouces de son crâne, il pencha la tête en avant et reçut la boule entre les deux épaules, sans la laisser choir à terre. Après avoir renouvelé plusieurs fois de suite ce jeu dangereux, il exécuta une nouvelle promenade juché sur sa perche, et termina sa représentation au milieu des sourires approbateurs de l'assistance. »

Parmi les usages sociaux les plus faits pour étonner l'Européen à Ceylan, la polyandrie vient en première ligne. Cette révoltante pratique, comme l'appelle avec raison sir J. Emerson, prévaut dans tout l'intérieur de l'île, principalement parmi les classes aisées. Il n'est pas rare qu'une femme ait trois ou quatre maris, quelquefois même six ou huit. En règle générale, les maris sont membres de la même famille, frères le plus ordinairement. Cette coutume était universelle autrefois chez les Cingalais; mais l'influence des Portugais et des Hollandais l'a fait disparaître des provinces de la côte. Les indigènes la font remonter à l'époque féodale. Le service obligatoire, pendant un temps déterminé, auprès du roi et des seigneurs eût fini, disent-ils, par amener la ruine des gens contraints de s'éloigner de leur province et d'abandonner leurs terres, sans l'expédient adopté par eux d'identifier à leurs

intérêts leurs parents les plus proches, en leur attribuant la copropriété de leurs femmes et de leurs fortunes. Plus tard, on donna pour excuse à la polyandrie qu'elle avait l'avantage d'empêcher la division trop grande de la propriété, les enfants nés de ces mariages héritant de tous les maris de leur mère, quelque nombreux qu'ils fussent. Suivant sir J. Emerson, la polyandrie date de beaucoup plus haut que le système féodal. Commune à presque toutes les races du continent indien, elle était en vigueur à Ceylan bien avant l'invasion de Wijayo. Elle a existé, de temps immémorial, dans la vallée de Kachmir, au Thibet et dans les monts Sivalik, et on la retrouve sur une foule d'autres points de l'Asie (1).

« Bien que la polyandrie soit réprouvée dans le *Rajavali* et le *Mahawanso*, dit sir J. Emerson, les prêtres bouddhistes n'ont jamais essayé de la combattre à Ceylan. Il ne s'attache aucune infamie à ces unions, et les enfants qui en naissent sont considérés comme aussi légitimes que ceux qui naissent du mariage ordinaire. Les tribunaux britanniques,

(1) La polyandrie existait, paraît-il, dans la Bretagne ancienne, à l'époque de l'invasion de César. «Les Bretons, dit le conquérant romain (*De bello gallico*, lib. V, cap. XIV), uxores habent deni duodenique inter se communes, *et maxime fratres cum fratribus et parentes cum liberis*. Sed si qui sunt ex his nati, eorum habentur liberi a quibus primum virgines quæque ductæ sunt. »

obligés de protéger les droits de descendance et d'hérédité, tels que les règlent les coutumes locales des Kandiens, ont été jusqu'ici contraints de reconnaître son existence; mais dans ces derniers temps, il a été présenté une loi grâce à laquelle on espère (les Kandiens les plus éclairés aidant) que pareille honte cessera de déshonorer une possession de la couronne d'Angleterre. »

Peut-être y a-t-il une certaine relation entre la coutume de la polyandrie et cette autre, répandue surtout dans l'est de l'île, qui donne aux neveux, enfants d'une sœur, la succession, à l'exclusion des fils du défunt. Cette anomalie s'observe dans diverses parties de l'Inde, dans le Sylhet, le Kachar, le Kanara et parmi les Nairs du Dekkan méridional. On la trouve aussi chez certaines tribus de l'Afrique et de l'Amérique du Nord, les Hurons et les Natchez entre autres.

Dans le catalogue des superstitions indigènes, la vénération qu'inspire le pic d'Adam est une des premières en date. Elle se perd, à vrai dire, dans la nuit des temps. Ce haut sommet solitaire, qui, comme un géant, semble commander à tous les monts d'alentour, était certes bien fait pour inspirer un sentiment de respect religieux aux premiers hommes qui le contemplèrent. Plus tard, l'intérêt se concentra sur un seul point destiné à commémorer le souvenir d'un personnage identifié avec la foi

du pays. C'est ainsi que la dépression qu'on remarque sur le dernier rocher qui couronne le pic a été regardée comme l'empreinte du pied de Siva par les brahmines, comme celle du pied de Bouddha par les bouddhistes, de Foë par les Chinois, de Jeû par les gnostiques, et d'Adam par les mahométans; tandis que les Portugais y ont vu, les uns l'empreinte du pied de saint Thomas, les autres celle du pied de l'eunuque de Candace, cette reine d'Éthiopie dont parlent les *Actes des Apôtres*. Quoi qu'il en soit, les bouddhistes se sont de fait constitués aujourd'hui les gardiens de l'empreinte sacrée ou *sri-pada*, comme l'appellent leurs annales; circonstance qui, d'ailleurs, n'entrave en aucune façon les pieux hommages des sectateurs des autres croyances.

« La route qu'on suit pour se rendre à la montagne en venant de la côte occidentale de l'île, dit sir J. Emerson, est généralement la route de terre de Colombo à Ratnapoura, et de là au pic par les chemins du jungle. Au retour, les visiteurs descendent d'ordinaire le Kaluganga en bateau jusqu'à Caltura. La distance de la mer au sommet est d'environ 65 milles, dont les deux tiers se font à travers les basses terres de la côte, au milieu de rizières, de bois de cocotiers et de villages entourés de jardins. Au sortir de Ratnapoura, commence, par des sentiers de mulets, l'ascension du labyrinthe de collines qui étreignent la base de la montagne sacrée.

Ces collines forment ce qu'on appelle le « désert du Pic » et sont couvertes de forêts hantées par des éléphants, des sangliers et des léopards. Là, le sentier se déroule sous une voûte de feuillage qui ne laisse aucun accès aux rayons du soleil; puis on côtoie des cours d'eau mugissants et l'on suit le lit resserré de ravins profonds éclairés seulement par une étroite bande de ciel, après quoi l'on escalade des hauteurs d'où l'œil embrasse les plus splendides panoramas...

« La piété a construit des abris et des maisons de repos pour les voyageurs sur divers points de cette fatigante route, et des temples, élevés dans des sites solitaires, invitent les pèlerins à la prière et au recueillement. Dans un de ces édifices, à Palabaddula, on conserve un modèle en bronze de l'espèce de châsse d'or, qui abritait autrefois l'empreinte sacrée et que, suivant le dire de Valentyn, plusieurs Hollandais eurent le loisir d'admirer en 1654, mais qui a disparu depuis longtemps.

« Les pentes deviennent si rapides, qu'entre Gillemale et le pic, on s'élève à plus de 7,000 pieds, sur une distance de moins de 9 milles... Pendant la plus grande partie de cette ascension, le sommet de la montagne, but de tant d'efforts, est rarement visible, caché qu'il est par les rocs qui surplombent le chemin. Une fois cependant qu'on a atteint l'étroit petit plateau de Diebetne et sa maison en ruine, le

cône se présente aux regards dans toute sa sublime majesté ; mais les 3 milles qui vous en séparent offrent une montée si roide que les Cingalais lui ont, non sans justesse, donné le nom d'*aukanagaou*, littéralement « la lieue du ciel. » Après avoir franchi un ravin et s'être frayé un chemin à travers un énorme amas de rochers roulés, que des eaux courantes lavent perpétuellement, la montée recommence par des rampes abruptes composées d'escaliers pratiqués dans le tuf et la pierre. Un peu plus haut, la végétation cesse tout à coup. A partir de la base du cône gigantesque qui surmonte le pic, l'ascension se fait à l'aide de chaînes de fer solidement scellées dans le roc vif, et dont l'installation date d'une haute antiquité. Pendant cette dernière escalade, l'œil plonge à droite et à gauche dans un abîme d'une incommensurable profondeur; et si vertigineuse est l'élévation que les guides vous engagent à ne point vous arrêter, de peur qu'un coup de vent soudain ne vous balaye dans l'effroyable vide ouvert au-dessous de vous. Une échelle de fer appliquée contre un rocher perpendiculaire de plus de 40 pieds de hauteur amène enfin le pèlerin sur l'étroite terrasse qui termine la montagne. C'est là que, sur un bloc de gneiss et de horn-blende, abritée par une toiture en forme de pagode soutenue par de minces colonnettes à jour sur toutes les faces, on découvre la fameuse empreinte du pied sacré.

« Cet objet de vénération est une dépression naturelle du roc, artificiellement élargie et reproduisant grossièrement le contour d'un pied cinq ou six fois grand comme nature et large en proportion. Certes, il faut un fanatisme bien aveugle pour prendre cette empreinte pour la trace du pas d'un homme ou d'un dieu. Le culte qu'on lui adresse consiste principalement en offrandes de fleurs de rhododendron présentées avec force génuflexions, invocations et cris de *Saadoo!* « Ainsi soit-il. »

« Pour terminer la cérémonie on frappe sur une cloche extrêmement ancienne, attenante à la pagode, et l'on va boire à la source sacrée qui coule à quelques pieds plus bas.

« Le panorama qui, du sommet du pic d'Adam, s'offre aux yeux émerveillés du voyageur n'a peut-être pas en grandiose son pendant dans le monde ; aucune autre montagne, même celles qui sont bien plus élevées, ne laisse le regard embrasser aussi librement une pareille étendue de terre et de mer. Au nord et à l'est l'œil plane sur la zone de hautes collines qui entourent le royaume de Kandy, tandis que, du côté de l'ouest, la vue s'étend au loin sur des plaines onduleuses coupées par des rivières comme par autant de fils d'argent, et que, dans les vapeurs empourprées de l'extrême horizon, le reflet étincelant du soleil sur les vagues découpe la ligne de l'océan Indien. »

## IV

### La journée d'un pays tropical.

Nulle part les phénomènes des pays tropicaux ne sont plus vivement dépeints que dans le livre de sir J. Emerson Tennent. On se trouve comme transporté au milieu d'une des scènes enchantées de Ceylan, quand on lit cette description des différentes phases d'une journée dans cette île splendide.

« Au premier rayon de l'aurore la chauve-souris et les autres oiseaux nocturnes regagnent leurs retraites. Le chacal et le léopard rentrent de leurs expéditions de nuit. Les éléphants quittent les marais où ils se baignaient avec délices à l'heure des ténèbres et se glissent timidement sous l'ombre épaisse des grands bois, et l'élan, qui, lui aussi, va chercher un refuge dans la forêt, fait retentir de son beuglement plaintif l'écho des vallons.

« Le jour apparaît, et à sa première lueur, des tourbillons de molles vapeurs s'élèvent du fond des vallées. Le soleil éclate plus rapide que dans la nébuleuse atmosphère de l'Europe, et l'horizon tout entier se teint d'une couche de vermeil, torrent de lumière vivante inconnue aux climats septentrionaux.

« C'est l'instant où la verdure des monts étale ses couleurs les plus brillantes. Chaque ramille est chargée de rosée, à chaque feuille pend une perle étincelante ; à la lisière de chaque clairière sont accrochées flottantes les vapeurs condensées de la nuit ; et les fils des insectes fileurs luisent comme des cordes d'opale aux rayons du soleil.

« Les premiers représentants du monde animé qui se mettent en mouvement sont les *Hespérides*, légers papillons qui vont faire aux fleurs leur visite matinale. A leur suite arrivent les *thècles* et les *polyomati*, les plus petits des lépidoptères diurnes, qu'on distingue au bleu métallique de leurs ailes lustrées. D'autres espèces se succèdent régulièrement à chaque phase nouvelle du jour. Après les *thècles* viennent les *vanesses*, puis les brillants *papillios*, et, à mesure que l'heure avance, les plantes aux larges feuilles et les arbustes fleuris se couvrent d'une nuée folâtre de papillons de toutes les formes et de toutes les couleurs.

« L'oiseau le premier éveillé est le corbeau. Dès les premières lueurs de l'aube il abandonne son perchoir et tourbillonne dans l'espace. Les perroquets le suivent en bataillons pressés, voltigeant, criant et gambadant. Puis les grues et les gralles qui, au coucher du soleil s'étaient réfugiées dans les fourrés, quittent les branches où elles ont passé la nuit. Secouant la rosée de leurs ailes et laissant pendre leurs

longues jambes, elles prennent leur vol du côté de la plage.

« Les premiers chantres qui saluent le lever de l'astre sont le *copsichus solaris* et le loriot jaune à la voie mélodieuse comme les lointains accords de la flûte. Le coq des jungles sonne aussi la diane au plus épais des couverts, mais non point avec cet aigre clairon de son congénère d'Europe ; son instrument à lui a des notes larges et riches. La fauvette et le *maynah* mêlent leurs accents à ce concert, et les pigeons aux ailes bronzées recommencent leurs tendres et plaintifs murmures. L'abeille inaugure le travail de la journée et l'insecte doré hume sur les feuilles les dernières gouttes de la rosée du matin. Dès que la chaleur a décidé les petits insectes à entrer en danse dans l'air, les hirondelles et les martinets se mettent en chasse ; le *bulbul* étincelle sur les hautes branches et l'essaim des oiseaux-mouches, pierres précieuses animées, voltige sur les fleurs épanouies.

« Le soleil continue à monter et toute la nature vivante commence à sentir l'ardeur de ses rayons. La demoiselle verte, aux ailes émaillées, poursuit seule sa proie au-dessus des étangs ; tous les autres insectes cherchent inutilement l'ombre du feuillage. Les éperviers et les faucons décrivent dans l'espace leurs cercles sinistres, épiant les petits oiseaux en quête de graines et de larves. L'écureuil saute de

branche en branche en jetant son cri aigu, et la cigale, installée sur une tige de palmier, répète ce chant assourdissant dont la monotonie et la volubilité lui ont valu le nom expressif de *rémouleur*.

« C'est pendant les cinq premières heures du jour que la nature semble littéralement regorger de vie et d'animation, que l'air retentit des mélodies des oiseaux, les forêts du bourdonnement des insectes, que le sol se couvre de toute espèce d'êtres. Mais quand le globe étincelant arrive à son méridien, la scène est singulièrement changée et rien n'est plus frappant que le morne silence qui succède au mouvement du matin. Alors chaque animal disparaît sous l'épaisseur des bois; les oiseaux se retirent à l'ombre; les papillons, après avoir gambadé un moment aux rayons du soleil, se précipitent sous l'humide voûte des arbres, comme s'ils s'étaient brûlés au feu de l'astre. Le silence devient si profond qu'on peut aisément entendre le tictac d'une montre et pour ainsi dire les pulsations du cœur. En ce moment le buffle se glisse près des étangs et des cours d'eau, et, plongé dans la vase, ne laisse plus voir de lui-même que sa lourde tête et ses cornes luisantes; l'éléphant s'évente indolemment avec de jeunes branches feuillues pour chasser les moucherons qui l'obsèdent. Le cerf se blottit par compagnie sous les jungles. Le lézard vert grimpe aux rameaux des arbres en

s'arrêtant à chaque pas pour promener autour de lui des regards inquiets. Le pic fait retentir la forêt des coups qu'il frappe sur les écorces, et la tortue s'enfonce dans l'eau paisible qui reflète le brillant plumage du martin-pêcheur en sentinelle.

« Aussi longtemps que le soleil reste à une certaine hauteur, chaque créature semble le fuir. L'homme, lui-même, en désespoir de cause, suspend son travail, et le voyageur qui a cheminé dès l'aube s'arrête et attend que l'ardente chaleur soit passée. Les bestiaux s'accroupissent haletant sous leurs rustiques abris, et les chiens étendent leurs pattes et leur ventre sur le sol pour mettre le plus possible de leur corps en contact avec la fraîcheur de la terre.

« Au déclin du jour la nature se relève de cet état de langueur et d'épuisement, les insectes recommencent leur vol et leurs bonds légers, les oiseaux rouvrent leurs ailes et les quadrupèdes se dirigent vers les marais et les pâturages. Le voyageur se remet en marche, et le laboureur, impatient de profiter des dernières heures du jour, retourne reprendre son travail. Peu à peu les oiseaux qui ont été au loin chercher leur nourriture reviennent à leurs perchoirs de prédilection. Les corbeaux s'assemblent autour des étangs pour en explorer une dernière fois les rives et faire leur toilette de nuit ; les perroquets babillards se perchent au plus haut des

palmiers, et les pélicans et les oiseaux de mer regagnent l'aile alourdie leurs gîtes solitaires.

« Le soleil baisse de plus en plus à l'horizon, puis soudain disparaît.

« Le crépuscule succède, et les oiseaux et les animaux ennemis de la lumière s'éveillent de leur torpeur et se préparent à leur vie nocturne. Les sphynx remplacent les brillants papillons de jour. Dans l'obscurité qui s'accroît, des myriades de coléoptères voltigent rapidement, tour à tour poursuivants et poursuivis. Les ténèbres à la fin s'épaississent, les contours des objets s'effacent. Les mille voix des insectes prennent des proportions assourdissantes. Les chauves-souris descendent des branches élevées où elles sont restées suspendues pendant tout le jour et voltigent lourdement sur les manguiers et les tamarins. Le hibou s'élance silencieusement à la poursuite du sphinx. Le chat sauvage quitte la cime des cocotiers, et la genette le creux des vieux troncs pour aller surprendre sur les branches les oiseaux endormis. Cependant sur les herbes déjà imprégnées de rosée le ver luisant allume sa lampe d'émeraude, et de chaque buisson sortent des essaims de mouches à feu dont les pâles et vertes clartés illuminent la nuit et brilleront jusqu'au retour de l'aube. »

---

## V

### L'Éden Cingalais. La sangsue terrestre. Insectes : Fourmis, tiques, myriapodes, etc.

Un pays où la neige est inconnue, où l'hiver n'existe pas, où les arbres sont toujours en pleine verdure, où les forêts regorgent de fleurs et de fruits, où le sol est d'une fertilité merveilleuse, où, malgré une température moyenne annuelle de 25° degrés centigrades, l'atmosphère est constamment rafraîchie par une douce brise de mer ; un pays, disons-nous, si heureusement doué, semblerait devoir être un véritable Éden. Trompeuse apparence, leurre d'un instant. Cette incomparable fécondité dans la nature végétale a son pendant dans la nature animée, et l'ensemble formidable que celle-ci présente vous oblige à une lutte continuelle.

Si les dangers que vous fait courir la présence des grands carnivores, ours, léopards, panthères, etc.; ou de reptiles redoutables, tels que le cobra et le crocodile, ne sont pas plus grands que dans les autres pays tropicaux, l'eau, la terre, le jungle, le rocher, l'air que vous respirez, la maison que vous habitez, sont infestés de myriades d'êtres vivants, tous plus ou moins acharnés à votre personne et avec lesquels

il n'est pas de trêve possible. D'innombrables essaims de mouches, de guêpes, de moustiques, s'ébattent à qui mieux mieux dans l'air en quelque endroit que vous vous trouviez; la forêt est un orchestre formidable auquel concourent toute espèce d'instruments, depuis la crécelle de la cigale jusqu'au cri perçant de l'écureuil ; la terre grouille d'insectes en perpétuel mouvement; partout où il y a une apparence d'humidité, des grenouilles de dimensions effrayantes vous déchirent les oreilles de leur coassement insupportable; s'il vous arrive de heurter une branche en traversant à cheval le moindre coin de jungle, il vous tombe une averse de tiques sur la nuque. Avec quelque précaution que vous marchiez, des centipèdes, longs quelquefois de trente centimètres, s'insinuent sous vos vêtements et vous rampent sur la peau, et quand vous passez par les vallées des districts montagneux, des bataillons de sangsues terrestres se jettent aux jambes de votre monture et finissent par gagner les vôtres et à vous grimper jusqu'à la gorge.

Vous croyez peut-être que vous allez échapper à vos bourreaux en vous enfermant dans votre maison. Erreur : vous y êtes encore plus mal qu'en plein air. Les fourmis rouges suffiraient à elles seules pour rendre la vie intolérable, or vous avez par-dessus le marché les termites. Ces merveilleuses petites créatures sont plus nombreuses que les feuilles de la forêt,

que les grains de sable du rivage, et elles ont en outre le don de l'ubiquité. Elles travaillent avec une vigueur et une rapidité surprenantes. Elles vous rongeront les poutres et la charpente d'une maison jusqu'à ne plus laisser du bâtiment que sa croûte de pierres et de mortier. Elles vous détruiront dans une seule nuit tout le contenu d'un porte manteau et vous perceront un labyrinthe de tunnels et de galeries à travers tout un rayon de bibliothèque. Que dire après cela des myriades de mouches qui inondent vos appartements au point d'éteindre parfois les lumières?

A la porte même des villes, vous êtes exposé à voir dans l'ombre briller à travers le feuillage les yeux d'émeraude d'un léopard affamé, et vos jardins sont dévastés par des troupes de singes que vous envoient les forêts voisines. Les corbeaux sont tellement audacieux qu'ils entrent dans les maisons, renversent les objets placés sur les tables et volent ce qu'ils peuvent attraper : gants, rubans, papiers, etc. Enfin, vous avez pour commensaux et hôtes permanents des lézards énormes, des serpents à sonnettes, des scorpions, des cobras et une foule d'autres hôtes qui font que malgré sa nature splendide, Ceylan n'est pas encore tout à fait le paradis sur terre.

Mais n'anticipons pas.

Un des ennemis les plus insupportables que rencontre le voyageur en rase campagne, c'est la sangsue terrestre. Les plaines sont trop chaudes et trop

sèches pour ces annélides, mais les vallées des districts montagneux, qu'arrosent des pluiesfréquentes, en sont pour ainsi dire couvertes.

Ces sangsues se tiennent exclusivement sur le sol, elles ne fréquentent ni les marais ni les cours d'eau. Elles sont moins grandes que la sangsue médicinale; elles n'ont guère plus d'un pouce de longueur et ne sont pas plus grosses qu'une aiguille à tricoter. Toutefois ce petit corps est doué d'une faculté de distension considérable, il peut s'allonger du double et se grossir du quintuple. Leur structure est assez flexible pour leur permettre de s'insinuer à travers les mailles des bas les plus fins; et ne croyez pas qu'elles bornent leurs expéditions aux extrémités inférieures du corps de leurs victimes, elles rampent sur la peau et poussent leurs excursions jusqu'à la gorge, en s'attachant de préférence aux parties de l'épiderme qui offrent le moins de résistance aux lancettes dentées dont leur bouche est armée. Les planteurs de café qui vivent au milieu de cette engeance sont obligés, pour s'en garantir, de s'envelopper les jambes dans des guêtres *ad hoc*, faites en drap très-serré. Les indigènes se frottent le corps avec une pommade composée d'huile, de cendre de tabac et de jus de citron.

« Tels sont la vigilance et l'instinct des sangsues terrestres, dit sir J. Emerson, qu'en approchant d'un de leurs repaires, on les voit se grouper parmi

les herbes et les feuilles sur le bord du sentier et se dresser sur leur queue, prêtes à l'attaque. Dès qu'elles ont aperçu leur proie, elles s'avancent de toutes parts avec rapidité et en moins d'un instant s'attachent aux pieds des hommes ou des chevaux. Leur taille est si insignifiante et leur piqûre si légère qu'on ne découvre guère la cruelle petite bête qu'au sang qui s'échappe de la blessure ou au sentiment de froid que produit sur la peau le ballottement de son corps repu. Elles finissent par rendre les chevaux ingouvernables. Le noble animal, devenu furieux, frappe le sol à coups précipités pour se débarrasser des masses de sangsues gorgées qui pendent à ses boulets. Les jambes nues des porteurs de palanquins et des coolies leur fournissent de copieux repas. Comme ces hommes ont les mains trop occupées pour pouvoir les employer à chasser les assaillantes, les sangsues leur pendent en grappes autour des chevilles, et j'ai vu le sang déborder littéralement du soulier d'un Européen, par suite de ces innombrables morsures. Pour les gens à constitution saine, ces blessures, quand elles ne sont point irritées, se cicatrisent vite, sans autre inconvénient qu'une légère enflure et de la démangeaison. Mais chez les individus malsains, les piqûres, si on les écorche, peuvent dégénérer en ulcères et entraîner la perte d'un membre, et même la mort. »

Une particularité remarquable de la sangsue ter-

restre, c'est que, ne pouvant, en apparence, se passer d'humidité, les longues sécheresses n'ont d'autre résultat que de la faire disparaître momentanément, mais ne la détruisent en aucune façon. Il suffit de la moindre averse pour que la terre en soit couverte, là où, une heure auparavant, il eût été impossible d'en trouver une seule.

Outre la sangsue médicinale, très-abondante à Ceylan, les marais et les eaux stagnantes sont le repaire d'une autre espèce d'annélides qu'on appelle « sangsue des bestiaux. » Celle-ci fait sa proie habituelle des vers et autres invertébrés que lui fournit sa demeure aquatique, elle profite aussi de l'occasion pour s'attacher aux naseaux des gros animaux pendant qu'ils boivent et pour s'introduire peu à peu jusque dans leur gorge. L'homme même, paraît-il, n'est pas toujours ainsi à l'abri de sa piqûre.

Le *filaria medinensis* ou ver de Guinée est une autre plaie du pays. Ce petit parasite, qu'on rencontre surtout au nord de l'île, vit au milieu de la végétation luxuriante qui borde les sentiers humides. Il s'attaque aux jambes nues des passants et se glisse sous la peau, dans le tissu cellulaire, où il s'installe et se nourrit si confortablement que, d'imperceptible qu'il était tout d'abord, il finit par atteindre une longueur de plus d'un pied.

Dans le jungle, un ennemi non moins importun attend le voyageur. Celui-là ne rampe pas sur le sol,

il se tient embusqué sur les feuilles des hautes plantes et des arbres : nous voulons parler des tiques. Le moindre choc imprimé en passant à une branche vous fait tomber sur le corps une averse de ces petites créatures, qui aussitôt se partagent à l'envi votre cou, vos oreilles et vos paupières, où elles plongent leurs têtes aussi avant que possible. Si on essaye de les arracher violemment du gîte qu'elles se sont choisi, leurs suçoirs restent dans la piqûre et font ulcère; le seul moyen de leur faire lâcher prise sans danger est d'appliquer localement une goutte d'huile de coco ou de jus de citron.

La famille des myriapodes est nombreuse à Ceylan. Les scolopendres constituent l'espèce la plus redoutable. Les crevasses des vieux murs, des rochers, en recèlent dont le corps, d'un aspect vraiment hideux, a plus d'un pied de longueur. Il en existe une variété plus petite (*scolopendra pullipes*), qui s'établit de préférence dans l'intérieur des maisons et a une propension malheureuse à se glisser dans les plis des vêtements. Sa morsure, qui n'est guère plus douloureuse tout d'abord qu'une piqûre d'épingle, occasionne bientôt des souffrances intolérables accompagnées de fièvre.

Quant aux fourmis, elles semblent, nous l'avons dit, avoir le don de l'ubiquité. Leur facilité de reproduction tient du prodige. On en compte de nombreuses variétés, fourmis blanches ou termites, dont

tout le monde connaît les instincts destructeurs et le génie architectural; fourmis noires, fourmis rouges, fourmis-lions, fourmis de toutes les couleurs et de toutes les tailles. On les rencontre partout, dans les champs, dans les bois, dans les maisons, dans les meubles. Rien n'est à l'abri de ce petit être vorace; on pourrait dire de lui ce qu'on a dit du destin : il

Enveloppe, poursuit, atteint de toutes parts;
Nulle retraite n'est sacrée ;
Il se glisse à l'autel, il force les remparts.

Si gênantes que soient les fourmis, elles ne laissent pas cependant d'avoir leur côté utile, en ce qu'elles enlèvent avec une inconcevable rapidité toutes les matières végétales ou animales putrescibles. Sir J. Emerson s'est même servi plusieurs fois de ces infatigables travailleuses pour nettoyer les coquillages recueillis par lui. Il lui suffisait de laisser le mollusque à leur portée, et en quelques heures il ne restait plus de l'animal que son habitation de nacre. Elles ne bornent pas, d'ailleurs, leurs attaques aux animaux morts; on les voit assaillir également les petits insectes vivants et même de petits reptiles.

La grande fourmi rouge (*formica smaragdina*) est la plus formidable de l'espèce; sa morsure, très-donloureuse comparée à celle de la fourmi ordinaire, est très-redoutée des indigènes demi-nus qui

font la récolte des fruits du manguier, arbre qu'elle semble affectionner particulièrement. On avait songé dans les plantations de café à tirer parti de la fourmi rouge pour détruire la punaise particulière à cet arbuste *(lecanium coffeæ)*; mais il eût été dangereux de pousser plus loin l'expérience : les fourmis s'en prenaient moins encore à l'insecte qu'à la peau nue et huilée des coolies malabares, et ceux-ci auraient fini par déserter les cultures.

Les Cingalais désignent sous le nom de *kaddiyas* une autre variété de fourmis de couleur noire, aussi grosses et aussi terribles que la précédente. Une légende du pays raconte même que le cobra-de-capello, plein d'admiration pour le courage des kaddiyas, leur fit généreusement don de son venin. C'est une colonie de fourmis de cette espèce qui surprit un jour sous sa tente sir J. Emerson, voyageant dans les forêts du nord. « A Koulan-Colom, où nous passâmes la nuit, raconte-t-il, ma tente fut, vers le matin, le théâtre d'un incident désagréable, assez commun dans ces forêts. Je fus éveillé soudain par une violente cuisson à la figure et au cou. Passant aussitôt la main sur ma gorge et à mes épaules, j'en retirai des poignées d'insectes qui me mordaient horriblement. Je me lève à la hâte; à peine debout, je me sens les pieds et les chevilles assaillis de la même manière. La tente était obscure, je cours au feu du bivouac, alors je me vois couvert de

grosses fourmis noires, longues d'un demi-pouce et munies de puissantes mandibules. Dans une de ses migrations, une colonie de ces insectes, composant une interminable ligne de 4 ou 5 pieds de large et renfermant des myriades d'individus, avait rencontré ma tente sur sa route. Les voyageuses avaient pénétré sous la toile, et, comme mon lit se trouvait sur leur passage, elles avaient, selon leur coutume, poursuivi leur expédition sans se détourner d'un pouce, escaladant ma personne, redescendant sur le sol et regagnant le jungle en ligne directe. Mon oreiller et mes draps en étaient littéralement noirs. Toutefois, leur morsure n'est pas venimeuse et ne détermine pas d'inflammation. A une seule exception près, d'ailleurs, aucune des nombreuses espèces de fourmis de Ceylan n'a, que je sache, à sa disposition le réservoir d'acide formique dont est pourvue la fourmi commune d'Angleterre. »

On se tromperait fort, paraît-il, si de ce qui précède on concluait que de tous les insectes de Ceylan, la fourmi est, par excellence, la bête maudite de l'Européen nouvellement débarqué. Les attaques de la fourmi sont jeux d'enfant, comparées aux tortures incessantes que vous infligent les moustiques. C'est à ces petits bourreaux ailés que sir J. Emerson donne la palme de l'opiniâtreté. Quant aux puces, aux punaises et autres vermines plus ou moins importunes, il est à peine besoin de les mentionner; elles

pullulent de toutes parts. Il y a bien encore le grand scorpion noir dont le corps est gros comme celui d'une écrevisse, le scorpion jaune qui n'a, lui, que 2 pouces de long, et qui, comme la scolopendre *pullipes*, se loge assez volontiers dans les poches et les plis des vêtements, puis une certaine araignée « dont les pattes couvrent la largeur d'une assiette ordinaire ; » mais nous aurions trop à faire s'il nous fallait épuiser la liste des insectes de Ceylan : sir J. Emerson n'en énumère guère moins de trois mille variétés !

---

## VI

**Sauriens. Lézards. Caméléons.**

La gent reptile est assez avantageusement représentée aussi dans toute l'étendue du pays. Les lézards y sont extrêmement communs. L'iguane est le plus grand de ces sauriens ; il atteint une longueur de quatre ou cinq pieds. Cette laide créature est d'ailleurs inoffensive. Dans les provinces maritimes on lui donne la chasse avec des chiens, car sa chair est, dit-on, fort délicate, et de sa peau on fait des chaussures.

Bien plus gracieux sont les geckos. Ces petits lézards se montrent d'une familiarité excessive. Dans un salon où les dames de la famille de sir J. Emerson passaient la soirée, une de ces amusantes petites créatures — nous parlons des geckos — avait sa cachette derrière un tableau, et aussitôt que les bougies étaient allumées, elle se montrait pour se faire donner sa ration quotidienne de mie de pain. Si on l'oubliait, elle répétait de plus en plus haut son petit cri de *tchic, tchic, tchic*, jusqu'à ce qu'on se fût occupé d'elle. Ce gecko était d'une belle couleur grise, nuancée de rose. Un jour il fit une chute d'une table à ouvrage et laissa sa queue sur le parquet ; mais, en moins d'un mois, cet appendice avait re-

poussé. Cette faculté de reproduction lui est donnée, paraît-il, pour qu'il puisse échapper à ses ennemis : c'est de lui-même qu'il détache sa queue, et, quand elle repousse, la nouvelle présente toujours quelque différence avec l'ancienne. Il y avait dans le fort de Colombo un gecko qu'on avait habitué à venir toujours au moment du dessert. La famille étant partie pour quelque temps, on fit à l'appartement de grandes réparations, entre autres choses on rebadigeonna les murs. Quelques mois plus tard, les habitants revinrent et, après une si longue absence, ils ne s'attendaient guère à revoir leur lézard favori. Quelle ne fut donc pas leur surprise, quand, dès le premier dîner, juste à l'heure du dessert, l'audacieux petit visiteur reparut comme si on l'avait quitté seulement la veille.

A Ceylan, le caméléon se rencontre surtout dans les districts secs du nord où il poursuit lentement sur les arbres les petits insectes dont il fait sa proie habituelle. « Alors que la faculté possédée par ce singulier animal de refléter toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dit sir J. Emerson, a fait l'étonnement de tous les siècles, c'est à peine si l'on s'est arrêté à ce fait curieux du défaut de sympathie qui existe entre les deux lobes du cerveau de ce petit saurien et les deux séries de nerfs qui s'irradient de chaque côté de son corps. Il suit de cette structure bizarre que non-seulement chaque œil a une

action indépendante de l'autre, mais que toute une moitié du corps paraît souvent endormie quand l'autre veille et agit. »

Ce curieux petit être a donné lieu à de nombreux écrits de la part des naturalistes. Nous avons, il y a quelques années, emprunté pour la *Revue Britannique* à un *Magazine* anglais une monographie du caméléon dont nous allons, en les abrégeant, reproduire ici quelques passages.

A l'état de liberté et sous le soleil natal le caméléon est un être tout différent du malheureux invalide qu'on nous montre ici en cage. Le naturaliste suédois Hasselquist en parle avec enthousiasme; il l'appelle « une élégante créature. » « On le trouve à chaque pas, dit-il, dans les environs de Smyrne, surtout auprès du village de Sedizend. » Il le dépeint comme très-agile, grimpant sur les arbres et courant au milieu des pierres. Les gens du pays lui ont dit qu'il habitait dans les troncs creux.

Hasselquist connaissait le caméléon d'Égypte, mais il remarque qu'il est plus petit que celui d'Asie et qu'on le rencontre assez rarement. Quand il s'enquit sur les lieux mêmes où il était si commun des moindres particularités de l'animal, les habitants lui dirent qu'il avait la propriété de prendre la couleur des objets, quels qu'ils fussent, exposés devant lui. Quelques-uns lui déclarèrent qu'il ne vivait que de *l'air du temps*; mais d'autres, meilleurs

observateurs, lui assurèrent qu'ils l'avaient vu attraper de très-petits insectes.

Quand l'hypocrite monarque de Shakspeare demande au fils de sa victime : « Quelle chère fait notre cousin Hamlet? — Excellente, sur ma foi, répond le prince de Danemark : celle du caméléon. Je me nourris d'air farci de promesses. Vous n'engraisseriez pas les chapons comme cela. »

Ces propriétés de changer de couleur et de vivre d'air ont été attribuées au caméléon dès les temps les plus anciens. La première est fondée — avec des restrictions pourtant; la seconde, on le devine sans peine, est fabuleuse; mais la fable est basée sur la faculté que possède ce reptile de vivre pendant un laps assez long, — des semaines entières, — sans aucune espèce d'aliment. La faculté du jeûne, même chez les animaux à sang chaud qui n'ont pas toujours leur nourriture à leur portée, les carnivores, par exemple, est en vérité très-grande, et chez les reptiles en général elle est extrêmement remarquable.

Hasselquist conserva longtemps un caméléon en vie dont il observa les mœurs avec beaucoup de soin. Il ne le vit jamais prendre la couleur des objets exposés à sa vue, quoiqu'il fît de nombreuses expériences avec toutes sortes de couleurs sur des fleurs, du drap, des peintures, etc. La teinte naturelle de l'animal était gris de fer ou noire, mélangée de gris en petite proportion. Cette teinte, il en changeait

parfois pour devenir entièrement jaune soufre; c'était, à l'exception du gris dont nous venons de parler, la couleur que Hasselquist le vit prendre le plus fréquemment. Ce jaune cependant variait de tons : tantôt il se fonçait et tournait presque au vert, tantôt il devenait plus léger et arrivait presque au blanc. Le naturaliste ne le vit pas se colorer d'autres teintes, telles que le rouge, le bleu, etc.; et d'après cela, il penche à croire que tout ce qu'on a dit à propos des changements de couleur de cet animal se borne simplement à ceci, savoir : que dans certains cas il change la couleur sombre qui lui est naturelle en un jaune de différentes nuances. Il observa que ce changement s'opérait surtout chez son reptile dans deux circonstances spéciales : la première, quand il l'exposait aux chauds rayons du soleil ; l'autre quand il le mettait en colère et l'excitait avec le bout du doigt. Lorsque le caméléon passait du noir au jaune, la face plantaire de ses pattes, sa tête et la poche de son gosier étaient toujours les premières parties atteintes ; la décomposition se continuait ensuite sur tout le reste du corps. Plusieurs fois sa peau devint mouchetée ou marquée de larges taches des deux couleurs, ce qui lui donnait une robe superbe. Quand il était gris de fer, ses flancs se gonflaient, la peau adhérait partout au corps sans rides ni plis, et l'animal avait l'air gras et beau ; mais aussitôt qu'il devenait jaune, ses côtes se contractaient, et il

paraissait maigre, vide, chétif et laid ; plus le jaune pâlissait, plus son corps devenait vide et hideux; mais où il était le pire, c'est quand il était tacheté.

Hasselquist garda cet animal vivant du 8 mars au 1er avril sans lui laisser l'occasion de prendre de nourriture. On avait d'ailleurs mille preuves de la faculté d'abstinence du petit saurien. Malgré son jeûne, il demeura vif et agile pendant la plus grande partie de sa captivité, sans cesse en mouvement dans sa cage, se plaisant au grand jour et roulant continuellement ses gros yeux. Dans les derniers temps, il ne fut pas difficile au maître de s'apercevoir que son prisonnier dépérissait et souffrait de la faim ; mais le Suédois était entêté, et il persévéra dans ses mesures barbares, bien que le pauvre caméléon n'eût plus la force de s'accrocher aux barreaux de sa cage et qu'il se laissât tomber. Heureusement pour la victime qu'une tortue, sa camarade de chambrée, la mordit et hâta son trépas.

Les expériences les plus scrupuleusement faites depuis lors en France et ailleurs sur la mutabilité des couleurs du caméléon aboutirent à peu près aux mêmes conséquences que celles de Hasselquist. Pour expliquer ces variations, on a accumulé les unes sur les autres des théories aussi diverses entre elles que les teintes qu'elles prétendent démontrer. Sans chercher à les analyser ici, nous adopterons plus volontiers la solution du consciencieux travail que M. Milne

Edwards a publié en 1834 dans les *Annales des Sciences naturelles*. Le savant professeur y conclut que la couleur du caméléon ne dépend pas essentiellement du gonflement plus ou moins grand de son corps ou des variations qui peuvent survenir dans la circulation ou la condition du sang, pas plus que de la distance qui sépare entre eux les nombreux tubercules ou granulations de la peau ; mais en même temps, il ne nie pas que ces circonstances ne puissent exercer quelque influence en ce sens. Il montre qu'il existe dans la peau de ces reptiles deux couches de pigmentum membraneux superposées, mais disposées néanmoins de manière à paraître sous l'épiderme, soit simultanément, soit l'une après l'autre; et il insiste surtout sur ce point, que tout ce qu'il y a de remarquable dans les changements de la couleur du caméléon peut s'expliquer par la présence du pigmentum de la couche inférieure, suivant une proportion plus ou moins considérable, dans le pigmentum de la couche supérieure, ou par sa disparition sous cette dernière couche. Il prouve la possibilité du déplacement du pigmentum inférieur, et il déduit de ces faits la conséquence probable que la couleur du caméléon change, non-seulement pendant la vie, mais encore qu'elle peut varier après la mort. Il fait aussi remarquer qu'il existe une étroite analogie entre le mécanisme qui cause les changements de couleur chez ces sauriens, et celui qui

amène l'apparition ou la disparition des taches colorées dans le manteau de certains céphalopodes.

Toutes les parties du corps des caméléons répondent parfaitement à la destination de ces reptiles. La patte qui, chez la plupart des autres sauriens, est faite pour courir avec agilité sur le sable et à travers les herbes, à l'aide de la disposition des autres os du membre, est ici convertie en un organe essentiellement préhensile. L'animal, à l'état de nature, campé fermement au milieu du feuillage, solidement cramponné aux branches par les pattes et par la queue, variant ses couleurs à plaisir au soleil ou à l'ombre, a plutôt l'air d'une excroissance de l'arbre que d'un être animé. Aussi, malheur au pauvre insecte qui, trompé par ces dehors, s'aventure à la portée de sa langue inexorable! Car, bien que la courte dimension de son cou et l'énorme volume de son occiput l'empêche de tourner la tête (mouvement qui lui est aussi interdit qu'à la carpe), l'espace qu'embrasse son rayon visuel est immense, outre que le globe mobile de son œil peut prendre les directions les plus variées, et que chacun des deux yeux peut regarder dans un sens complétement opposé à l'autre. Comme celle du pic, la langue du caméléon peut être projetée à une longueur considérable. Chez ce reptile, cet organe est dardé de sa gaîne sous une forme cylindrique et en apparence eréctile; il pend d'un demi-pied en dehors de la

bouche, jusqu'à ce qu'il y rentre avec une mouche ou un autre insecte collé à son extrémité glutineuse.

Il était impossible qu'à un pareil être les anciens n'attribuassent pas des propriétés aussi extraordinaires que l'est l'animal lui-même. Aussi Démocrite nous a révélé les propriétés merveilleuses des différentes parties du corps du caméléon ; il nous apprend, par exemple, que cette langue remarquable, « arrachée de la tête du saurien lorsqu'il est vivant, est un gage de succès dans les plaidoiries. » Pline nous informe gravement que « le corbeau qui a tué un caméléon s'aperçoit qu'il s'est empoisonné et court au laurier comme à un sûr antidote, grâce auquel il se débarrasse du venin dont il était infecté. » Dans l'ancienne médecine, le caméléon est tout un codex pharmaceutique. « Prenez les cendres de la cuisse ou de la patte gauches du caméléon (à vous de choisir), dit Démocrite ; faites-en un onguent en y mêlant du lait de truie, puis frottez-vous les pieds avec ledit onguent, et vous pouvez être sûr que vous ne tarderez pas à avoir la goutte. » Mais, alors comme aujourd'hui, les médecins différaient d'avis, car le savant Trellianus tirait du caméléon un médicament infaillible contre la goutte même. Quoi qu'il en soit, on aurait quelque peine à admettre aujourd'hui que « le fiel du caméléon guérit les humeurs, les taies et aussi la cataracte, en s'en

frottant les yeux pendant trois jours; chasse les serpents si l'on en répand quelques gouttes sur le feu; est un puissant épilatoire, étendu sur la partie velue, etc., etc. »

Mais il est temps de passer à un autre sujet.

---

## VII

**Ophidiens. Serpents. Les charmeurs de serpents.**

L'île de Ceylan renferme un nombre de serpents très-grand, sans doute, mais qu'on a exagéré, suivant sir J. Emerson, qui, toutefois, en énumère une cinquantaine de variétés. En outre, on a fait de ce reptile un animal beaucoup plus redoutable qu'il ne l'est en somme. Il fuit au moindre bruit et ne mord que quand il est attaqué ou qu'on le heurte au passage. On n'en compte que quatre ou cinq dont la morsure soit positivement venimeuse, et de ce nombre, deux seulement, le tic-polonga (*daboia elegans*) et le cobra-de-capello ou nâg (*naia tripudians*) qui donnent la mort d'une manière infaillible. Ce dernier est le seul qui figure dans les exercices des charmeurs ambulants.

Les indigènes, même non charmeurs de profession, se plaisent à apprivoiser les serpents, et le cobra comme les autres. Le major Skimer écrivait en 1858 à sir J. Emerson : « Avez-vous jamais entendu parler de cobras apprivoisés dans les maisons et allant et venant dans le salon selon leur bon plaisir, avec les autres hôtes du logis. On m'a cité un riche Anglais qui entretient chez lui, auprès de Negombo, des

cobras en guise de chiens de garde pour protéger l'argent qu'il possède. Et ceci n'est pas un cas isolé; je le tiens, d'ailleurs, d'une personne parfaitement digne de foi. Les serpents errent dans la maison, où ils sont la terreur des voleurs, sans jamais faire de mal aux habitants. »

La docilité du serpent est un fait constaté partout. Carner, dans ses voyages, en cite un exemple qui, s'il est vrai, peut passer pour extraordinaire. « Un Indien, dit-il, ayant pris un serpent à sonnettes, trouva le moyen de l'apprivoiser, et quand il en fut venu à bout, il en fit une sorte de divinité, l'appelant son grand-père et le portant avec lui dans une boîte, partout où il allait. Il y avait déjà plusieurs étés que durait ce manége, quand M. de Pinnissance fit la connaissance de l'homme en question; c'était au moment où il allait quitter le pays pour une chasse d'hiver. Le gentilhomme français fut un jour fort surpris de voir l'Indien mettre à terre sa boîte et son contenu, l'ouvrir et donner la liberté au serpent, disant, tout en agissant ainsi, qu'il était bien sûr de voir revenir l'animal quand lui-même serait de retour de son expédition, c'est-à-dire au mois de mai suivant. Comme ceci se passait en octobre, M. de Pinnissance, émerveillé de la simplicité de l'Indien, lui dit qu'il s'exposait fort à attendre longtemps la réapparition de son grand-père. L'Indien avait tant de foi dans l'obéissance de son reptile,

qu'il offrit au Français de parier deux gallons de rhum qu'à l'époque dite le serpent reviendrait et reprendrait son logement dans la boîte. Le pari fut accepté, et la seconde semaine de mai suivant prise pour époque fatale. Au mois de mai, les deux parieurs se retrouvèrent. L'Indien mit sa boîte à terre et appela son grand-père ; mais le serpent ne l'entendit pas, et le temps fixé étant expiré, le pauvre diable reconnut qu'il avait perdu sa gageure. Cependant ne se décourageant pas, il demanda que le délai fût reculé de deux jours, offrant de perdre le double si d'ici-là son grand-père n'était pas revenu. Son partner y consentit; et le second jour, vers une heure, le serpent arriva et alla de lui-même se blottir dans la boîte qui avait été disposée pour lui. Le gentilhomme français attestait la véracité de cette anecdote; et d'après tout ce que j'ai entendu dire de la docilité de ces créatures, je n'ai aucune raison pour n'y pas croire. »

Peut-être, à propos des serpents et des charmeurs, ne lira-t-on pas sans intérêt les détails suivants pris dans le *Fraser's Magazine* et déjà reproduits par nous dans la *Revue Britannique*.

A Ceylan, la longueur du Cobra de Capello varie de deux à quatre pieds. Sa couleur varie aussi. Du temps du docteur Davy (et encore maintenant sans doute), on distribuait ces serpents en deux catégories d'après la teinte de leur peau. Les plus clairs d'entre

eux étaient rangés dans la classe supérieure, et les plus foncés dans la classe inférieure.

Le plus grand naia qu'ait vu ce naturaliste avait six pieds de long ; mais le capitaine Percival, dans son rapport de 1805, sur l'île de Ceylan, prétend qu'on y trouve de ces reptiles longs de six à quinze pieds. Quand le naia est en colère et qu'il se dispose à l'attaque, la tête et une partie du corps sont dressées à une hauteur de trois ou quatre pieds, en même temps que le reste de l'animal est fortement replié en rouleaux pressés, afin de donner une élasticité plus grande à son terrible élan. En ce moment la membrane qui, quand le reptile est calme, pend inerte et à peine visible en arrière de la tête et de chaque côté du cou, se gonfle comme une espèce de capuchon absolument comme chez le cobra d'Égypte. Chez le nâg asiatique, le capuchon porte une tache ou dessin d'un curieux contour, disposé en fer à cheval et ressemblant assez à une paire de lunettes dépourvues de branches. C'est ce qui a valu à ce reptile le nom de *serpent à lunettes*. Le capitaine Percival regarde ce gonflement de la membrane — précurseur de l'attaque — comme un précieux avertissement pour ceux qui se trouvent à portée du reptile. Il cite plusieurs circonstances qui se sont passées sous ses yeux, où des gens ainsi mis en garde avaient échappé à la fatale morsure. Mais malheur à la victime qui n'a pas aperçu ce signal de

mort ! car aussitôt que le serpent a montré ainsi sa colère, il est presque impossible d'éviter son inexorable dent. Le capitaine s'étend avec complaisance sur la passion de ces monstres pour la musique.

Les jongleurs indiens savent tirer parti du goût artistique des cobras qu'ils apprivoisent ; ils parviennent même à obtenir de ces serpents des mouvements cadencés, plus ou moins en mesure avec les airs qu'ils jouent sur leurs flageolets.

Le docteur Davy rend compte d'une de ces représentations dont il fut témoin à Ceylan :

« Ce spectacle, dit-il, est curieux et plein d'agréments pour quiconque peut le contempler sans frayeur. Le charmeur excite le serpent en le frappant et en le menaçant de la main par des gestes rapides; puis il l'apaise avec la voix et au moyen de mouvements lents et onduleux de la main et aussi en lui donnant de légers petits coups. »

Ne vous semble-t-il pas assister à une séance de magnétisme?

« Il évite avec beaucoup d'adresse et d'agilité les attaques de l'animal quand il est furieux, et il ne joue avec lui et ne le manie que lorsqu'il est radouci et calme; vous le voyez alors promener sur son front et sa figure l'horrible gueule du reptile. Le vulgaire ignorant s'imagine que ces hommes possèdent réellement un charme qui leur permet de

faire impunément leurs tours sans crainte ni danger. Les gens plus éclairés rient d'une crédulité semblable et ne voient dans les charmeurs que des charlatans qui, dans leurs exercices, n'ont aucune espèce de danger à courir, attendu l'extraction préalable des crochets de leurs serpents. Dans cette circonstance, ce sont les esprits forts qui se trompent, et l'opinion du vulgaire est bien plus près de la vérité. J'ai moi-même examiné les serpents dont j'avais vu les tours, et je me suis convaincu de la présence entière et intacte de leurs crochets venimeux. Ces jongleurs, à n'en point douter, possèdent un charme, qui, il est vrai, n'a rien de surnaturel; ce charme, c'est leur confiance ou leur témérité. Habitués qu'ils sont aux mœurs du serpent, ils savent combien il lui répugne de se servir de l'arme fatale que la nature lui a donnée pour sa défense dans un danger extrême, et ils sont sûrs qu'il ne mord jamais sans avoir longtemps menacé. Quiconque est doué de la confiance et de l'agilité de ces hommes peut se permettre d'irriter le serpent, et plus d'une fois j'en ai fait l'expérience. Les charmeurs peuvent s'exercer avec n'importe quel serpent à capuchon, soit que l'animal vienne seulement d'être pris, soit que sa captivité remonte à une époque plus ou moins éloignée; mais ce jeu ne leur est permis avec aucune autre espèce de serpent venimeux. »

A ces lignes du docteur Davy nous ajouterons

l'anecdote suivante, racontée par un chirurgien de la marine anglaise :

« Vers la fin de l'année 1845, fatigué du brûlant soleil de Madras, j'avais poussé une pointe jusqu'à Ceylan, tant pour respirer à mon aise les brises fraîches et embaumées de cette île toujours riante, que pour y voir quelques amis. A Colombo, la métropole de l'île, je rencontrai le capitaine A. W. Campbell, du 14[me], mort glorieusement depuis sur le champ de bataille de Sobraon. Il était alors aide de camp de son père, sir Colin Campbell, le brave et excellent gouverneur de Ceylan. Pendant mon séjour dans l'île, je dus à ce jeune officier d'assister à un des plus émouvants spectacles que j'aie vus jamais. Un matin que le capitaine Campbell se disposait à entrer dans son bain, il aperçut à quelques pas un immense cobra de capello, paresseusement replié sur lui-même dans un état de quiétude parfaite. Il n'est pas rare, sous les tropiques, de se trouver ainsi côte à côte avec des serpents; mais ces dangereuses bêtes n'attaquent qu'autant qu'on les heurte ou qu'on les irrite. Ce cobra avait des proportions si gigantesques, que le capitaine Campbell résolut de s'en emparer pour l'envoyer au Muséum de Londres (*British Museum*). En même temps il jugea l'occasion belle de mettre à l'épreuve la puissance tant vantée des charmeurs de serpents. A cet effet, il envoya quérir à plusieurs milles

un individu qui passait pour habile dans cet art.

« Nombre d'Européens voulurent être témoins de la scène, et la véranda du capitaine fut bientôt pleine d'uniformes anglais. Beaucoup d'entre nous s'étaient munis de bâtons pour le cas où l'ennemi eût tenté de nous rendre visite, mais sa seigneurie reposait tranquillement dans une grande volière, au milieu de la cour, et ne nous trouvait pas pour le moment dignes de son attention. Le charmeur arriva. C'était un vieux Cingalais à la démarche lente ; il s'approcha de la volière en commençant ces intonations particulières du chant monotone commun à tous les peuples de l'Orient. L'attention du cobra parut dès lors s'éveiller, et le reptile, allongeant ses flexibles anneaux, nous découvrit les magnifiques contours de son énorme corps bigarré : cependant, il ne semblait pas disposé à quitter sa prison. Le charmeur l'en fit sortir, le tirant par la queue, ayant soin de se cacher aussitôt après, mais sans pour cela cesser son chant. Peu à peu le cobra s'irrita visiblement ; il se dressa de toute sa hauteur et enfla son capuchon, selon l'habitude de ce serpent lorsqu'il va s'élancer sur sa victime. Le charmeur s'arrêta impassible, chantant toujours et regardant fixement le reptile ; puis, par un mouvement rectangulaire, il s'approcha tout près du monstre en lui présentant vivement un chiffon rouge au bout d'un bâton, insulte qui mit le comble à sa colère, à en juger par ses sifflements

aigus. Depuis quinze minutes le vieux sorcier, toujours chantant, continuait de tourmenter le cobra, et je commençais à me demander quel serait le dénouement de cette lutte dramatique entre l'homme et la brute. Cependant le serpent passait alternativement de la fureur au calme il subissait de plus en plus l'influence du charme et suivait par ses mouvements tous les mouvements de l'homme ; il semblait même agiter son cou en cadence avec le chant du Cingalais, que la fatigue gagnait déjà. Toutefois le jongleur fit preuve d'une confiance illimitée dans sa propre puissance; il prit avec le serpent les libertés les plus grandes, lui jetant successivement un balai, un habit, une poule, laquelle fut mordue et mourut en trois minutes. Quant à l'homme, l'impunité lui était acquise : le reptile refusa de l'attaquer. Aussi, attachant une sorte de gloriole à nous montrer tout ce que son art avait de merveilleux, le charmeur poussa l'audace jusqu'à frapper avec sa main sur la tête et le cou du cobra, et, à notre grand étonnement, il recommença plusieurs fois cet exercice sans qu'il en résultât pour lui rien de fâcheux. Toute cette scène avait duré près d'une heure, et il était évident pour nous que l'homme n'avait usé d'aucune jonglerie à notre égard et qu'il ne pouvait rien nous cacher, puisqu'il était pour ainsi dire nu, n'ayant pour tout vêtement qu'une toile nouée autour des reins. Et d'ailleurs, il ne faisait pas métier de charmer des serpents. »

Le capitaine Knox, dans son *Histoire de Ceylan*, observe que les Cingalais ont dans l'ichneumon un puissant auxiliaire contre les serpents dont ils sont infestés. « Tout petit qu'il est, dit-il, l'ichneumon attaque même le cobra de capello, dont le venin est un des plus subtils poisons. » Percival rapporte qu'un de ces petits quadrupèdes, enfermé dans une chambre où l'on avait eu soin d'introduire d'abord un serpent, au lieu de courir sus à l'ennemi, se mit à trotter tout autour de la pièce, en quête d'un trou par où s'échapper, mais que, n'en ayant point découvert, il revint vers son maître et grimpa dans son sein, sans qu'on ait pu parvenir à lui faire attaquer le serpent. Cependant, quand les deux champions furent mis hors de la maison dans un espace libre, l'ichneumon s'élança immédiatement sur le reptile et vint bien vite à bout de son adversaire. Après la victoire, le quadrupède disparut soudain pendant quelques minutes pour reparaître bientôt après. M. Percival en conclut que, dans sa courte absence, l'ichneumon avait trouvé l'herbe à contre-poison et en avait mangé ; mais l'auteur ne dit pas sur quelles bases il appuie cette conclusion.

Les naturels prétendent que la racine de l'*ophiorrhiza mungos*, herbe que mange l'ichneumon, est un spécifique souverain contre les morsures venimeuses qui occasionnent la mort. Le D[r] Davy a vu et constaté les effets de la morsure du cobra de ca-

pello. Un de ces serpents, long d'environ cinq pieds, et ayant à peu près six pouces de circonférence vers la partie la plus grosse du corps, mordit une poule en sa présence. La vilaine bête enfonça ses crochets dans la peau qui recouvre la partie inférieure du muscle pectoral et tint aînsi sa proie pendant deux ou trois secondes avant que le docteur fût parvenu à lui faire lâcher prise. La poule ne parut pas grandement affectée; elle mourut cependant huit heures après l'inoculation du virus.

Un autre cobra se jeta sur un jeune coq et lui fit à la cuisse une morsure profonde qui fit couler le sang. Le coq devint instantanément boiteux et, en moins d'une minute, il ne pouvait plus se tenir sur ses pattes. Sa respiration s'activa, elle se fit assez péniblement au bout de cinq minutes, et quelques déjections alvines commencèrent à avoir lieu. Cinq minutes plus tard, le coq fut pris de symptômes comateux qui s'accrurent pendant cinq autres minutes, avec une difficulté de respiration de plus en plus forte. Dix-sept minutes après la morsure, la respiration était à peine perceptible. C'est alors que l'animal fut pris d'accès convulsifs qui se renouvelèrent quatre outre cinq fois dans le cours de la minute suivante, avec augmentation de violence à chaque fois. Le dernier de ces accès emporta le patient.

Ces terribles reptiles sont pour les indigènes un objet de vénération plutôt que de crainte. Les Cin-

galais les regardent comme des êtres surnaturels, qui appartiennent à un autre monde et ne viennent qu'en visiteurs dans celui-ci. Ils considèrent le cobra comme infiniment supérieur à l'homme ; ils lui prêtent un certain degré de parenté avec la divinité et le croient doué d'une grande puissance. Imbus de cette croyance, ils se gardent bien de le tuer quand ils peuvent l'éviter, et même, lorsqu'ils en trouvent un dans leur maison, loin de lui faire la guerre, ils se contentent de le fourrer dans un panier ou un sac et de jeter à l'eau le contenant et le contenu ; car ils lui supposent des intentions bonnes et généreuses et le croient incapable de faire du mal à l'homme, à moins de provocations graves. Le cobra qui mordit la poule du docteur Davy fut trouvé dans un sac qui flottait sur le Kalang-Ganga.

Avec de pareils sentiments à l'égard du cobra, on ne doit pas s'étonner que la théogonie cingalaise fasse jouer à ce reptile ou à ceux de la même famille un rôle si distingué dans le système de la création.

On trouve dans cette étrange religion les théories les plus extravagantes. Le Naga-Bhawené est un pays situé au-dessous d'Asoora-Bhawené, d'une étendue de dix mille lieues en circonférence. Cette région est une sphère creuse. Là, ni montagnes ni collines, ni lacs ni rivières ; de végétation point, à l'exception seulement de l'arbre Parasatto. Mais que cet arbre

unique remplace bien ce qui manque! Non-seulement il est toujours couvert d'une innombrable variété de fleurs et de fruits, mais il produit encore tout ce qu'il est possible de souhaiter. Ce merveilleux pays est habité par une race nombreuse de serpents de l'espèce à capuchon. Tous ces aimables hôtes sont d'une incomparable beauté : grands, gros, puissants, se transportant aisément d'une partie du monde dans l'autre et resplendissants comme des dieux. Chez eux point de soleil ; que serait cet astre à côté de l'étincelante lumière qui jaillit de la peau des reptiles! Aussi ces derniers jouissent-ils d'un jour perpétuel auprès duquel le nôtre serait une nuit profonde. Ces êtres éblouissants furent, à une autre époque, de simples hommes comme nous, qui menèrent sur cette terre une vie pure et vertueuse, digne de l'apothéose. Mais, hélas! pauvre nature humaine, pourrais-tu montrer une vertu sans tache?

Tout corps traîne son ombre.............

a dit un poëte. Or, il se trouva que, malgré tout, ces saintes personnes n'étaient pas sans quelques défauts : celui de la malice l'ayant emporté sur tout le reste, elles durent se contenter d'endosser, après leur passage sur cette terre, la forme splendide, mais rampante, des serpents de Naga-Bhawené. N'allez pas croire que, pour être devenus serpents, ces bienheureux soient ennemis de la religion; de l'ordre, de

la famille et de la propriété : dans leur nouvelle patrie, ils ont un culte, un gouvernement, etc., etc. Ils sont bouddhistes, possèdent des reliques, fréquentent les temples et observent scrupuleusement les sabbats et jours fériés. Leur vie est une vie de jouissances : ils habitent des maisons confortables et richement meublées; ils se donnent tous les plaisirs de la société, mangent et boivent comme bon leur semble, car ils n'ont que la peine de former un souhait pour être aussitôt servis selon leur goût; seulement les mets leur arrivent toujours sous la forme de grenouilles.

Comme les Cingalais, ils ont un monarque et sont divisés en castes. Leur roi, Mahakilla-Naga-Rajaya, est, sous tous les rapports, de beaucoup supérieur à ses sujets. C'est grâce à son aide puissante que les dieux parvinrent à baratter la mer de lait. Voici comment ils s'y prirent : Mahakilla s'enroula autour d'un énorme roc, et les dieux ayant pris le monarque, les uns par la tête, les autres par la queue, finirent, en réunissant leurs efforts, par mettre la masse en mouvement et achever leur difficile besogne.

Enfin, il est heureux pour la race humaine que ces reptiles soient doués d'autant de douceur, et qu'ils ne fassent de mal que lorsqu'on les provoque; car autrement, du seul souffle de leur haleine empoisonnée, ils pourraient, à leur gré, anéantir tous les habitants de la terre.

Les Cingalais ont une légende sur l'inimitié mortelle qui divise le noya (naia) et le polonga, autre serpent de la plus venimeuse espèce, pour lequel les naturels professent une horreur profonde.

« Il y avait une fois, dit cette légende, un noya et un polonga (nintipolonga ou tic-polonga, comme on l'appelle généralement) qui se rencontrèrent dans la saison sèche, alors que l'eau est extrêmement rare. Le polonga, qui se mourait de soif, demanda au noya où il pourrait trouver de l'eau. Le noya venait justement de rencontrer sur sa route un grand vase rempli d'eau, dans lequel jouait un enfant; car c'est l'usage, chez les Cingalais, de laver les enfants dans de grands vases ou terrines d'eau et d'y laisser les petites créatures s'amuser ensuite dans leur bain. En passant vers ce vase, le noya y avait étanché sa soif; mais, pendant qu'il était en train de boire, l'enfant l'avait tapé sur la tête avec sa petite main. Le bon serpent, qui savait qu'il n'y avait là aucune méchanceté, endura patiemment l'agression, et, après avoir bu tout son saoûl, il passa tranquillement son chemin, sans faire de mal à l'enfant.

« Le noya indiqua donc au polonga l'endroit où se trouvait le vase; mais, comme il savait à quelle perfide créature il avait affaire et qu'il voulait avant tout préserver l'enfant, il fit promettre au reptile altéré de ne faire aucun mal au petit innocent qui, pour s'amuser, pourrait bien, ajouta-t-il, lui donner

une tape sur la tête, comme il avait fait pour lui, le noya. Le polonga promit tout. Cependant le bon noya eut de tristes pressentiments; il se repentait presque d'avoir indiqué l'endroit de la terrine, et, plein d'inquiétude, il retourna sur ses pas. Ses doutes n'étaient, hélas! que trop bien fondés! Pendant que le polonga buvait, l'enfant lui avait donné un coup sur la tête, et la méchante bête avait mordu l'innocent à la main et l'avait tué. Sur ces entrefaites arriva le noya. Plein d'indignation à la vue de ce meurtre infâme, il reprocha vertement au polonga sa lâcheté cruelle, se jeta sur lui, le combattit à outrance, le tua et le dévora à belles dents. Voilà pourquoi aujourd'hui encore, lorsque ces serpents se trouvent face à face, ils se livrent un combat à mort où le vainqueur mange le vaincu. C'est de là que, faisant allusion à cette mortelle haine, les Cingalais disent, en parlant de deux hommes irréconciliables, qu'ils sont comme noya et polonga. »

Il y a dans l'esprit de l'homme un levain de superstition tellement inhérent à la nature humaine, que de tous les temps il s'est trouvé des faiseurs de prodiges disposés à exploiter à leur profit la crédule ignorance des masses. La magie est aussi vieille que le monde. Parmi les sciences occultes, une des plus anciennes est assurément l'art de charmer les serpents. La Bible fait allusion, dans maints passages, à ce don quelque peu surnaturel que revendiquent

encore de nos jours certains indigènes de l'Afrique et de l'Asie. On lit dans Jérémie, chapitre VIII, verset 17 : « Je vous enverrai, a dit le Seigneur, des serpents et des basilics *qui ne seront point charmés*, et qui vous mordront. » . . . . *Quia ecce ego mittam vobis serpentes, regulos,* quibus non est incantatio, *et mordebunt vos, ait Dominus.*

Il était tout simple que la poésie, toujours amoureuse du merveilleux, célébrât la puissance magique qui sait commander au plus dangereux des reptiles :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis,

dit Virgile dans sa VIII[e] églogue, où il rappelle la métamorphose des compagnons d'Ulysse. Manilius et Ovide emploient à peu près les mêmes termes.

Nous faisons grâce au lecteur d'une foule d'autres citations.

L'art de rendre inoffensifs les serpents les plus venimeux faisait partie de la science des prêtres d'Égypte.

Hérodote rapporte que, dans le voisinage de Thèbes, il existait des serpents sacrés d'une innocuité parfaite. Cependant, à en croire sa description, c'étaient bien des serpents de la plus terrible espèce, car il les dépeint de petite taille, avec deux cornes sur la tête, portrait exact du céraste, serpent au venin mortel, dont nous nous occuperons tout à l'heure.

Hérodote ajoute même que, quand ces serpents mouraient, on leur donnait la sépulture dans le temple de Jupiter (Ammon), auquel ils étaient, dit-il, consacrés. Le *Naia Hadji, El Hadji,* ou *Hadji Nascher* des Arabes modernes, avait été adopté par les anciens Égyptiens, comme symbole de Cneph, le dieu bon (δαίμων); il était aussi l'emblème de la royauté. Les tiares que portent presque toutes les statues de dieux et de rois de l'Égypte sont ornées de ce serpent.

Son congénère le *nâg* (1), le « cobra de capello » des Portugais asiatiques, est encore l'objet d'un culte dans quelques temples de l'Inde, où les Hindous le croient supérieur à l'homme, en fait d'habileté à tramer et à accomplir de méchants desseins. On a vu de ces reptiles sortir, au son d'un pipeau, des trous où ils vivent dans l'édifice sacré et venir manger dans la main qui leur présente la nourriture. Le peuple, témoin de ce miracle, s'imagine alors, en voyant ce dangereux ennemi si soumis et si docile, voir le dieu lui-même incarné sous la forme de la rampante créature.

Pour parvenir à désarmer le reptile et à lui donner cette docilité merveilleuse, les seuls modes à employer, sans recourir à la magie, sont d'abord de lui extirper ses dents crochues et leurs glandes ve-

(1) *Naia tripudians.*

nimeuses ; ensuite, de traiter l'animal avec cette douceur persévérante et judicieuse au moyen de laquelle on peut apprivoiser presque tous les êtres vivants; il y a, dit-on, en outre, pour le charmeur, l'usage de certaines herbes, et enfin la possession innée et la conscience de la puissance dominatrice, jointes à la ferme conviction qu'il n'est pas de serpent, si dangereux qu'il soit, qui puisse jamais faire de mal à l'opérateur.

La plupart des prêtres et des jongleurs ont dû employer les moyens mécaniques les plus naturels pour réduire à l'impuissance de nuire des serpents comme le céraste et les deux espèces de naias. Cependant, quand l'expérience se passe sous nos yeux, nous sommes bien forcés de convenir que certains charmeurs de serpents ont le don de manier impunément les plus venimeux de ces reptiles en pleine possession de leur arme redoutable, et parfaitement capables de donner la mort.

Les serpents qui figurent le plus souvent dans les exercices des jongleurs arabes sont le cobra d'Égypte, *naia hadji*, et le céraste, *vipera caudalis*. En 1856, il nous est arrivé d'assister dans une bourgade arabe à une séance de cette espèce que donnait une troupe d'Aïssa-Oua ambulants. Le serpent manié par le charmeur était un céraste ou vipère cornue. L'audace de l'homme, il nous en souvient, nous a, certes, paru grande; il ne nous serait pas

possible toutefois d'affirmer que le reptile possédât ses terribles crochets.

Le cobra d'Égypte n'a pas sur le dos cette tache bizarre, assez semblable à une paire de lunettes, qui distingue les espèces asiatiques. Sa couleur est d'un noir verdâtre semé de brun. Sa longueur varie de trois à cinq pieds. C'est ce serpent que les charmeurs égyptiens savent rendre roide et immobile, en lui appuyant le doigt sur la nuque. Cette pression le jette dans une sorte de catalepsie qui lui donne l'apparence d'un bâton.

Ce phénomène fait comprendre certain passage des saintes Écritures, par exemple ce chapitre de l'Éxode, où il est dit que les devins de Pharaon changèrent leurs bâtons en serpents en les jetant à terre, mais que ces serpents furent aussitôt dévorés par le serpent d'Aaron.

« Le Seigneur dit à Moïse et à Aaron :

« Quand Pharaon vous dira : Montrez-moi des prodiges, tu diras à Aaron : Prends ta baguette et jette-la devant Pharaon, et cette baguette se changera en serpent.

« Alors Moïse et Aaron se présentèrent devant Pharaon et firent comme le Seigneur avait ordonné. Et Aaron jeta sa baguette devant Pharaon et ses serviteurs, et la baguette fut changée en serpent.

« Alors Pharaon fit venir des sages et des devins,

et ils firent la même chose au moyen de maléfices et de sortiléges du pays d'Égypte.

« Ils jetèrent chacun leurs baguettes, lesquelles se changèrent aussi en serpents; mais la baguette d'Aaron dévora leurs baguettes. »

(*Èxod.*, ch. VII. *Vulg.*)

« Les magiciens sont communs en Égypte, écrit Hasselquist; ce sont des paysans de la campagne qui viennent au Caire pour gagner de l'argent avec ce métier. J'en ai vu un, le 24 de ce mois, d'une adresse assez remarquable et d'une dextérité égale à celle de nos plus habiles prestidigitateurs d'Europe. Ces espèces de sorciers prennent dans leurs mains nues les serpents les plus venimeux, jouent avec eux, les mettent dans leur sein et s'en servent pour faire une infinité de tours plus étonnants les uns que les autres. Celui dont je parle n'avait qu'une petite vipère; mais j'en ai très-souvent vu d'autres qui maniaient des serpents de trois ou quatre pieds de long, et de la pire espèce. *J'ai examiné* s'ils n'avaient point, au préalable, enlevé les dents empoisonnées de l'animal; mais *je me suis assuré de mes yeux que l'horrible mâchoire était parfaitement intacte.* D'où l'on peut conclure qu'il existe encore des Psylles en Égypte. Quant à la méthode qu'ils emploient, il n'est pas facile de la connaître. Il y a des gens superstitieux qui s'imaginent généralement qu'un pareil résultat ne peut s'obtenir qu'au moyen

d'un art surnaturel, que ces enchanteurs tiennent d'êtres mystérieux et invisibles. Je ne sais si la puissance des charmeurs vient de bonne ou de mauvaise source, mais je suis convaincu que ceux qui embrassent cette profession se servent surtout de pratiques superstitieuses dans lesquelles ils ont foi. Je reviendrai du reste sur ce sujet (1). »

Ceci se passait en juin, et, selon sa promesse, Hasselquist reprend ainsi :

« 3 Juillet. — C'est dans ce temps-ci qu'on peut se procurer toutes les espèces de serpent que fournit l'Égypte, car les grandes chaleurs font pulluler ces horribles bêtes. J'ai donc fait mes dispositions pour en recueillir le plus possible. J'en ai reçu un jour plusieurs de différentes sortes que j'ai conservés dans l'alcool. Il y avait une vipère, un céraste, un jaculus et un anguis marinus. La femme qui me les apporta me jeta dans une stupéfaction profonde, ainsi que le consul de France, M. Lironcourt, et tous les Français qui se trouvaient présents. C'était vraiment chose curieuse que de la voir manier ces dangereuses créatures, toutes vives et frétillantes, sans qu'aucun de ces reptiles parût seulement songer à lui faire de mal. Quand elle les mit dans la bouteille où je voulais les conserver, elle les prit dans ses mains nues, les maniant comme nos dames auraient

(1) *Voyages and Travels in the Levant. in the years*, 1749, 50, 51 et 52.

fait de leurs lacets. Elle fit entrer tous ces serpents dans le bocal, sans la moindre difficulté. Il n'y eut que les vipères qui, ne s'accommodant pas de leur logement, trouvèrent le moyen d'en sortir avant que le bocal pût être bouché. Elles se faufilèrent à travers les doigts de la femme et s'entortillèrent autour de ses bras nus, sans lui occasionner la moindre frayeur. Celle-ci, avec le plus grand calme, s'empara des rebelles et les replaça dans la bouteille qui devait leur servir de tombeau. Elle avait pris tous ces serpents dans les champs avec autant d'aisance qu'elle en mettait à les manier devant nous; c'est du moins ce que nous assura l'Arabe qui nous l'avait amenée. Il n'est pas douteux que cette femme possédât quelque secret pour toucher impunément ces odieuses créatures. Mais il fut impossible de rien tirer d'elle ; sur ce sujet elle était muette. L'art de fasciner les serpents est un secret que conservent les Égyptiens, secret digne de l'attention et des recherches des naturalistes et des voyageurs. On peut juger de l'antiquité de cet art chez les Africains, puisque les Psylles et les Marses, originaires de l'Afrique, faisaient journellement à Rome de semblables exercices. N'est-il point extraordinaire que leur méthode soit restée, pendant plus de deux mille ans, un secret à l'usage d'un petit nombre d'individus, quand on voit combien d'autres mystères ont été dévoilés par le temps ?»

M. Jacquin écrivit à Linné qu'il avait acheté le moyen de charmer les serpents, et que *l'aristolochia anguicida*, aristoloche du Mexique, était la plante employée par les Indiens pour cette opération. Forskhal informa aussi l'illustre savant suédois que les Égyptiens se servaient aux mêmes fins d'une espèce d'aristoloche, mais sans la désigner spécialement.

Pour en revenir à Hasselquist : — « Ce que je pus savoir, dit-il, des circonstances relatives à la fascination des serpents en Égypte, c'est que :

« 1° Le secret n'est connu que de certaines familles qui se le transmettent de père en fils ;

« 2° Celui qui sait fasciner les serpents ne se met jamais en contact avec les autres bêtes venimeuses, tels que les scorpions, etc. Il y a d'autres individus qui savent le moyen de fasciner ces dernier animaux et qui, réciproquement, ne touchent jamais aux serpents ;

« 3° Ceux qui fascinent les serpents les mangent crus ou cuits et en font même des bouillons qu'ils mangent généralement entre eux ; mais c'est surtout lorsqu'ils se disposent à aller à la recherche de ces reptiles qu'ils se mettent à ce régime. On m'a même dit que les Arabes de l'Égypte et de l'Arabie mangeaient fréquemment des serpents frits ou bouillis ; bien qu'ils ne sachent pas les fasciner, ils leur font la chasse et les prennent morts ou vifs ;

« 4° Après que les charmeurs ont mangé leur soupe au serpent, ils vont demander la bénédiction de leur scheik. Celui-ci accomplit alors certaines cérémonies superstitieuses ; entre autre choses, il crache à plusieurs reprises sur les charmeurs et accompagne le tout de gestes particuliers. »

Après cette nomenclature, Hasselquist continua ainsi :

« Quant à la bénédiction du prêtre, c'est là de la superstition toute pure qui, assurément, ne saurait être d'aucun secours pour charmer les serpents ; mais les charmeurs s'imaginent, ou du moins ils veulent persuader aux autres, que leur puissance extraordinaire dépend de cette unique circonstance. Il en est de même chez tous les peuples : dès qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas expliquer la raison naturelle d'un fait, on a bien soin de dissimuler ce fait sous le voile épais de la religion.

« On m'a bien encore parlé d'une plante dont ils se frottent avant de toucher les serpents ; mais comme jusqu'ici on ne me l'a pas dépeinte, je la considère comme purement imaginaire. »

Maintenant, consultons Bruce, dont le témoignage est digne de foi à tous égards, malgré le mauvais vouloir qu'il a rencontré chez ses contemporains.

« Le céraste, dit ce voyageur, se meut avec une agilité extrême dans toutes les directions, en avant,

en arrière, à droite ou à gauche. Quand il cherche à surprendre quelqu'un trop éloigné de lui, il s'en rapproche en rampant de côté et en détournant la tête ; puis, dès qu'il se juge à portée convenable, il fait volte-face et s'élance sur sa victime en s'attachant avec force à la partie qu'il peut saisir. Car, quoi qu'on en ait dit, le céraste sait fort bien sauter et faire des bonds. J'en ai vu un, dans une maison du Caire, se dresser dans le coin d'une boîte qui contenait beaucoup d'autres serpents et s'y tenir en embuscade jusqu'à ce qu'un des gens qui nous approvisionnaient de cette denrée s'approchât de la boîte. Alors, malgré sa posture désavantageuse, puisqu'il était debout le long d'une des parois intérieures, le rusé reptile s'élança à la distance de près de trois pieds et mordit l'homme entre le pouce et l'index assez profondément pour faire jaillir le sang. Le blessé ne témoigna ni douleur ni crainte, et nous le gardâmes avec nous quatre heures entières sans qu'il appliquât aucun remède à sa blessure, sans même qu'il parût songer à le faire. »

Voilà pour la morsure. Mais on peut dire que peut-être le serpent avait été mutilé de manière à dissiper toute crainte ? Écoutez la suite.

« Pour m'assurer, ajoute Bruce, que l'animal était parfaitement complet, je priai l'homme de le tenir par le cou de manière à le forcer à ouvrir la gueule et à lui faire mordre la cuisse d'un pélican

que j'avais apprivoisé et qui était aussi gros qu'un cygne. Le pauvre bipède mourut au bout de treize minutes; cinquante secondes après sa morsure il éprouvait déjà visiblement les effets du venin. En cette circonstance, cependant, nous n'avions pas mis à l'égard du serpent toute la loyauté possible, car il venait auparavant de mordre l'homme et de décharger ainsi une partie de son virus; et puis, c'est malgré lui que nous lui avions fait égratigner le pélican, il n'y avait eu de son côté ni colère ni action. »

Quant à l'incantation, voici ce que Bruce en pense:

« Il n'y a pas, dit-il, à douter de sa réalité. Les Écritures en témoignent partout. Tous ceux qui ont parcouru l'Égypte en ont pu voir autant d'exemples qu'ils ont voulu. Il est vrai que des gens ont crié au charlatanisme, sous prétexte que les reptiles ainsi maniés avaient subi d'abord une opération qui leur ôtait le pouvoir de nuire; et, contents de leur découverte, ces esprits forts s'y sont complu sans pousser plus loin l'expérience. Mais, pour mon compte, je n'hésite pas à déclarer que j'ai vu au Caire (et chacun peut en voir autant tous les jours sans gêne ni dépense) un homme qui avait pris un céraste avec sa main nue au milieu d'un grand nombre d'autres serpents roulés au fond d'un baquet. J'ai vu cet individu placer le céraste sur sa tête, enfoncer son bonnet rouge par-dessus, reprendre l'animal, le

mettre dans sa poitrine, le nouer comme un collier autour de son cou. Après ces exercices, le jongleur fit mordre une poule par son céraste, et la poule mourut au bout de quelques minutes. Enfin, pour compléter l'expérience, le même homme prit le serpent par le cou, et, commençant par la queue, le mangea cru, comme on pourrait faire d'une carotte ou d'un pied de céleri, sans montrer la moindre répugnance. »

Ce qui suit témoigne favorablement de l'efficacité de certaines plantes comme antidotes au virus empoisonné des serpents :

« L'histoire nous apprend que, dans tous les pays où les serpents ont été très-nombreux, les habitants ont su se garantir de leur venin au moyen d'un préservatif de ce genre. C'est ainsi, bien certainement, que se rendaient invulnérables les Psylles et les Marmarides de l'antiquité.

Ad quorum cantus mites jacuere cerastæ,
(*Silius Ital.*, lib. III).

Mais laissons là l'histoire ancienne. Il est certain que tous les noirs du royaume de Sennaar sont parfaitement à l'abri de la morsure des scorpions et des serpents. En tout temps ils prennent les cérastes dans leurs mains, les mettent dans leur sein et se les jettent à la tête, comme font les enfants des pommes ou des balles, sans que cet exercice, peu récréatif pour l'animal, excite jamais sa fureur au

point de le pousser à mordre. Cette immunité n'est point un don de naissance chez les Arabes; mais ils l'acquièrent dès l'enfance en mâchant une certaine racine et en *se lavant* (c'est l'expression rigoureuse) avec une infusion de plantes à eux connues. »

Ce qui suit mérite surtout l'attention; on voit à quel état de soumission est réduit le serpent entre les mains des charmeurs :

« Un jour que j'étais avec le frère de Shekh-Adelah, premier ministre de Sennaar, un de ses esclaves apporta un céraste qu'il venait de prendre dans un trou. Comme je voyais cet individu traiter sa capture avec la plus grande familiarité, je ne lui cachai pas que je le soupçonnais d'avoir enlevé les dents du reptile; mais il m'assura le contraire en invoquant le témoignage de Kittou, son maître, qui, lui aussi, prit le serpent, se l'enroula autour du bras, et, sur ma demande, le fit porter chez moi par l'esclave avec lequel je partis. Aussitôt arrivé, je pris un poulet par le cou et l'agitai devant le céraste. L'apparente indifférence de ce dernier disparut soudain, et, s'élançant sur le poulet, il le mordit avec fureur. La pauvre victime mourut presque immédiatement. J'ai dit du céraste *son apparente indifférence ;* c'est qu'en effet j'ai constamment remarqué que, quelque vif qu'il fût auparavant, dès qu'un de ces barbares le prenait dans ses mains, le

reptile avait l'air d'être saisi d'un malaise subit ; il fermait souvent les yeux et ne tournait jamais sa terrible gueule vers le bras de la personne qui le tenait. Je demandai à Kittou comment faisaient ces hommes pour se défendre contre le venin mortel du serpent? « Ils sont nés comme cela, me répondit-il. » — C'est aussi ce que m'ont répondu les gens les plus graves et les plus respectables du pays. Le bon peuple croit au charme magique de certaines paroles ou de certains écrits, mais le plus grand nombre sait le secret de cette invulnérabilité, et ce secret consiste dans l'emploi de spécifiques particuliers faits de décoctions d'herbes et de racines. »

Bruce avait évidemment la conviction intime qu'il était possible à tout le monde d'exécuter les tours de ces fascinateurs en se soumettant à un *entraînement* spécial. Il est fâcheux qu'il n'en ait pas tenté l'expérience, bien que son hésitation à le faire se conçoive de reste.

« J'ai vu beaucoup de personnes armées ainsi pour une saison entière, ajoute notre auteur, faire des choses aussi surprenantes que ceux qui possèdent naturellement le don de charmer les serpents. On m'a donné les drogues dont on se sert en pareil cas, et plusieurs fois je les ai employées sur moi-même, résolu à tenter l'essai ; mais au moment décisif le cœur m'a toujours manqué, parce que, si j'avais dû

être victime de ma témérité, je suis persuadé que les drôles de qui je tenais le spécifique vrai ou faux se seraient certainement rabattu sur ma qualité de chrétien pour dissimuler l'inefficacité de leur antidote. Je possède encore une faible quantité de leur fameuse racine, mais je n'eus jamais l'occasion d'en obtenir l'expérience. »

Les charmeurs de Ceylan font-ils usage de quelque drogue préventive analogue, nous l'ignorons. Dans tous les cas ils ne prennent pas la peine d'enlever au cobra ses crochets empoisonnés. Ils se fient simplement à la timidité naturelle du reptile et à sa répugnance extrême à faire usage de ses terribles armes. Sir J. Emerson a eu la preuve de ce fait sous les yeux. Un charmeur de serpents ayant essayé devant lui de prendre des familiarités inacoutumées avec son cobra, fut mordu au poignet et expira le jour même.

Quoi qu'il en soit du caractère placide des ophidiens, peu de nos lecteurs, sans doute, aimeraient à avoir ces animaux pour hôtes ainsi qu'il arrive sans cesse aux habitants de Ceylan. « Ma résidence officielle à Kandy, » raconte sir J. Emerson, après quelques mots sur les incursions nocturnes que faisaient parfois dans ses jardins les léopards de la forêt voisine, « voyait souvent aussi des visiteurs d'une autre espèce. Les serpents sont nombreux sur les collines, et comme la maison était bâtie sur une terrasse

pratiquée artificiellement sur un versant très-rapide, des cobras de capello et des carawellas verts traversaient fréquemment les appartements pour se rendre dans les parterres.

« Pendant le séjour d'un des mes prédécesseurs, une dame convalescente, qui depuis quelque temps passait ses journées couchée sur un sofa de la vérandah, avait cru à diverses reprises sentir quelque chose remuer sous les coussins. Lorsqu'elle se leva pour faire vérifier le fait, on découvrit un serpent avec sa jeune famille toute frétillante et que tout annonçait appartenir à une espèce venimeuse.

« Une autre dame, qui demeurait dans l'ancien palais situé tout près de là, voulant ouvrir son piano, se disposait à débarrasser l'intrument d'un objet quelle prenait pour une canne d'ébène, quand en posant la main dessus il se trouva que l'objet en question était un serpent. Un matin en sortant de chez moi, au moment où j'offrais la main à une dame pour la faire monter dans ma voiture qui nous attendait à la porte, un serpent pelotonné sur l'un des coussins se déroula tranquillement et descendit le marchepied avec un calme parfait. »

Les Cingalais font avec le venin du cobra un poison appelé *cobra-tel*, dont la préparation ressemble quelque peu à la cuisine des sorcières de Macbeth. On suspend les cobras au-dessus d'un

récipient en leur faisant une incision à la tête. Le venin est ensuite bouilli dans un crâne humain. Aux trois côtés du brasier sont attachés trois grands lézards, la tête tournée vers la flamme ; on les fait siffler en les frappant à coups de fouet, et l'écume qui sort de leur bouche est mêlée au poison bouillant. Mais comme le venin des serpents ne tue que par inoculation et peut être avalé sans danger, le *cobra-tel* n'est en réalité si terrible qu'à cause de la quantité d'arsenic qu'on introduit dans la diabolique potion.

La fameuse *pierre à serpents* passe chez les indigènes pour un remède souverain contre la morsure des reptiles venimeux. Sir J. Emerson a vu de singuliers exemples de l'efficacité de ce spécifique. La pierre en question est noire, de la grosseur d'une amande. On l'applique sur la blessure où elle adhère fortement tout en absorbant le sang qui en sort et avec lui le venin resté dans la plaie. Pendant les cinq ou six minutes que la pierre reste en place, on frotte vigoureusement la peau au-dessus de la morsure. Dans certains cas cette friction se fait avec une racine appelée dans le pays *Naïa-Thali-Kalinga* (racine de la plante à serpents) qui semble appartenir à la famille des aristoloches. Les Hindous prétendent qu'armés de cette racine, ils ne craignent aucun serpent. Cette plante serait-elle celle dont parlait Bruce, comme on l'a vu plus

haut? Quant aux pierres à serpents, sir J. Emerson Tennent en a fait analyser une à Londres par M. Faraday. Le savant chimiste n'a trouvé en elle qu'un os carbonisé imbibé de sang, mais il n'a pu savoir quelle autre préparation elle avait subie de la part des indigènes pour acquérir son efficacité. Il est probable qu'au moment de son application ce morceau de charbon animal est assez spongieux pour s'imprégner du poison de la plaie; l'application dans tous les cas doit être instantanée.

Le grand python ou boa est une variété assez connue à Ceylan. Cet animal a souvent plus de vingt pieds de longueur. Dans un jardin près de Colombo, sir J. Emerson en a vu un jour un escalader perpendiculairement avec une remarquable aisance un mur haut de quatre mètres.

---

## VIII

### Les Crocodiles.

Si, d'après notre auteur, Ceylan est au-dessous de sa réputation quant aux ophidiens, en revanche les crocodiles y croissent et multiplient à souhait. Ces hideuses créatures fourmillent littéralement dans les eaux stagnantes et les réservoirs artificiels de toute la partie septentrionale de l'île, mais ils ne fréquentent que rarement les cours d'eau rapides, et on ne les rencontre jamais dans les terrains marécageux des montagnes. On en distingue deux espèces très-tranchées, l'*allie Kimboula*, le crocodile indien (*crocodilus biporcatus*) qui habite les rivières et les estuaires de toute la partie basse des côtes, et le crocodile de marais (*croc. palustris*) qui vit exclusivement dans les eaux douces et abonde dans les réservoirs des provinces du nord et du centre. Le premier long de seize à vingt pieds n'attaque l'homme que pressé par la faim, le second qui n'atteint guère que douze à treize pieds est moins audacieux encore et n'attaque que les petits animaux. Toutefois la chair du chien paraît être aussi agréable à l'un qu'à l'autre, et les chasseurs voient constamment leur précieux compagnon tomber victime de la dent du formidable saurien.

Sir J. Emerson raconte la capture d'un de ces animaux.

« Un matin, dit-il, un crocodile fut pris dans le lac à quelques mètres de la maison habitée par l'agent du gouvernement. Il se prit à un croc que, la veille au soir, on avait placé dans l'eau amorcé d'entrailles de chèvre. C'était un crocodile de la petite espèce, il n'avait que dix pieds de long, tandis qu'on en trouve beaucoup qui mesurent jusqu'à dix-neuf pieds. Tant qu'il put rester dans l'eau, il opposa une vigoureuse résistance aux efforts faits pour le tirer sur la rive. Il entraînait la barque vers le milieu du canal, et parfois il levait la tête et agitait les mâchoires avec fureur en produisant un bruit pareil à deux morceaux de bois sec frappés l'un contre l'autre. On parvint enfin à l'amener sur le rivage ; il essaya encore une ou deux fois de regagner l'eau, mais son courage et son énergie semblaient l'avoir subitement abandonné. Ce ne fut pas chose facile que de le tuer. Une balle qui lui traversa la poitrine diagonalement produisit peu d'effet. Plusieurs autres décharges le laissèrent toujours vivant et alerte. A la fin il ferma les yeux, resta immobile et fit le mort ; mais aiguillonné avec une pique il recouvra toute son activité. Un coup de harpon l'acheva. Il avait dans le ventre plusieurs petites tortues et beaucoup de gravier et de fragments de briques. Ces pierres, dit-on, sont avalés

par l'animal pour faciliter la digestion, laquelle est si lente, affirment les indigènes, qu'il ne dévore jamais sa proie qu'après l'avoir cachée jusqu'à ce qu'elle tombe en putréfaction. »

Une autre anecdote du même auteur sur le même sujet nous fait faire connaissance avec un crocodile doué vraiment d'un bon caractère.

« En arrivant près du vieux fort de Molletive, dit-il, nous nous trouvâmes inopinément en face d'un crocodile endormi dans le jungle à plusieurs centaines de mètres de l'eau. La frayeur du pauvre animal fut extrême, lorsqu'en s'éveillant il se vit découvert et entouré. C'était une hideuse bête longue de dix pieds et d'une très-grande force, mais la terreur la paralysa complétement. Au bout de quelques minutes, le crocodile fit le tour du cercle formé autour de lui, sifflant et battant l'une contre l'autre ses formidables mâchoires en fixant sur nous ses yeux verts. Quelqu'un l'ayant frappé, il demeura immobile et fit le mort. Bientôt après il promena autour de lui un regard rusé et s'élança dans la direction de l'eau ; mais, ayant reçu un second coup, il recommença son manége hypocrite et resta sans mouvement. Nous essayâmes de le réveiller en lui tirant la queue, en le frappant sur le dos, en le provoquant enfin de mille manières ; mais toujours en vain, jusqu'à ce que par hasard mon fils, enfant de douze ans, lui chatouillât doucement la patte. Le monstre

la retira soudain et se retourna de l'autre côté. Chatouillé sous l'autre patte, il se retourna encore et se tortilla comme un enfant pour éviter d'être chatouillé. C'était un spectacle fort divertissant, mais le soleil dardait ses rayons de feu, et nous poursuivîmes notre route en laissant le crocodile regagner le lac voisin. »

Pendant la saison sèche, quand les cours d'eau commencent à baisser et que le lit des réservoirs et des étangs est à nu, il n'est pas rare de rencontrer dans le jungle des crocodiles de marais errant en quête d'eau. Mais, d'ordinaire, au plus fort de la sécheresse, quand, par suite de l'épuisement des rivières, l'animal ne peut plus se procurer sa nourriture habituelle, il s'ensevelit dans la vase et y reste dans un état de torpeur jusqu'au retour des pluies. « A Arne-Tivoe, dans l'est, écrit sir J. Emerson, un jour que je traversais à cheval le lit desséché d'un réservoir, on me fit remarquer l'empreinte laissée par le corps d'un crocodile sorti la veille de sa retraite. Un officier, attaché au *surveyor-général*, eut un jour l'occasion de vérifier de plus près un fait de ce genre. Ayant sa tente installée dans un site de même nature, il fut, une belle nuit, éveillé par un mouvement du sol, à l'endroit même où se trouvait son lit. La cause du mouvement se révéla le lendemain sous la forme d'un crocodile qui sortit tout à coup de dessous la natte. »

## IX

**Hibernation des poissons. La pêche à la pioche. Poissons voyageurs. Poissons musiciens.**

Cette espèce d'hibernation, ou mieux cette *estivation* des crocodiles ensevelis dans la vase, est commune à plusieurs animaux de Ceylan, à certains mollusques, aux coléoptères aquatiques et aux poissons d'eau douce. Les poissons sont tellement abondants sur tous les points de l'île, que non-seulement les eaux courantes, les réservoirs et les étangs, mais les fossés même et les plus petites flaques d'eau en regorgent. Or, deux fois l'an, toutes les eaux stagnantes s'évaporent, et le lit des étangs se durcit et se fendille au soleil ; cependant, dès la première pluie, les poissons reparaissent aussi nombreux que jamais, et partout où avant la sécheresse, il y avait eu apparence d'eau, il suffit de poser au hasard un panier sans fond pour y prendre aussitôt à la main des poissons longs d'un pied.

Cet étrange phénomène de la présence de poissons adultes là où, quelques jours auparavant, le sol ne présentait qu'une croûte d'argile durcie, n'a pas manqué d'attirer l'attention des Européens et a donné lieu à une foule d'hypothèses plus ou moins ingénieuses. La seule admise aujourd'hui, et les

faits l'ont vérifiée, est que les poissons de Ceylan sont doués de la singulière faculté de parer à l'effet des sécheresses périodiques, en s'enterrant dans la vase lors de la disparition de l'eau et en y demeurant jusqu'au retour des pluies. La même chose se produit d'ailleurs dans d'autres régions tropicales soumises aux mêmes vicissitudes de sécheresse et d'humidité. Ainsi les indigènes des bords de la Gambie capturent des quantités énormes de poisson dans le lit du fleuve, dès qu'arrive la saison des pluies. En Abyssinie, pendant l'été, on trouve dans le lit desséché du Mareb des poissons enfoncés à plus de six pieds de profondeur dans le sol. Dans les parties plates de Ceylan, là où les petits réservoirs sont extrêmement nombreux, les Cingalais, pendant la sécheresse, se procurent des poissons par le procédé qu'on emploie chez nous pour faire la récolte des pommes de terre. Un fonctionnaire civil de haut grade, de la province de l'est, a raconté à sir J. Emerson qu'à deux reprises différentes il lui était arrivé de trouver les habitants d'un village voisin occupés à ce travail étrange, la première fois sur l'emplacement du réservoir de Moeletivoe, non loin de la baie de Trincomalie, la seconde sur les bords du Vergel. « L'argile était ferme, mais humide ; les hommes en enlevaient de grosses mottes au moyen de bêches, et ces mottes, rejetées à quelque distance, se séparaient en plusieurs fragments en

retombant, et mettaient à nu des poissons de neuf à douze pouces, adultes, parfaitement portants, et qui sautaient sur le sol une fois exposés au grand jour. »

Avant de prendre le parti extrême de s'enterrer, certains poissons franchissent d'assez longues distances à sec, à travers les herbages, pour gagner l'étang le plus voisin, non encore complétement desséché. Le fait est commun dans le royaume de Siam, où Mgr Pallevoix et sir J. Bowring ont eu l'occasion de l'observer plusieurs fois. L'espèce qui, à Ceylan, se livre surtout à ces excursions est une perche appelée par les Cingalais *Kavaya* ou *Kaway-ya*, et par les Tamils *Ponnei-eri* ou *Sennal*. Elle a beaucoup d'analogie avec l'*anabas* de Cuvier (la *perca scandens* de Daldorf), si même elle ne lui est point identique. Cette espèce de poisson est pourvue d'un appareil pharyngien labyrinthiforme qui lui permet de garder en réserve une certaine quantité d'eau ou de mucus dont la sécrétion, dans ses trajets terrestres, lui sert à entretenir ses branchies humides. C'est généralement la nuit ou le matin, par la rosée, que ces singuliers voyageurs entreprennent leurs expéditions; mais on les rencontre aussi parfois dans le milieu du jour, et non-seulement dans l'herbe, mais même sur le gravier et la poussière. L'instinct merveilleux qui les pousse à diriger leur course vers le marais ou le réservoir d'eau le plus

proche est un de ces mystères qu'il n'est pas donné à l'homme d'approfondir.

Les exploits des poissons de la famille de l'anabas ne s'arrêtent pas à des courses sur le sol plus ou moins brillamment fournies ; on a pris de ces animaux, à la hauteur de plusieurs pieds, sur des plantes et dans les cavités humides de certains arbres. C'est dans l'aisselle d'une côte de jeune palmier qui poussait au bord d'un lac que Daldorf, lieutenant au service de la compagnie des Indes, trouva, en 1791, celui auquel il a donné le nom de *perca scandens*. Il ne s'en empara même qu'après l'avoir surpris en flagrant délit d'escalade, s'aidant tour à tour, pour se hisser, des écailles, de ses ouïes et de sa nageoire anale.

Après les poissons *estivants*, les poissons voyageurs, les poissons grimpants, disons un mot des poissons *musiciens*. Dans une de ses excursions à la côte septentrionale de l'île, sir J. Emerson, désireux de savoir à quoi s'en tenir sur ce qu'on lui avait raconté de certaines vibrations musicales s'élevant du fond des lacs, se fit conduire en bateau sur un point du lac de Batticaloa qu'on lui avait particulièrement recommandé. Là, en effet, il entendit très-distinctement les sons qu'on lui avait décrits. « Ils montaient, dit-il, du fond de l'eau comme le doux frémissement d'une corde de harpe ou comme les vibrations d'un verre sur le bord duquel on promène un

doigt humide. Ce n'était point une note soutenue, mais une multitude de sons légers, clairs et distincts, les dessus les plus aigus s'unissant aux basses les plus graves. Ils doublaient d'intensité lorsqu'on appliquait l'oreille sur le bord de l'embarcation. Ils variaient considérablement suivant les parties du lac que nous traversions, comme si le nombre des animaux qui les produisaient eût été plus considérable en certains endroits particuliers. Parfois, en quittant la place où nous étions, nous cessions de les entendre, et il nous fallait revenir au point primitif pour que l'oreille les perçût de nouveau. Ils s'élevaient, à n'en point douter, des profondeurs du lac; rien autour de nous ne pouvait nous autoriser à les attribuer à la répercussion d'un bourdonnement d'insectes. »

L'opinion de sir J. Emerson est que ces bruits sont produits non pas par des poissons, mais par des mollusques, comme le supposent aussi les indigènes. Toutefois, ses expériences personnelles n'ont pu l'amener à élucider cette question.

---

## X

### Les lacs artificiels.

Plusieurs fois dans les pages qui précèdent, nous avons fait allusion aux grands réservoirs ou lacs artificiels de Ceylan; ces travaux gigantesques, dont la création date de l'époque la plus brillante de l'île, méritent une mention spéciale. Dans un pays bas et plat comme le nord de Ceylan, où la principale nourriture de la population est le riz, plante qui ne se cultive avec succès que sous l'eau, les premiers besoins d'une société organisée étaient des canaux et des réservoirs. Il résulte d'un passage du Mahawanso qu'avant l'arrivée des conquérants du Bengale, le riz qui se consommait dans l'île y était importé de la terre ferme. Les rois hindous, successeurs de Wijayo, songèrent naturellement, avant toute chose, à développer les ressources de leur conquête en y introduisant les arts agricoles. C'est à eux que Ceylan doit la construction de ses ingénieux réservoirs et la pratique de l'irrigation pour la culture du riz. Les historiens bouddhistes vantent la sagacité avec laquelle le père de Wijayo, l'un des petits souverains de la vallée du Gange, « savait choisir pour y établir des villages des sites favorables à l'irrigation. »

Le premier réservoir créé à Ceylan date de l'an 504

avant Jésus-Christ. Il est l'œuvre du neveu et successeur immédiat de Wijayo, le roi Sanduwasa, qui désigna pour son emplacement le voisinage de sa nouvelle capitale, Amarajapoura, l'*Anuragrammum* de Ptolémée, village fondé par un des compagnons du conquérant. Les travaux de cette espèce se multiplièrent avec une prodigieuse rapidité sous l'influence du bouddhisme, qui, dans son respect superstitieux pour la vie animale, prit à tâche d'habituer ses nombreux sectateurs à ne se nourrir que de végétaux. Les sécheresses périodiques du nord de l'île donnent une valeur immense à l'irrigation artificielle. Par suite de causes physiques et géologiques particulières au pays, le système de culture pratiqué dans le sud, où la fréquence des pluies et l'abondance des rivières assurent en tout temps à la terre une suffisante provision d'eau, ne saurait s'employer dans les provinces du nord, et celles-ci, sans leurs lacs factices, verraient leurs champs privés pendant une partie de l'année de cet élément précieux.

Beaucoup de ces réservoirs, quoiqu'à moitié détruits, couvrent une superficie de 10 à 20 milles de circonférence. Les ruines de celui de Kalaweva, au nord-ouest de Damboul, prouvent que son développement primitif ne devait pas avoir moins de 40 milles. Son barrage a de 19 à 20 kilomètres de longueur. Quand les circonstances le permettaient, on construisait ces lacs en fermant l'embouchure

d'une vallée, de manière à arrêter et à retenir les eaux qui la traversaient. Le nombre de ceux de ces gigantesques travaux qu'exécutèrent les premiers souverains de Ceylan est presque incroyable. Les annales indigènes mentionnent des rois qui en ont fait jusqu'à trente, y compris les canaux et tous les compléments accessoires exigés pour l'irrigation. Aujourd'hui, presque tous tombent en ruine, écrit sir J. Emerson ; « on laisse se perdre dans les sables des eaux qui fertiliseraient toute une province ; des centaines de milles carrés de terres capables de nourrir la totalité des habitants de l'île sont abandonnés à la solitude et à la malaria, et le riz que consomme la population non agricole est importé chaque année de la côte indienne. »

Les levées qui devaient retenir ces énormes masses d'eau ont des proportions colossales. Sir J. Emerson donne les mesures suivantes de celle qui barre le grand réservoir en ruine de Padivil : longueur, 11 milles environ (17 à 18 kilomètres) ; épaisseur, trente pieds au sommet sur deux cents à la base ; hauteur, soixante-dix pieds ; — le tout revêtu, d'un bout à l'autre, d'un épais parement de pierres de taille longues de six à douze pieds, aux arêtes encore vives, et portant en certains endroits une ornementation originale. « A l'époque où cette création a été réalisée, dit-il, compacte devait être la population pour le bénéfice de laquelle elle était en-

treprise. Le nombre de mètres cubes que contient la digue dépasse 17,000,000, et, au taux ordinaire de la main-d'œuvre dans ce pays, ce travail a dû coûter 1,300,000 livres sterling (32,500,000 francs), non compris le revêtement de pierre intérieur. La somme d'argent qu'absorberait aujourd'hui la construction de la digue de Padivil suffirait à établir un chemin de fer anglais de 120 milles de longueur, et pareille construction occuperait 10,000 ouvriers pendant plus de cinq ans. Ne perdons pas de vue, d'un autre côté, qu'outre les trente et quelques réservoirs de cette immense dimension que Ceylan possède, on en compte de six à sept cents autres plus petits répandus sur toute la surface du pays, la plupart en ruine, mais beaucoup servant encore, et tous susceptibles d'être réparés utilement. »

---

## XI

### Carnivores. Ours. Léopards. etc.

Parmi les Carnivores de l'île l'ours est celui que les Cingalais redoutent le plus, il est moins disposé que le léopard à fuir devant l'homme ; il est d'ailleurs bien plus commun. Il habite au fond des forêts où il se nourrit surtout de miel et de fourmis, mais la faim ou la soif l'obligent souvent à sortir de sa retraite. En 1850, dans le district de Caretchy, les femmes n'osaient plus aller aux fontaines. Une sécheresse exceptionnelle avait fait sortir les ours de leurs repaires, et souvent au fond d'une citerne à moitié tarie on trouvait un de ces hôtes peu aimables.

La race des tigres est représentée à Ceylan par le léopard, mais cet animal, outre qu'il n'est pas absolument commun, est en général peu dangereux. L'odeur particulière de la petite vérole, fléau qui fait de grands ravages dans la population indigène, a la propriété de l'attirer, et, aux époques d'invasion de la maladie, il n'est pas rare d'en voir errer près des centres d'habitation. On en rencontre dans certaines parties de l'île une variété dont la peau au lieu d'être mouchetée est uniformé-

ment noire. Les indigènes ont une singulière croyance à l'endroit du léopard ; ils prétendent que quand un buffle est tué par un de ces animaux, si la victime tombe sur le flanc droit, le léopard n'essaye pas de la dévorer et l'abandonne.

Le major Skinner, qui a vécu près de 40 ans dans l'intérieur de Ceylan, raconte une aventure à lui arrivée qui prouve les instincts timides de ce grand carnassier.

Le major était occupé à des travaux de triangulation dans les montagnes et bivouaquait au milieu d'une épaisse forêt, non loin du Pic d'Adam.

« Le matin, dit-il, voulant profiter du lever du soleil pour faire mes observations, je partis seul dans la montagne, en ordonnant à mes hommes de venir me rejoindre avec mes instruments. Je marchais depuis quelques temps, quand tout à coup un léger bruit se fait entendre près de moi et j'aperçois au même instant un superbe léopard qui, d'un bond de huit pieds de hauteur, s'élance à deux pas de l'endroit où j'étais et s'accroupit en fixant sur moi des yeux étincelants.

« La situation n'était pas gaie. J'étais sans armes, et d'un coup de sa patte le terrible animal pouvait m'anéantir. M'éloigner c'était, je le savais, provoquer une attaque. Je me rappelai ce que j'avais entendu raconter du pouvoir du regard de l'homme sur les animaux sauvages. Je fixai mes yeux sur les

siens autant que me le permit l'agitation dans laquelle j'étais, et nous demeurâmes ainsi quelques secondes en présence l'un de l'autre, quand, à mon inexprimable satisfaction, le léopard se détourna et se précipita bondissant dans le sentier ouvert devant moi. Ceci se passait à l'heure où les animaux quittent les pâturages pour se retirer à l'ombre des bois. Sans doute le léopard, entendant mon approche, m'avait pris pour quelque malheureux daim, et si, au lieu d'un bipède, il eût eu affaire à un quadrupède tel qu'un daim ou un élan, le saut qu'il avait fait était si bien calculé, que le monstre fût tombé sur le cou ou les épaules de sa proie. Un pas de plus, et c'était fait de moi. Un ours ne se serait pas si vite tenu pour battu. »

Les chacals sont nombreux à Ceylan ; mais ils ne font la guerre qu'au petit gibier. Toutefois ils sont sujets à l'hydrophobie, et de là résultent souvent des accidents très-graves.

Les singes ne se rendent jamais coupables que de vols de fruits ; mais malheur aux jardins sur lesquels s'abattent les bandes organisées de ces adroits pillards.

---

## XII

**Les éléphants. Chasse aux éléphants.**

A l'exception de l'étroite ceinture de terres cultivées qui bordent le littoral, de Chilaw, sur la côte occidentale, à Tangalle, sur la côte orientale, il n'est pas un point de l'île où n'abondent les éléphants. On les rencontre aussi bien dans les plaines ouvertes que dans les profondeurs des forêts, sur les hautes montagnes qu'au bord des réservoirs et des cours d'eau des basses terres ; le voisinage même des localités les plus peuplées ne les inquiète en aucune façon.

Sir J. Emerson, qui n'a pas consacré moins de six chapitres à l'étude de ces prodigieux pachydermes, s'est attaché entre autres choses à détruire certaines erreurs populaires en cours sur leurs mœurs. Contrairement à l'opinion généralement reçue, l'éléphant est naturellement timide et d'un caractère doux et facile plutôt que méchant et farouche ; il aime la solitude, c'est là surtout ce qui lui fait redouter l'approche de l'homme. Les antipathies que lui ont attribuées la plupart des naturalistes sont démenties par l'observation. Loin d'être effrayé ou irrité à l'aspect des autres quadrupèdes, on le

voit parfaitement calme au milieu de troupes d'animaux sauvages. Il prend l'alarme, il est vrai, dès qu'il aperçoit une créature qu'il ne connaît pas, mais il y a loin de là à une aversion naturelle. Les seuls quadrupèdes qui paraissent lui causer de l'impatience ou de la répulsion sont le cheval et le chien, exception dont il est facile de se rendre compte, si l'on réfléchit qu'il ne les voit guère autrement qu'en compagnie de l'homme son plus grand ennemi. L'homme cependant est parvenu à le réduire à la domesticité et à se faire rendre par lui des services importants et multipliés.

« L'éléphant est un animal si pacifique, que la nature l'a laissé presque sans moyens d'attaque ; sa trompe est un organe trop délicat pour qu'il puisse s'en servir sans ménagement, et quant à ce qu'on s'est trop hâté d'appeler ses *défenses*, leur position l'empêche, en général, d'en tirer parti. Sa véritable défense consiste dans son poids énorme, par lequel il peut écraser son adversaire en le foulant aux pieds.... Le moindre bruit inattendu ou inusité suffit pour mettre en fuite un troupeau entier d'éléphants. Un troupeau se compose ordinairement de vingt à trente individus et constitue une famille. On verra souvent paître ensemble plusieurs troupeaux, qui se réuniront même en corps pour aller à la recherche de l'eau ; mais à la moindre alarme chaque individu va rejoindre son propre groupe. Dans cette

société bien organisée, obéissant à des chefs reconnus, il y a, comme chez l'homme, des individus qui, pour une cause ou pour une autre, sont condanmés à l'ostracisme. L'éléphant ainsi repoussé par ses semblables devient méchant et redoutable : les Cingalais l'appellent *hora*, mot qui signifie *coquin*. S'il ose s'introduire dans un troupeau, même dans un moment de danger commun, les autres le chassent à coup de trompe. Alors, privé de société, condamné à la solitude, il passe sa vie à rôder autour des villages, à commettre des dégâts dans les jardins et dans les rizières, et même à attaquer l'homme isolé : car l'habitude du danger finit par le rendre courageux.

« La chasse à l'éléphant est une véritable tuerie qui n'a pas même pour prétexte l'appât de l'ivoire ou l'attrait de la difficulté. Les énormes proportions du corps de la bête en font un but facile aux armes à feu. Un chasseur, le major Skinner, se pique d'en avoir tué quatorze cents pendant son séjour à Ceylan, d'autres comptent huit cents et cinq cents victimes. Le cadavre ne sert à rien et on le laisse pourrir dans la forêt. La langue seule est bonne à manger ; dans ces derniers temps, on s'est servi des os comme engrais dans les plantations de café ; mais il a été impossible jusqu'ici de soumettre la peau au tannage ou d'en tirer un utile parti. On tisse des bracelets avec les poils de la queue, et les dents

sciées en plaques sont employées à faire des manches à couteau et quelques ornements indigènes. Au dire des chasseurs de l'île, l'éléphant a la vue courte, et, pour se mettre en garde contre le danger, il se fie plus à son odorat exquis et à l'ouïe qu'à ses yeux. L'éléphant fait entendre quatre sons différents. L'un très-aigu exprime la colère ; il le produit en soufflant par la trompe et lorsqu'il se prépare à attaquer un ennemi. Pour exprimer la douleur ou la contrariété, il fait entendre un grognement, la trompe tournée en haut et la bouche ouverte. S'il veut avertir ses camarades de quelque danger, il émet un son très-léger que l'on peut représenter par *prut*. Le quatrième son ne semble pas produit par les organes de la voix : il ressemble à un coup donné sur un tonneau vide avec un marteau enveloppé d'étoffe ; l'éléphant s'en sert lorsque le danger est pressant, et il paraît qu'il le produit soit en frappant sa trompe contre ses flancs, soit en heurtant l'extrémité de cet organe contre la terre.

« Anciennement on croyait l'éléphant dépourvu d'articulations, erreur qui a duré jusqu'au treizième siècle. On prétendait expliquer par là pourquoi l'éléphant aime à dormir debout, mais cette habitude, qui du reste n'est point constante, résulte plutôt de ce que ses jambes sont assez robustes pour qu'il n'éprouve pas un plus grand soulagement en se couchant. L'éléphant, et c'est la particularité

la plus remarquable de sa structure, plie les jambes de derrière, non pas en arrière comme la plupart des quadrupèdes, mais en avant comme l'homme, ce qui lui permet de monter et de descendre par des pentes escarpées, qui seraient, sans cette précaution de la nature, inaccessibles à un animal de si fortes proportions.

« Sir Emerson fait un récit détaillé des grandes battues qu'on opère à Ceylan pour prendre les éléphants vivants. On commence par former une forte enceinte rectangulaire de gros pieux solidement fixés dans le sol, avec une entrée évasée en forme d'entonnoir. Cette enceinte se nomme un *corral*. Deux ou trois mille hommes se disposent ensuite en demi-cercle d'un rayon de plusieurs milles, et se mettent en marche en se rapprochant toujours de manière à pousser plusieurs troupeaux d'éléphants dans la direction du corral. On tient des feux allumés nuit et jour, et l'on organise des patrouilles sur la ligne pour s'assurer que tout le monde est à son poste. Lorsque les traqueurs sont arrivés enfin, au bout de deux mois, tout près de l'enceinte, un grand bruit de tambours, de clairons et de cris se fait entendre : les éléphants ahuris se précipitent dans l'enceinte, qui est entourée au dehors d'une foule de spectateurs, hommes, femmes, enfants. Les éléphants, se voyant pris, commencent à faire le tour du corral pour chercher une sortie, car la seule issue par la-

quelle ils sont entrés a été aussitôt fermée par de grosses barres de bois. De plus en plus effrayés, ils tentent de se frayer un passage; mais il suffit pour les arrêter de leur présenter une mince canne blanche d'un air menaçant. Ils finissent par se réunir en groupe au centre. Mornes et silencieux, ils attendent les décrets du destin. Pareils à des êtres doués de raison, ils pleurent, se désespèrent et semblent avoir la conscience du don précieux qu'ils ont perdu en perdant la liberté. Enfin le moment arrive où il s'agit de s'en rendre maître. Quelques éléphants femelles, déjà dressés, entrent dans l'enceinte, montés par leurs *mahouts* ou cornacs. Les mâles captifs se détachent un à un du groupe, et les femelles viennent successivement se placer près d'eux. Alors commencent les caresses. C'est le moment que choisit l'un des chasseurs, appelé *courouwe,* pour passer un nœud coulant à la jambe du captif. Il s'acquitte de sa tâche en rampant au-dessous d'une des femelles et en épiant le moment où l'éléphant lève le pied. Alors les femelles, guidées par leurs cornacs, se retirent peu à peu, entraînant le captif près d'un arbre solide. La corde est passée rapidement à deux reprises autour du tronc, et le malheureux prisonnier, fortement attaché par la jambe, fait de vains efforts pour suivre la femelle qui s'éloigne. Cette opération recommence successivement jusqu'à ce que tous les captifs soient ainsi mis dans les entraves.

Alors la première partie de l'opération est terminée. Elle ne s'accomplit pas sans dangers, ni surtout sans la plus violente résistance. On voit parfois l'animal, la tête fortement appuyée sur le sol, en forme d'arc-boutant, tirer à lui l'arbre, qu'il ébranle au point de le rompre.

« Quand ils sentent tous leurs efforts inutiles, les pauvres captifs se couchent par terre, gémissant et pleurant comme des enfants. Là, ils s'aspergent avec leur trompe de l'eau qu'ils ont toujours en réserve dans l'estomac, comme le chameau, fouillent la terre ou le sable de leur trompe et s'en couvrent les flancs. Quand ils sont dans cet état de prostration, on leur apporte des feuilles de platane pour fourrage, et un joueur de flûte vient leur jouer des airs de sa façon, ce qui paraît produire sur eux l'effet d'un calmant. Au bout de trois jours de sérénade, ils sont mâtés et assez tranquilles pour qu'on puisse les conduire à l'eau, sous la garde d'éléphants déjà apprivoisés; car le bain est une nécessité pour eux et contribue beaucoup, dans l'état où ils se trouvent, à les rendre plus dociles. Jamais on emploie la sévérité pour les apprivoiser; au contraire, on cherche, par tous les moyens, à leur rendre douce cette captivité qui leur a coûté tant de larmes. Dans le commencement, quand l'éléphant est encore porté à se servir de sa trompe pour se venger, on en fait tomber les coups sur des épingles. Cette expérience douloureuse le

dégoûte bientôt de ses dernières velléités de violence. L'exemple des éléphants déjà dressés complète l'œuvre. On ne peut guère employer un éléphant aux travaux avant quatre ou cinq mois de dressage; mais quand enfin il travaille, il le fait avec intelligence, et il exécute seul des travaux que l'on ne saurait exiger du cheval ou du bœuf, sans le secours de l'homme.

« La longévité de l'éléphant à l'état de captivité ne s'étend guère au delà de soixante-dix ans, dont vingt ou trente de service. Sir Emerson Tennent est d'avis qu'au point de vue de l'économie, on pourrait, dans la plupart des cas, se passer utilement du travail de l'éléphant. Il ne travaille guère plus que quatre jours par semaine et coûte en moyenne six shillings et demi par jour (8 fr. 15 c.). Or, deux chevaux, travaillant cinq jours par semaine, ne coûteraient que 6 fr. 25 c. par jour et feraient autant de besogne (1). »

Depuis l'époque de la première guerre punique, l'exportation des éléphants cingalais sur le continent indien s'est continuée sans interruption. Plus tard, les rois de Kandy se sont réservé le privilége exclusif de cette chasse. Toutefois, depuis un certain nombre d'années, l'espèce paraît avoir diminué de beaucoup. Ces animaux ont disparu tout à fait même de

(1) H. Montucci, *Revue contemporaine*. Avril 1860.

certains cantons où ils étaient précédemment très-nombreux. Parmi les différentes causes qui ont contribué à ce dépeuplement, l'ouverture des routes et le déboisement des montagnes pour la culture du café, dans le royaume de Kandy, viennent en première ligne. Ces deux circonstances, en forçant les éléphants à descendre dans les plaines, les ont exposés davantage aux balles des chasseurs européens et aussi aux coups des indigènes, bien mieux armés qu'autrefois. Heureusement, pour la conservation de la race cingalaise, que cette chasse ne présente pas à Ceylan les mêmes profits que dans l'Inde et en Afrique. Tandis que, dans ces deux derniers pays, mâles et femelles ont de belles défenses, — celles des femelles plus petites, il est vrai, surtout dans l'Inde, — on ne trouve pas, à Ceylan, un éléphant sur cent qui en soit pourvu, encore les seuls qui en possèdent sont-ils exclusivement des mâles. L'importation de l'ivoire dans la Grande-Bretagne seule, dans ces dernières années, s'est élevée, au minimum, à *un million de livres* par an ; ce qui, en mettant à soixante livres le poids moyen de chaque défense, représenterait un massacre annuel de huit mille trois cent trente-trois éléphants mâles. Toutefois, l'importation de Ceylan ne figure guère dans ce chiffre que pour cinq à six cents livres.

---

## XIII

### Les pierres précieuses.

La végétation, à Ceylan, est riche et variée. Le riz en est la principale céréale et constitue en grande partie la nourriture des indigènes. La cannelle y croît en abondance et forme des bosquets odoriférants et touffus. On y trouve tous les arbres des Indes et de l'Afrique. Mais la richesse spéciale de Ceylan, celle qui lui a valu la renommée, ce sont ses pierres précieuses et ses perles. Les montagnes de ce pays fortuné recèlent dans leurs flancs des mines inépuisables de saphirs, de rubis, d'améthystes, de topazes, etc. ; et quoique moins abondante qu'autrefois, par suite de l'épuisement de certains bancs, la pêche des perles y est encore très-productive.

De temps immémorial, Ceylan a été célèbre par ses mines de pierres précieuses. La quantité de celles que l'on continue d'y récolter aujourd'hui justifie parfaitement cette antique réputation. Les localités les plus riches, sous ce rapport, sont les terrains d'alluvions situés au pied des hautes montagnes de Saffragam. C'est à l'abondance des produits que la capitale du district doit son nom de Ratnapoura, littéralement « cité des rubis. » Le plus remarquable de ces dépôts est le pays plat qui entoure Ballangodde, au sud-est de Ratnapoura. Mais presque tou-

tes les vallées qui communiquent aux grandes chaînes renferment des pierres d'une valeur plus ou moins grande, et les lits des rivières qui descendent vers le sud sont tellement riches en petits fragments de rubis, de saphirs et de grenats, qu'en certains endroits les lapidaires en emploient le sable à polir les pierres de moindre dureté, et qu'on s'en sert pour scier en plaques les molaires des éléphants.

Les individus qui taillent et polissent les pierres sont en général des Arabes ou Maures, comme on les appelle dans le pays; mais ils se servent d'outils si primitifs, et leur travail laisse tellement à désirer, que, la plupart du temps, les pierres perdent à passer par leurs mains. Les espèces inférieures, grenats, tourmalines, etc., sont polies à Kandy, à Matura et à Pointe de Galle, par des ouvriers d'un mérite très-ordinaire. Mais les lapidaires plus habiles, qui taillent les rubis et les saphirs, résident principalement à Caltura et à Colombo.

Ce n'est pas toujours sur le lieu de provenance ou de fabrication, qu'on paye les objets le moins cher. Telles armes orientales, par exemple, ou telles chinoiseries, coûtent souvent moins à Paris que dans le pays même. Il en est ainsi, paraît-il, des pierres les plus rares de Ceylan. Elles sont en général meilleur marché en Europe qu'à Colombo, nous dit notre auteur. L'explication qu'il en donne est d'ailleurs concluante. A Paris et à Londres, les quantités qu'on

apporte de tous les coins du globe suffisent pour établir une espèce de cours; mais, à Ceylan, l'approvisionnement est tellement incertain, que le prix se règle toujours sur le rang et la bourse de l'acheteur; et puis, quelque singulier que le fait paraisse, les marchands arabes même montrent souvent une certaine hésitation à se défaire de leurs spécimens les plus rares. Ceux d'entre eux qui peuvent se permettre ce luxe les gardent pour leur usage, et l'on n'en voit guère en vente que de qualité secondaire. Ajoutez à cela que, comme les Rajahs et les princes indiens ont tous la passion des bijoux et les payent des prix exorbitants, Ceylan ne manque pas de leur expédier ses plus belles gemmes. Du nombre total des pierres trouvées dans l'île, un quart environ est acheté par les indigènes eux-mêmes, plus de la moitié se vend sur le continent indien, et le surplus est exporté en Europe.

Les pêcheries de perles de Ceylan ne sont pas moins renommées que ses dépôts de pierres précieuses. Le mode d'exploitation est exactement le même que du temps de Tavernier. Malheureusement certains bancs s'épuisent sans cause connue; mais, ainsi que le suggère sir J. Emerson, peut-être y aurait-il moyen de les renouveler ou d'en créer d'autres, en utilisant, pour l'huître à perles, les procédés de pisciculture qu'on applique aujourd'hui sur nos côtes à l'huître comestible.

## XIV

**Les perles. Les pêcheries de perles.**

Un de nos anciens articles de la *Revue Britannique*, emprunté presque en entier au *Chamber's Micellany*, contient, sur tout ce qui concerne les perles, des détails assez complets. Il trouve ici naturellement sa place; nous espérons du moins que le lecteur ne sera pas d'un avis contraire.

« La perle se présente, dans le commerce, sous deux états différents. En gouttelettes ou boules plus ou moins sphériques, dont la grosseur varie d'une graine de coriandre à la bille de marbre des écoliers, — c'est alors la *perle* proprement dite; et en petites plaques ou lames, d'épaisseur variable, auxquelles on a donné le nom de *mère-perle* ou *nacre*. On fait avec les premières des colliers, des épingles, des bracelets, des boucles d'oreilles, les mille objets de parure inventés par la coquetterie et le luxe; les autres servent à fabriquer des manches de canifs, des boutons, des coffrets et une immense variété d'articles de tabletterie. Ces deux substances, aux reflets chatoyants, si lisses et si belles lorsqu'elles sortent des mains de l'ouvrier, n'ont qu'une seule et même origine, soit que, nacre modeste, elles se laissent

voir sous la forme d'un simple bouton de guêtre, soit que, bijou superbe, elles se montrent fièrement posées sur un diadème royal. Elles ne sont, dans le fait, autre chose qu'une production d'un pauvre mollusque, congénère de nos moules vulgaires et de nos huîtres.

« Dans les pages qui vont suivre, nous allons exposer la formation et l'histoire naturelle des perles, la manière dont on les obtient dans les différentes parties du globe, les moyens employés pour les préparer, la valeur qu'on a attribuée à certaines perles célèbres, dans l'antiquité et dans les temps modernes... nous tâcherons enfin de donner, sur ce sujet, tous les détails qui nous sembleront capables d'instruire ou d'amuser.

### ORIGINE ET FORMATION DES PERLES.

Quand on examine l'intérieur de certains coquillages, tels que la moule d'eau douce, la pinne-marine, l'huître à perle, l'hélice, on trouve que leurs parois internes sont recouvertes d'une substance lisse d'un blanc bleuâtre ou jaunâtre, et ayant le reflet de l'opale. Cette substance, connue sous le nom de « nacre, » est en réalité de la perle; elle constitue la mère-perle quand la coquille est suffisamment large et épaisse pour fournir une plaque susceptible d'être travaillée après que l'*écorce* raboteuse qui le recouvre extérieurement a été enlevée. Souvent à

cette paroi nacrée sont fixées de petites boules ou tubérosités de forme plus ou moins ronde, qui sont à la fois plus dures, plus lustrées et plus belles en tout point que la nacre à laquelle elles adhèrent. Quelquefois ces petites boules sont détachées de la coquille, et libres dans la partie musculaire ou charnue du mollusque, auquel cas elles sont encore plus belles et plus parfaites de forme. Ces luisantes petites sphères constituent les *perles* du joaillier; elles sont comme les enfants de la nacre du coquillage que, pour cette raison, sans doute, on a appelé mère-perle. Des corps si étrangers, en apparence, à la composition des coquilles dans lesquelles on les trouve, devaient naturellement donner cours à une foule de suppositions sur leur origine; aussi, avant que la science eût déterminé leur véritable nature, bon nombre de fables plus ou moins ingénieuses ont-elles été inventées pour expliquer leur existence. Pline raconte gravement que l'huître qui produit la perle ne se nourrit que de la rosée du ciel. Dioscoride est de même avis, et nos vieux auteurs avaient adopté la même croyance. Boëce dit, en parlant des moules à perles des rivières d'Écosse : « Quand le ciel est clair et l'atmosphère tempérée, ces moules, dès l'aube du jour, ouvrent la bouche un peu au-dessus de l'eau, pour se repaître de la rosée du ciel, et, d'après la quantité qu'elles en ont ingurgitée, elles conçoivent et nourrissent la perle. » — « Ces

moules, » dit-il encore plus loin, « ont le sens de l'ouïe et celui du toucher si fins, que, quelque faible que soit le bruit qui se passe à côté d'elles sur la rive, quelque petite que soit la pierre qui tombe dans la rivière, elles plongent immédiatement et disparaissent en emportant sous l'eau le trésor qu'elles renferment. » Les peuples de l'Orient croient encore généralement que les perles sont des gouttes de rosée solidifiées; mais, malheureusement pour la poésie et le roman, l'inexorable chimie, qui a fait de l'inimitable diamant un vulgaire morceau de charbon, a également révélé que la perle fine n'est, en somme, qu'un composé de couches concentriques de matière animale et de carbonate de chaux.

Ceci admis, reste encore à expliquer la présence de cette substance dans la coquille qui la contient, et la raison pour laquelle on la trouve plutôt dans telle coquille que dans telle autre. Un certain nombre de naturalistes ont soutenu que les perles sont le résultat d'une maladie de l'animal qui les produit. Là n'est pas le cas, pourtant. On peut dire que les perles sont la sécrétion calcaire de certains animaux de la classe des mollusques (1), qui habitent surtout les coquil-

(1) Dans tous les animaux de la classe des mollusques, le corps lui-même de l'animal a une consistance molle, comme le nom l'indique assez, il est renfermé dans un tissu élastique garni de fibres musculaires, qu'on appelle le *manteau*. C'est de la surface de ce manteau qu'est sécrétée la matière calcaire qui forme la coquille chez les espèces pourvues de cet appareil. Les particules

lages bivalves, tels que les huîtres, les moules, etc. Ces coquillages ont tous une surface interne nacrée du plus bel éclat, qui a fait dire à Dampier, dans son *Voyage autour du Monde,* que l'intérieur de la coquille est plus admirable que la perle elle-même. Ce revêtement interne est la nacre du chimiste, et l'analyse des perles démontre qu'il est composé de plusieurs couches alternatives de cette même nacre et d'une substance membraneuse très-fine, réguliè-

en sont cimentées entre elles par une sorte de glue ou gélatine qui existe en proportion beaucoup plus considérable chez certaines espèces que chez d'autres. Dans les coquillages de nature très-dure et cassante, si au moyen d'un acide on sépare la matière calcaire de la matière animale, celle-ci apparaît sous forme d'écailles distinctes; mais dans la plupart des autres coquillages ainsi traités, la partie animale conserve sa forme après la disparition du carbonate de chaux, et dans un très-petit nombre la coquille ne consiste qu'en une substance semblable à de la corne où ne se mêle aucune particule de matière calcaire. Ces derniers semblent être l'œuvre d'un jeune animal, prélude ou charpente de la véritable coquille. C'est aussi cette substance cornée qui paraît la première dans les travaux de réparation que le mollusque est parfois obligé de faire à sa maison. On l'a appelé l'*épiderme* des coquillages. La coquille est très-solide et très-massive chez les espèces qui mènent une vie inactive; et elle est ordinairement mince et légère ou même complétement absente chez celles qui sont douées d'une plus grande faculté de locomotion; son épaisseur varie souvent beaucoup chez différents individus de la même espèce, selon l'agitation ou la tranquillité des eaux où ils vivent. Ces explications pourront être utiles au lecteur curieux qui voudra prendre la peine de comparer entre elles certaines espèces, telles que la limace commune, l'hélice des jardins ou colimaçon, la moule, le bucarde, l'huître, la strombe, la perliaire, l'élégant nautile papyracé, etc., tous appartenant à la classe des mollusques.

rement superposées comme les tuniques d'un oignon. Ces perles se rencontrent ou solidement soudées à la paroi de la coquille, ou libres dans le corps même de l'animal, la plupart du temps dans ses parties les plus épaisses et les plus charnues. Ces différences d'état, qui influent sur la valeur de la perle, ont chacune leur explication propre.

Dans un cas comme dans l'autre, la cause première de la formation de la perle semble due aux efforts du mollusque, irrité et mal à l'aise, pour se délivrer d'un mal inévitable. Souvent c'est un grain de sable ou quelque petit corps étranger analogue qui s'est insinué entre le manteau de l'huître et son écaille : — l'animal, pour en être moins désagréablement incommodé, l'enveloppe dans une sphère de nacre lisse et brillante. D'autres fois, c'est quelque ennemi qui tente de s'introduire de vive force dans la demeure du pauvre mollusque et en perce la muraille. Alors, avec un tampon de la même matière, l'huître s'empresse de calfater l'ouverture et d'opposer ainsi une barrière aux criminels desseins de l'envahisseur. Dans l'un et l'autre de ces cas, la perle adhère ordinairement à la surface interne de la coquille ; mais les perles les meilleures et les plus estimées se trouvent généralement dans les plis mêmes du manteau de l'animal. Ici, la source de l'irritation, d'après les observations de sir Everard Home qui s'est beaucoup occupé de cette question,

serait alors un ovule qui, au lieu de venir à maturité, aurait été infécond, et qui, n'ayant pas été expulsé par la mère avec les autres, serait resté dans la capsule au centre de laquelle les œufs sont placés dès l'origine. Cette capsule, encore pourvu de vaisseaux sanguins en fonction, ayant acquis du volume l'année d'ensuite, reçoit alors une tunique de nacre semblable à celle dont le mollusque revêt intérieurement sa coquille. Cette découverte fut annoncée, il y a quelques années, par sir Everard, dans des termes assez pompeux : « Quand j'aurai prouvé, » écrivait le savant naturaliste, « que cette perle dont on orne la couronne d'un roi, que ce précieux joyau que l'art ne saurait imiter en beauté et en éclat, n'est que l'œuf avorté d'une huître enveloppé de la nacre de ce mollusque, qui ne sera frappé d'étonnement et d'admiration ! »

Nous avons certainement quelque obligation à sir Everard Home d'avoir appelé sur ce sujet l'attention des savants ; mais longtemps avant lui Sandins avait publié le même fait en s'appuyant sur l'autorité du savant Danois Henricus Arnoldi, « témoin oculaire digne de foi. » On lit ce qui suit dans une lettre écrite par lui le 1er décembre 1673 à la Société Royale de Londres : « Les perlières, en Norwége, habitent les eaux douces. Leurs coquilles ressemblent à celles des moules, mais elles sont plus grandes. L'animal est pareil à l'huître et pro-

duit des chapelets d'œufs. Quand ces œufs sont à maturité, ils sont expulsés et deviennent des mollusques semblables à ceux dont ils tiennent l'existence. Mais, à ce qu'il paraît, il arrive quelquefois qu'un ou deux de ces œufs s'attachent aux parois de la matrice et ne sont pas expulsés avec les autres. L'huître les garde ainsi malgré elle et ils finissent, après un temps plus ou moins long, par devenir des perles de diverses grosseurs dont on retrouve l'empreinte et sur l'animal et sur sa coquille. » Sir Everard Home, qui paraît avoir ignoré ce passage de Sandins quand il publia le résultat de ses recherches, fut conduit à sa découverte par cette circonstance qu'en étudiant la moule de rivière il rencontrait presque toujours dans l'ovaire des corps durs arrondis trop exigus pour être vus à l'œil nu, ayant exactement l'apparence de ces perles extrêmement petites qu'on nomme semence de perle. Quelquefois il trouvait ces corps unis à la surface de la coquille, en contact avec la membrane qui la couvrait. Un examen plus minutieux de la structure des perles lui fit voir que toutes les perles partagées qu'il put se procurer possédaient sans exception une petite cellule centrale qui le surprit par son poli et son brillant extrêmes ; or, en comparant la capacité de cette cellule avec la grosseur d'un ovule sur le point de se séparer de son pédoncule, il leur trouva un rapport exact. Il en conclut

alors que ces œufs avortés sont le rudiment ou le noyau de la perle. Une fois cette perle commencée, le mollusque continue à en augmenter le volume par l'addition successive de tuniques nouvelles, — une couche par année, dit-on. Il est extrêmement probable cependant que sa présence étant une cause de malaise pour l'animal, l'enduit nacré est déposé sur la perle plus rapidement que sur la coquille elle-même. Les perles qu'on trouve dans la substance du mollusque sont généralement rondes ; mais on en rencontre parfois de forme pyramidale, le pédoncule par lequel l'ovule tient à l'ovaire paraissant avoir reçu un enduit de nacre aussi bien que l'ovule lui-même. Les gens qui se livrent à la pêche des perles affirment que les coquilles au-dessous de quatre ans n'en contiennent pas et qu'il faut de sept à neuf ans à l'huître pour atteindre sa maturité.

La perle fine est, comme on sait, remarquable par son éclat que l'art ne peut imiter. D'après sir Everard Home, cet éclat particulier prend sa source dans la cellule centrale, laquelle est revêtue d'une couche de nacre du poli le plus achevé, aisément traversée par les rayons lumineux, attendu la transparence de la substance même de la perle. Avant l'exposition de la théorie de sir Everard, les physiciens attribuaient cet éclat à la réflection de la lumière sur la surface extérieure. Partant de ce fait que les perles étaient des corps solides compactes,

ils niaient qu'elles fussent diaphanes, et alors, raisonnant au point de vue mathématique, ils soutenaient que leur brillant était un effet de la réflection sur la surface nacrée. Sir David Brewster dit, dans l'*Encyclopédie d'Édimbourg*, que le magnifique éclat et l'iridescence de l'intérieur de l'huître perlière vient de ce que « la mère-perle possède sur toute sa surface une structure cannelée ressemblant beaucoup à la délicate texture de la peau sur le bout du doigt d'un très-jeune enfant, ou aux fines rides qu'on remarque souvent sur les surfaces couvertes de vernis ou de peinture à l'huile. » Le même phénomène existe, dit-on, dans la structure de la perle. « La direction des cannelures, » ajoute sir David, « est dans tous les cas à angles droits avec la ligne qui joint l'image ordinaire et l'image colorée. C'est ce qui fait que dans la mère-perle irrégulièrement formée, où les cannelures sont souvent circulaires et prennent toutes les directions possibles, les images colorées semblent irrégulièrement groupées autour de l'image ordinaire. Dans la véritable perle, les images colorées sont groupées dans un espace étroit autour de l'image ordinaire, en partie à cause de la forme sphérique de la perle, et les diverses nuances sont ainsi fondues dans une seule couleur blanche qui donne à cette substance sa haute valeur comme objet de parure. » Quoi qu'il en soit, les perles, au moins les plus estimées d'entre elles, ne sont pas

parfaitement compactes et il est certain qu'elles sont translucides. Un fait positif, c'est que dans une perle partagée la transparence est considérable. « Si l'on prend une perle partagée, » dit sir Everard Home, « et qu'on place derrière la cellule centrale la flamme d'une bougie, la surface de la perle s'illumine immédiatement ; et si entre la cellule et la bougie on met une feuille métallique colorée, la surface convexe reflète aussitôt une teinte rose général. » Quand une perle partagée est montée à jour, si l'on examine la surface coupée à travers un verre grossissant, la cellule centrale apparaît très-visible, et les différentes couches dont la perle est composée se distinguent très-nettement.

### PERLES ARTIFICIELLES.

C'est à l'éclat particulier dont nous venons de parler, qu'on distingue la perle fine de la perle artificielle, éclat que l'art ne peut imiter, quelque beaux qu'aient été souvent les résultats obtenus. Il ne paraît pas que les Romains, qui attachaient un si grand prix aux perles, aient jamais connu aucun moyen d'en fabriquer de factices ; mais des essais furent tentés dans ce sens peu de temps après leur époque. Philostrate nous apprend dans la vie d'Apollonius, que dans les premiers siècles du christianisme, les Arabes des bords de la mer Rouge avaient inventé un procédé avec lequel ils se procuraient des perles à

volonté. « Les Arabes, dit-il, commençaient par répandre de l'huile sur la mer, ce qui est, on le sait, un moyen de calmer l'agitation des vagues et par conséquent de rendre l'eau plus transparente. Plongeant ensuite dans les endroits où ils savaient devoir rencontrer des mollusques, ils forçaient ces poissons à entr'ouvrir leurs coquilles en les frottant avec un certain onguent en guise d'amorce, après quoi ils piquaient l'animal avec un instrument pointu et recueillaient dans un vase dont ils avaient eu soin de se munir, la liqueur qui s'échappait de la blessure. Comme le vase avait une foule de petites cavités arrondies, la liqueur, en s'y séchant, prenait la forme, la couleur et la consistance des perles naturelles. » Il est inutile de faire remarquer ce qu'une pareille méthode a d'apocryphe. Cependant il est extrêmement probable que des essais en quelque sorte analogues n'auront pas manqué d'être tentés. Il y a longtemps que les Chinois se sont rendus fameux dans ce genre d'industrie. On a décrit deux ou trois des procédés à l'aide desquels ce peuple ingénieux réussissait à produire des perles factices dans l'intérieur même de la perlière.

L'un de ces procédés consiste à prendre une petite portion de nacre et à en faire, sur le tour, de petites sphères de différentes grosseurs qu'on partage en deux. Ces moitiés de sphères sont ensuites introduites dans la coquille de l'huître, la surface con-

vexe tournée du côté de l'animal. Le mollusque, qu'irrite cette petite bosse, s'empresse de la couvrir d'un enduit de nacre, et chaque année, il y ajoute une tunique nouvelle. Des moitiés de perles sont ainsi formées en peu d'années, et une fois montées en bijoux elles peuvent parfaitement tromper un œil non exercé. Une autre méthode, c'est, dit-on, « d'ouvrir la coquille avec beaucoup de précaution, d'enlever une petite portion de sa surface interne, d'incruster à la même place une petite boule de nacre de la grosseur d'un grain de plomb de chasse. Cette boule est le noyau sur lequel est déposée la matière nacrée, et finit, avec le temps, par former une perle. » On voit au Musée britannique un très-beau spécimen de coquille d'eau douce, venant de la Chine, de la famille de nos moules de rivière, qui renferme des perles semi-orbiculaires, de forme régulière et de la plus belle eau. Sur plusieurs fragments de coquilles semblables existent de pareilles perles. « En examinant attentivement une de ces perles qui était ébréchée, je remarquai, » dit M. Gray, « qu'elle était formée d'une épaisse tunique composée de plusieurs couches concentriques déposées sur un morceau de nacre grossièrement taillé en forme de pastille, comme la surface convexe d'un bouton de même matière. Je passai en revue les autres perles, et je reconnus que toutes paraissaient être formées d'après le même système.

Sur un ou deux points de la coquille où les perles avaient été détruites ou enlevées, il restait une cavité circulaire à base plane, à peu près aussi profonde que l'épaisseur de la tunique qui recouvrait les perles, preuve évidente que ces morceaux de de nacre avaient été introduits dans les coquilles à une époque où elles étaient et plus jeunes et plus minces. La seule manière d'expliquer leur présence sur ce point, c'est qu'ils avaient dû être insérés entre le manteau de l'animal et la paroi interne de la coquille, car ils n'auraient pas pu y être introduits par un trou pratiqué de l'extérieur, attendu qu'il n'existait pas la moindre trace d'une opération pareille. » M. Gray parle aussi d'une autre perle trouvée dans une autre moule chinoise, et conservée au Musée du Collége Royal des Chirurgiens de Londres. En l'examinant avec soin, il trouva que le noyau de cette perle était un petit bout de fil d'argent qui avait été introduit entre le manteau du mollusque (en vie) et la coquille.

En 1748, le célèbre Linnée fixa son attention sur ce sujet. Il avait probablement remarqué la formation de perles dans des coquilles qui avait été perforées par des vers marins et dont le trou avait été rebouché par le mollusque comme nous l'avons dit plus haut; ou peut-être qu'ayant eu connaissance des procédés employés par les Chinois pour faire des perles, il voulait en profiter pour son compte. Tou-

jours est-il qu'il écrivait à son ami Haller : « J'ai enfin découvert comment les perles naissent et grossissent dans les coquilles, et je me fais fort de produire dans un laps de cinq ou six ans, dans toute avicule mère-perle à ma disposition, une perle aussi grosse qu'un grain de vesce ordinaire. » Son moyen était, à ce qu'on croit, d'introduire et de laisser à demeure dans la coquille, l'extrémité d'un fil d'argent. La découverte semble avoir été envisagée à un point de vue très-important dans le Etats Scandinaves, car l'inventeur fut gratifié d'une prime de 1,800 dollars, c'est-à-dire à peu près 11,250 fr., somme qui, à cette époque et dans ce pays, devait être très-considérable. Bientôt après, l'illustre savant reçut en outre des lettres de noblesse, faveur qu'il dut encore en partie à sa découverte. Le gouvernement suédois fit d'abord un grand mystère de cette invention, et il créa des manufactures de perles artificielles; mais, au bout de quelques années, il fut forcé de les abandonner, les bénéfices étant loin de couvrir les dépenses. La vérité est que, dans le grand nombre de perles ainsi formées, il était très-rare d'en trouver qui possédassent cette forme parfaite et cet éclat qui font la principale valeur de ce précieux joyau.

Toutes les perles produites par ces procédés factices ont le grave défaut de ne pouvoir être enfilées. Elles ne sont bonnes qu'à être montées. Les

Chinois, cependant, toujours très-inventifs chaque fois qu'il s'agit de battre monnaie, fût-ce même à l'aide de moyens frauduleux, ont encore essayé d'une autre méthode. Ils ouvrent avec précaution la coquille vivante, ils y jettent cinq ou six petits grains de nacre enfilés sur un fil, et l'on dit qu'au bout d'une année ils les retirent couverts d'une croûte parfaitement semblable à la perle véritable. Quoique tous ces procédés de fabrication fussent, pour une large part, tributaires de l'art humain, c'était toujours, jusque-là, à l'animal lui-même qu'était dû le brillant de la perle, et il fallait en outre une patience de plusieurs années avant que le succès vînt récompenser tant d'efforts. Au commencement du XVI^e siècle, les Italiens inventèrent un mode plus rapide. Ils fabriquèrent de petites boules creuses transparentes qu'ils revêtirent intérieurement d'un vernis couleur de perle. Il se débita, à ce qu'il paraît, une immense quantité de ces grains, car le gouvernement finit par en interdire la vente comme facilitant trop la fraude.

Humboldt nous apprend que, vers la fin du même siècle, les Vénitiens étaient parvenus à imiter si exactement les perles fines, que cela fit un tort considérable aux pêcheries depuis longtemps en activité sur les côtes de l'Amérique. Il n'est pas question du procédé qu'ils employaient, et il ne paraît pas que ce procédé ait eu une longue durée;

mais un fabricant de grains de chapelets de Paris, inventa, vers l'an 1656, une manière de fabriquer des perles qui eut un succès prodigieux, car il était difficile, au premier coup d'œil, de distinguer ses imitations de la véritable perle d'Orient, et le célèbre Réaumur nous apprend que tels colliers étaient si parfaitement beaux, que le joaillier le plus expert les eût estimés des prix fous en les voyant au cou d'une princesse. Ce M. Jacquin (car c'est ainsi qu'il s'appelait) avait sa fabrique rue du Petit-Lion, et son commerce fut continué longtemps par ses héritiers. Il fut conduit à sa découverte en observant que l'eau dans laquelle on avait lavé le petit poisson appelé ablette (*cyprinus alburnus*) contenait un grand nombre d'écailles d'un éclat argentin très-brillant. Il prit de ces écailles, les fit sécher, les réduisit en poudre et s'en servit ensuite comme d'un émail pour revêtir extérieurement de petits grains de cire, d'albâtre ou de verre. Cependant les dames qui portèrent de ces colliers ne tardèrent pas à s'apercevoir que, par une température élevée, l'émail se détachait des petits grains et adhérait à la peau. L'une d'elles alors lui conseilla de se servir de grains creux comme l'avaient déjà fait les fabricants italiens. Grâce à ce perfectionnement et à d'autres encore, Jacquin finit par obtenir un succès complet.

Le procédé fut longtemps gardé secret ; mais, en 1716, Réaumur l'expliqua tout au long devant l'A-

cadémie des Sciences, et il révéla le premier que c'est seulement la substance argentée qui se trouve sous les écailles du poisson qu'on emploie pour fabriquer le vernis perlé. Les écailles sont lavées à à plusieurs eaux, et chaque fois on laisse reposer le liquide ; l'eau est ensuite vidée, et il reste au fond du vase une liqueur qui a la consistance de l'huile et la couleur de la perle, et qu'on appelle essence d'Orient ou essence de perle. Beckmann, dans son *Histoire des Inventions*, décrit ainsi le procédé de la fabrication des perles fausses : — « Avec de très-petits tubes d'une espèce particulière de verre d'une teinte bleuâtre, on souffle de petits globules creux sur lesquels on a soin de laisser, de temps en temps, certaines irrégularités, afin de mieux imiter la nature. Pour incruster l'essence de perle dans ces globules, on la mêle préalablement avec de la colle de poisson ; on la souffle ensuite dans chaque grain de verre, et, pour rendre la perle plus solide, on remplit le vide en y coulant de la cire vierge. Cela fait, on perce la petite boule avec une aiguille, et l'on a soin, avant d'enfiler la perle, de garnir le trou avec un petit rouleau de papier fin, destiné à empêcher le fil d'ahdérer à la cire. L'essence de perle se tire des écailles d'un petit poisson qu'on pêche en abondance dans la Seine, à Paris. Quatre mille de ces petites bêtes suffisent à peine pour produire une livre d'écailles, et de cette livre on n'obtient pas

plus de quatre onces d'essence de perle, encore faut-il qu'elle soit employée immédiatement, car elle se gâte très-rapidement, ce qui est un inconvénient grave. »

Réaumur fit plusieurs essais pour conserver l'essence d'Orient, mais sans réussir. On sait maintenant qu'on la conserve parfaitement dans l'alcali volatil.

On ignore la date positive de l'introduction de ces perles ; mais une date se trouve dans le *Mercure galant* de 1686. Un certain marquis français était parvenu, dit ce recueil, à s'insinuer dans les bonnes grâces d'une beauté en renom, à l'aide d'un collier de perles fausses qu'il avait payé 3 louis. La dame, qui croyait avoir reçu un présent de 2,000 livres, instruite, quelques jours après de la valeur réelle de l'objet.

« Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

## COQUILLES A PERLES.

Les perles se produisent dans beaucoup d'espèces de coquilles ; et d'après ce que nous avons dit de leur formation, il semblerait qu'on dût en rencontrer dans toutes les coquilles dont l'intérieur est garni d'une belle nacre. Les perles ne se trouvent pas seulement dans les coquilles bivalves comme on l'a prétendu, bien qu'on les y découvre plus fré-

quemment que dans les autres, et elles sont généralement de la même couleur que l'intérieur de la coquilles où elles sont nées. Notre huître comestible (*ostrea edulis*) en produit souvent. On conserve au Musée britannique une coquille d'huître qui contient une perle d'une si grande dimension qu'elle occupe la moitié de la coquille. Elle est d'un blanc terne, irrégulière de forme, et comme sa surface est raboteuse, elle est naturellement sans valeur comme objet de parure. Notre moule commune (*mytilus edulis*) est encore une coquille perlière. Le même musée renferme une collection considérable de perles grosses et régulières tirées de ce bivalve, elles ont une couleur sombre ou bleu foncé semblable à l'intérieur de la coquille. Les grosses moules à cygne (*anadonta cygneus* et *anatinus)* de nos marais d'eau douce contiennent souvent aussi des perles ; mais les plus estimées qu'on récolte en Angleterre se trouvent généralement dans l'espèce appelée moule à perle (*alasmadon margaritiferus*), qu'on ramasse dans les courants larges et rapides comme le Tay. Cette coquille est extrêmement large ; elle est noire et très-raboteuse à l'extérieur. On voit au Musée britannique beaucoup de perles provenant de cette moule, parfaitement rondes, blanches et de belle eau.

La coquille dont nous avons déjà parlé comme produisant les perles en Chine, est une grosse espèce

de moule d'eau douce, ovale et aplatie, dont l'exrieur est comme froncé, et qui possède intérieurement une nacre magnifique. On trouve dans la Méditerranée et dans la Mer Rouge une autre coquille, dont parle Pline, qui produit aussi des perles, mais en quantité assez minime; c'est la pinne-marine, qui atteint souvent une dimension énorme, et qui est comme amarrée au roc par une corde épaisse composée de fibres délicates et soyeuses qu'on appelle *byssus*, ou barbe, et dont les amateurs se font faire quelquefois, par curiosité, des gants et autres objets du même genre. L'intérieur de cette coquille est rougeâtre, et les perles qu'on y trouve sont d'un beau rose. Bruce, dans son voyage d'exploration aux sources du Nil, nous dit que la pinne-marine se rencontre en abondance sur les côtes de la mer Rouge, et que, selon toute probabilité, les manifiques perles roses dont parlent les Ecritures, et que nos versions de la Bible ont quelquefois traduites à tort par *rubis*, sont celles qui proviennent de ce mollusque. Le Musée britannique possède trois perles roses, superbes de grosseur, de forme et de couleur. On les considérait comme le produit du large coquillage ûnivalve appelé strombe, qui orne si souvent nos cheminées, et dont la nacre intérieure est d'un rose si brillant; mais il est positif maintenant que ces perles se forment dans le *turbinellus*, coquillage qui nous

vient de la Nouvelle-Providence. On peut en voir, dans la magnifique collection dont nous venons de parler, un beau spécimen qui renferme une grosse perle rose.

Toutefois, la coquille qui fournit le plus de perles au commerce, et qu'on trouve à la fois dans les Indes-Orientales et dans les Indes-Occidentales, est celle qu'on désigne ordinairement par le nom d'huître à perle (*meleagrina margaritifera*). Cette coquille est souvent large, épaisse et d'un ovale imparfait ou presque rond. Elle a quelquefois de huit à dix pouces de diamètre, quoique en général elle n'en mesure guère que quatre. L'extérieur est lisse et de structure irrégulière ; l'intérieur est encore plus brillant et plus beau que la perle même. Le corps de l'huître est blanc et charnu, beaucoup plus gras et plus gluant que l'huître commune, aussi n'est-elle pas bonne à manger. Dans son *Voyage autour du monde*, Dampier nous dit des huîtres à perles d'Amérique, que quand on les ouvre, une partie de l'animal est rouge comme une cerise et l'autre blanche. Elles sont si grosses, ajoute-t-il, qu'il suffit d'une seule d'huître cuite pour cinq hommes. L'équipage en mangeait à défaut d'autre chose. Le même voyageur insiste encore, un peu plus loin; sur leur taille gigantesque, disant que deux hommes peuvent parfaitement faire leur repas d'une seule huître cuite, accommodée avec du

poivre et du vinaigre. Tous les écrivains s'accordent à dire qu'elles sont un très-mauvais manger, sauf toutefois M. Morier, qui trouve celles du golfe Persique excellentes et ne différant en rien, quant au goût, de notre huître commune.

### VALEUR DES PERLES.

Les perles paraissent avoir été considérées comme un article de haute valeur dès l'antiquité la plus reculée. Même du temps de Job nous les trouvons mentionnées comme des objets de grand prix ; car, dans la réprimande que ce serviteur résigné du Seigneur adresse à son riche ami Bildad, il s'écrie : « Mais où trouvera-t-on la sagesse ? L'homme n'en sait pas le prix. Elle ne peut s'évaluer avec l'or d'Ophir, avec le précieux onyx, avec le saphir. Il ne sera question ni de corail, ni de *perles,* car le prix de la sagesse est au-dessus des rubis. » L'histoire aussi nous apprend que de temps immémorial, les princes et princesses de l'Orient recherchaient ce joyau avec avidité, afin d'en décorer leurs vêtements et leurs armes. Les Romains, à l'époque de leur plus grande splendeur, estimaient les perles à une très-haute valeur, et Pline nous apprend que de son temps les perles tenaient le premier rang dans les choses de prix. Les dames romaines s'en couvraient les bras et les épaules, elles en brodaient leurs vêtements, et quand elles les portaient en bou-

cles d'oreilles, elles en avaient trois ou quatre à chaque oreille. Quelquefois ces bijoux avaient une valeur immense, et Sénèque le moraliste reproche à un citoyen « que sa femme porte à ses oreilles toute la fortune de la maison. » Jules César présenta à Servilia, la mère de Marcus Brutus, une perle de cette espèce, estimée plus de onze cent mille francs de notre monnaie, et la fameuse Cléopâtre, voulant dépenser dans une fête plus d'argent qu'Antoine ne l'avait fait, avec les dépouilles de l'Orient, dans ses festins les plus somptueux, prit, dit-on, une grosse perle à son oreille, la jeta dans une coupe de vinaigre et l'avala, exentricité qui lui coûtait près d'un million cent cinquante mille francs. Valère Maxime raconte que Clodius, le fils du tragédien Esope, en avala une de deux cent un mille sept cents francs, somme assez ronde à dépenser d'un coup pour le fils d'un acteur. Athenæus dit que chez les anciens Perses, les perles se vendaient au poids de l'or; et Tavernier nous informe que, même encore de son temps, les Orientaux payaient les perles des sommes folles. Une perle achetée par ce voyageur à Catifa, en Arabie, et maintenant en la possession du shah de Perse, fut estimée 2,750,000 francs, et une autre perle, que Philippe II d'Espagne tira, en 1587, de l'île Marguerite, sur la côte de Colombie, et qui pesait 250 karats, fut estimée 150,000 dollars.

Les principales sources où les anciens puisaient

leur approvisionnement de perles étaient, suivant Pline et d'autres auteurs, le golfe Persique, l'île de Ceylan et la mer Rouge. N'est-il pas curieux que, bien que les coquilles à perles se rencontrent sur une foule d'autres points du globe, les pêcheries exploitées, il y a tant de siècles, soient restées les plus fertiles, et fournissent encore aujourd'hui presque toutes les perles du commerce? Celles de la mer Rouge, il est vrai, ont à peu près disparu. Elles ont été ou épuisées ou abandonnées, et des villes de la plus grande importance ont été, en conséquence, réduites aux proportions de bourgades insignifiantes, ou même sont tombées dans une ruine totale. Bruce, le voyageur en Abyssinie, nous dit que Dahalac était le premier port pour le commerce des perles sur la côte méridionale de la mer Rouge, et Suakem sur la côte septentrionale. Dahalac fournissait les meilleurs plongeurs, et c'était auprès de Suakem, dans un lieu nommé Gungunnah, qu'on trouvait ordinairement les perles les plus grosses. On dit qu'elles ne le cédaient à aucune pour la pureté de l'eau et la perfection de la forme, et la tradition rapporte qu'elles étaient la propriété exclusive des Pharaons et des anciens rois d'Égypte. « Sous les Ptolémées et même longtemps après, sous les kalifes, ces îles étaient habitées par des marchands riches comme des princes; mais aujourd'hui toute cette splendeur est éteinte, et l'on ne

rencontre plus dans ces mêmes lieux qu'une population clair-semée de misérables pêcheurs. » Les deux grandes pêcheries de l'Orient sont maintenant l'île de Bahraïn dans le golfe Persique et la baie de Condatchy dans le golfe de Manaar, au delà de Ceylan. On trouve encore, il est vrai, des huîtres contenant de belles perles, tout le long de la côte d'Arabie et des diverses îles du golfe Persique, et la pêche se fait fréquemment dans ces parages. Elles abondent également dans différentes parties de l'Océan indien, le long de la côte de Coromandel, où la compagnie des Indes Orientales entretient une station à Tutucoreen et dans divers autres endroits; mais les deux localités que nous avons mentionnées d'abord sont celles qui rendent aujourd'hui le plus.

### PÊCHERIES DES INDES ORIENTALES.

La pêche à Ceylan est un monopole du gouvernement anglais. Avant 1796, ce droit appartenait aux Hollandais, quoiqu'ils n'eussent pas pêché dans ces parages depuis 1768. En 1797, le produit de la pêche fut de 144,000 livres; en 1798, il s'éleva à 192,000 livres; mais il tomba à 30,000 livres l'année suivante, à cause de l'épuisement causé par les trois années précédentes. En 1804, le gouvernement afferma la pêche moyennant 120,000 livres; mais elle ne rapporta, en 1828, que 30,612 livres. On peut juger de l'importance d'une pêcherie

capable de rapporter annuellement des sommes aussi énormes. « Il n'est pas, dans l'île entière, de spectacle plus intéressant pour un Européen, » dit M. Perceval dans sa relation sur Ceylan, « que la baie de Condatchy durant la saison de la pêche des perles. Cette plage, ordinairement déserte et nue, présente alors une animation qu'on ne saurait rencontrer ailleurs. Plusieurs milliers d'individus empressés, de toutes les couleurs, de tous les pays et de toutes les castes, passent et repassent incessamment devant les yeux de l'observateur. La côte est couverte de huttes et de tentes ayant chacune leur bazar ou étalage de marchandises.

« Dans l'après-midi, des flottilles de bateaux reviennent des bancs de perles et rentrent au port décharger leurs richesses. Il faut voir alors quand ils approchent du rivage l'anxiété peinte sur la figure des propriétaires de ces barques, l'ardeur avec laquelle chacun d'eux se précipite à la rencontre des arrivants, dans l'espoir de quelque bonne nouvelle et d'une riche cargaison. Le nombre des joailliers, des courtiers et des marchands indigènes ou étrangers est immense et frappe par la variété des types et des costumes. D'une façon ou de l'autre, les perles sont la seule chose dont s'occupe tout ce monde ; les uns les séparent et les assortissent, les les autres les pèsent, les comptent et leur assignent une valeur, d'autres les percent et les apprêtent.

C'est un spectacle merveilleux fait pour frapper l'esprit et donner la plus haute idée de l'objet cause de tant d'activité et d'émulation. »

Le principal banc d'huîtres est situé en face de Condatchy, à vingt milles environ de la côte, et le sol le plus fécond en coquilles est, dit-on, à six ou huit brasses de profondeur. Il y a quatorze bancs, mais tous ne sont pas également productifs. Avant l'ouverture de la pêche ces bancs sont explorés. On s'assure ainsi de l'état des huîtres, et un rapport est adressé au gouvernement. Si l'on trouve qu'il y a une raisonnable quantité de mollusques suffisamment âgés, les bancs destinés à être pêchés pendant l'année sont mis en vente à l'enchère ou réservée par le gouvernement pour être exploités à son compte. L'huître à perle, comme nous l'avons déjà dit, atteint, à ce qu'il paraît, sa maturité de sept à neuf ans. On prétend qu'après ce temps les perles, en raison de leur grosseur toujours croissante, finissent par incommoder l'animal, qui s'en débarrasse alors en les expulsant de la coquille. L'imprévoyante administration des Hollandais avait presque épuisé les bancs ; mais depuis que l'île de Ceylan est passé aux Anglais, un système différent a été adopté dans but d'empêcher le retour d'une semblable disette. Les bancs sont partagés en plusieurs parties et mis, pour ainsi dire, en coupe réglée, de manière qu'il n'y ait que deux ou

trois parties d'exploitées par saison. Chaque lot est affermé à tour de rôle, en sorte que les huîtres ont maintenant un laps de temps suffisant pour croître et se reproduire. La pêche ne dure que six semaines ou deux mois au plus ; elle commence en février pour se clore dans les premiers jours d'avril, et les plongeurs observent tant de fêtes dans cet intervalle, que le nombre des jours de travail excède rarement trente par saison. Tant que dure le pêche, les bateaux partent tous ensemble à la même heure, et reviennent aussi tous ensemble. Un coup de canon tiré à dix heures du soir de la station d'Arippo donne le signal du départ. La flottille arrive sur les bancs avant le jour, et dès l'aurore on se met à l'œuvre. La pêche se continue avec ardeur jusqu'à midi, heure à laquelle la brise qui souffle vers la terre annonce le moment du retour. Dès que les barques sont en vue, un autre coup de canon se fait entendre, et le pavillon est hissé au mât de signaux pour avertir leurs propriétaires de leur approche. Dès l'arrivée, les cargaisons sont mises à terre sans perdre de temps, de manière à ce que les embarcations soient complétement déchargées avant la nuit.

Outre le *tindal* ou patron qui sert de pilote, chaque barque est montée par vingt hommes, dix rameurs et dix plongeurs. Les plongeurs de Colang, petit village de la côte de Malabar, pas-

sent pour les plus habiles et ne sont égalés que par les Lubbahs, qui restent dans l'île de Manaar pour être *dressés* à cet exercice. Les plongeurs se partagent en deux bandes de cinq hommes chacune qui plongent et se reposent alternativement. Habitués dès l'enfance à ce rude labeur, ces gens intrépides descendent à des profondeurs de quatre à six brasses, en se servant pour accélérer leur descente d'une grosse pierre de granit de forme pyramidale arrondie par ses extrémités et percée à son bout le plus petit d'un trou dans lequel est passé une corde. Outre cette pierre, chaque plongeur est pourvu d'un filet en forme de sac, pour y mettre les perlières, et d'une corde dont une extrémité reste dans la bar- et qui est destinée à le remonter quand il le juge convenable. Au moment où il va plonger, il prend, entre les doigts, du pied droit, la corde à laquelle est attachée la pierre, entre ceux du pied gauche son filet et il saisit sa corde d'appel de la main droite en même temps qu'il se bouche les narines de l'autre main. Arrivé au fond de l'eau, il accroche son filet à son cou et l'emplit le plus vite possible de toutes les huîtres à sa portée. Après quoi, à l'aide de sa corde d'appel, qu'il n'a pas quittée, il se fait remonter lui et sa cargaison par ses camarades du bateau. La pierre qu'il a emportée dans sa descente est ensuite retirée au moyen de la corde à laquelle elle est fixée. Suivant sir Alexander Johnston, les huîtres

se trouvent quelquefois en chapelet, ce qu'un bon plongeur ne manque jamais de reconnaître et ce dont il sait profiter pour les mettre toutes dans son filet du même coup sans rompre la chaîne. En pareil cas ou quand le sol est bien garni d'huîtres, le plongeur peut rapporter cent cinquante coquilles d'un seul trajet.

Ce travail est si pénible, qu'une fois remontés dans la barque, les plongeurs rendent par la bouche, le nez et les oreilles de l'eau et souvent même du sang. Cela cependant ne les empêche pas de recommencer et de répéter la même opération jusqu'à quarante ou cinquante fois par jour. Il en est qui se frottent le corps avec de l'huile et qui se tamponnent le nez et les oreilles pour empêcher l'eau d'y entrer; d'autres ne prennent aucune espèce de précaution préable. A la profondeur de sept brasses, le temps que les plongeurs peuvent demeurer sous l'eau excède rarement une minute ou une minute et demie, quoique certains individus y restent deux minutes. M. Perceval affirme qu'on a des exemples de plongeurs capables de prolonger jusqu'à quatre ou cinq minutes leur séjour sous les flots. Tel était, dit-il, le cas d'un jeune Cafre qu'il vit lors de sa dernière visite à Condatchy. Le fait le plus extraordinaire que l'on ait jamais cité, ajoute-t-il, est celui d'un plongeur venu d'Arjango en 1797, qui restait sous l'eau six minutes pleines. Ceci, nous l'avouons, nous

semble quelque peu apocryphe, quoique M. Morier, dans son *Voyage en Perse*, prétende qu'à Bahraïn les plongeurs restent cinq minutes sous l'eau. En général, ces pauvres gens ne vivent pas vieux; leur corps se couvre de plaies, leur vue s'affaiblit et leurs yeux s'injectent de sang. Il arrive même souvent qu'au sortir de l'eau ils tombent frappés d'apoplexie. On en cite un qui mourut de la sorte en rapportant entre autres coquilles une huître qui contenait une perle d'une grosseur et d'une beauté merveilleuses.

Mais le danger que les plongeurs redoutent le plus, c'est la chance de tomber sous la dent du requin, vorace ennemi qui rôde dans ces profondeurs et qui est l'effroi perpétuel du pêcheur de perles. Il ne faut pas s'étonner qu'avec cette terrible perspective sous les yeux ces gens superstitieux ait recours à des moyens surnaturels pour mettre leur vie en sûreté. Ils se réclament donc du magicien, et la pêche ne commence jamais sans que ce dernier ait été consulté. Jamais non plus ils ne se hasardent à descendre dans la mer sans qu'il ait accompli ses cérémonies propitiatoires. Ils ont une foi très-grande dans son pouvoir surnaturel et ils l'appellent *Pillal Harras*, ce qui, dans la langue du Malabar, signifie charmeur de requins. Ces sorciers, pendant toute la saison de la pêche, se tiennent sur le rivage depuis le matin jusqu'à l'heure où les barques rentrent au port et pendant tout ce temps ils marmottent des

prières, donnent à leurs corps les attitudes les plus étranges, et accomplissent des cérémonies auxquelles il est impossible à qui que ce soit, pas mêmes à eux, d'assigner la moindre signification. Il faut en même temps qu'ils s'abstiennent scrupuleusement de manger ou boire, autrement leurs prières seraient sans effet. Cependant ils savent parfois se dispenser de ce jeûne rigoureux, et ils s'enivrent de toddi, liqueur distillée du palmier, au point de ne pouvoir plus se tenir debout.

L'adresse avec laquelle ces industriels regagnent leur crédit quand quelque accident malheureux vient démentir leurs prédictions, mérite d'être rapportée. Depuis que Ceylan appartient aux Anglais, il arriva une année qu'un plongeur eut une jambe coupée par un requin, sur quoi le charmeur en chef fut appelé pour expliquer l'aventure. La réponse qu'il fit peut donner une idée des lumières et du degré d'intelligence des gens exploités par lui. Il leur raconta gravement qu'une vieille sorcière, qui avait une dent contre lui, était justement arrivée de Colang sur la côte du Malabar et avait effectué une contre-conjuration qui, pour le moment, avait paralysé ses charmes, qu'il en avait été informé trop tard pour empêcher l'accident survenu, mais qu'il allait montrer sa supériorité sur son antagoniste en charmant les requins et en leur liant les mâchoires de manière à ce qu'il ne se produisît plus d'accident

de toute la saison ! « Heureusement pour le magicien, » dit le récit auquel nous empruntons cette anecdote, « l'événement répondit à sa prédiction, et pendant la pêche de cette année les requins ne firent plus d'autres victimes. » Toutefois telle est la peur des plongeurs, que la présence signalée d'un seul de ces animaux cause dans toute la bande une panique égale à celle que produit, sur une compagnie de perdrix, la vue d'un faucon décrivant dans les airs ses cercles sinistres. Que par hasard un plongeur se heurte le pied contre l'angle d'une pierre, aussitôt son imagination effrayé lui représente l'horrible mâchoire du monstre, il remonte en toute hâte, donne l'alarme aux autres plongeurs, et toute la flottille reviendra peut-être à la côte avant que la véritable cause de l'alerte ait été découverte.

Les plongeurs se paient différemment suivant les conventions faites avant l'ouverture de la pêche. Quelquefois ils reçoivent leur salaire en argent, d'autres fois en huîtres, avec la chance à courir d'y trouver des perles. Ce dernier mode est celui qu'ils préfèrent le plus souvent; en outre, ils font entre eux des spéculations aléatoires auxquelles prennent souvent part les résidents européens, c'est-à-dire qu'on met en vente, aux risques et périls de l'acheteur, des lots d'huître non ouvertes. On a trouvé dans une seule coquille jusqu'à cent cinquante perles

en y comprenant les petites qu'on appelle semence de perles; mais, par contre, il arrive qu'on ouvre cent cinquante huîtres sans y rien trouver du tout.

Les plongeurs dérobent souvent les plus belles perles, et les charmeurs de requins ne se privent pas non plus de larcins semblables; car il arrive fréquemment que ces derniers, pour donner plus de confiance et de courage à leurs dupes crédules, les accompagnent dans les barques. Quand l'huître est laissée en repos à l'abri de tout choc et de tout contact, elle entr'ouvre quelquefois d'elle-même sa coquille et rien n'empêche alors qu'une belle perle ne se laisse apercevoir dans l'intérieur. C'est ce moment que saisit le voleur pour bâillonner l'huître à l'aide d'un petit bâton ou d'un brin d'herbe qui sert à la lui faire reconnaître, et quand l'occasion se présente l'escamotage est bientôt fait.

MODE DE PRÉPARATION DES PERLES A CEYLAN.

Voici comment on extrait les perles des coquilles et les préparations qu'on leur fait subir avant de les m ttre en vente. « Dès que les embarcations sont déchargées, chaque propriétaire emporte ses huîtres et les met dans des trous creusés en terre à la profondeur de deux pieds, ou dans de petites fosses carrées protégées par une clôture. Des nattes sont étendues sur le sol, afin d'empêcher le contact de la terre, et les huîtres sont abandonnées à leur

malheureux sort jusqu'à ce qu'elles meurent et se pourrissent. Quand elles ont passé par la putréfaction et qu'elles sont desséchées, on peut les ouvrir sans crainte de gâter les perles, comme cela arriverait si on les ouvrait fraîches, à cause de la force qu'il faudrait y mettre. Une fois la coquille ouverte, l'huître est minutieusement examinée, et l'on va même jusqu'à la faire bouillir, attendu que la perle se trouve fréquemment dans le corps même de l'animal. La puanteur occasionnée par la putréfaction des huîtres est intolérable ; elle persiste longtemps encore après que la pêche est close. L'atmosphère en est infectée à une distance de plusieurs milles autour de Condatchy, et les environs de la baie sont inhabitables jusqu'à ce que la mousson et et les vents du sud-ouest aient purifié l'air. »

Après avoir été extraites de la coquille et parfaitement nettoyées, les perles sont arrondies et polies au moyen d'une poudre faite avec les perles elles-mêmes. Elles sont ensuite assorties par catégories, suivant leur grosseur. Pour cela, on les fait passer à travers des cribles ou bassins de cuivre percés de petits trous ronds. Ces bassins sont au nombre de dix, et ont tous en apparence la même dimension ; mais ils sont faits de manière à entrer les uns dans les autres. On les distingue par les nombres 20, 30, 50, 80, 100, 200, 400, 600, 800 et 1,000. « C'est là, » dit M. Milburn, « une espèce de tarif

pour estimer la valeur des différentes grosseurs de perles, et problablement le nombre distinctif de chaque bassin correspond à la quantité de trous dont il est percé. » Ces trous occupent le fond du vase dans son entier, et décroissent nécessairement en diamètre à mesure qu'ils augmentent en nombre. Les perles se jettent en masse confuse dans le premier crible qui, étant levé à une faible hauteur et agité, en laisse passer le plus grand nombre dans le second crible, et ne conserve que celles dont la taille excède la grosseur d'un beau pois. Le second crible est agité de la même manière, et les perles qui restent au fond sont grosses comme un pois fin ou comme un grain de poivre noir. La quantité de perles augmente à mesure que la grosseur diminue. Celles qui passent à travers les dix bassins appartiennent à la classe appelé *Toul* ou semence de perles, en raison de leur petitesse. Celles qui restent au fond des bassins 20, 30, 50 et 80, sont comprises sous la dénomination générale de *Mell*, ou perles de premier ordre. Celles de 100 à 1,000 sont appelées *Vodivou* ou perles de second ordre. Les perles de ces deux ordres se divivent en plusieurs catégories suivant leur forme, leur éclat et certaines autres qualités. La première catégorie, appelée *Anni*, comprend les perles parfaitement rondes et de l'éclat le plus brillant. Une espèce inférieure de cette première sorte porte le nom d'*Annadari*. Dans

la seconde catégorie sont les perles appelées *Kayarel*; elles ne sont pas si complétement rondes et ont une couleur plus terne. On désigne, sous le nom de *Samadiem*, une espèce inférieure de cette catégorie ayant à peu près la forme d'une poire, et sous le nom de *Kallipou* une autre espèce encore aplatie sur les côtés. Les perles de la troisième catégorie sont appelées *Kourouell*; elles sont doubles, mal faites et d'une eau terne. A cette espèce appartiennent les *Pesul*, les plus irrégulières de toutes, et les *Toul*, ou semences de perles, qui sont les plus petites. Ces différentes espèces sont envoyées à différents marchés; mais, à la pêcherie, toutes les espèces se vendent mêlées ensemble à raison de deux cents pagodes la livre. Le mode d'évaluation des différentes catégories de perles se règle d'après un criterium imaginaire établi sur la qualité qui leur donne le plus de mérite. Ce moyen, qui semble d'abord compliqué et difficile, paraît tout simple à ceux qui ont l'habitude de l'appliquer. La grosseur, la rondeur et le brillant semblent être les qualités qui lui servent de base.

L'opération qui vient après le classement, c'est le forage et la mise en chapelet. Les indigènes y excellent, et un bon ouvrier peut, dans sa journée, percer trois cents petites perles ou six cents grosses. « Je fus très-surpris, » dit M. Perceval, « en voyant l'instrument qu'ils emploient pour forer les perles, et

l'adresse avec laquelle ils s'en servent. Il se compose d'une pièce de bois, en forme de cône renversé, de six pouces de hauteur sur quatre de largeur, montée sur trois pieds longs chacun de dix à douze pouces. Sur la surface supérieure de ce billot sont des creux disposés pour recevoir les plus grosses perles; quant aux petites, on leur fait creuser leurs trous à elles-mêmes en les frappant avec un petit maillet de bois. Les outils à forer sont des poinçons de diverses grosseurs, suivant la taille de la perle. Ces poinçons sont fixés dans des manches de bois ronds, auxquels on imprime un mouvement rotatoire au moyen d'un archet. La perle étant placée dans le creux que nous venons de dire, et la pointe du poinçon ajustée sur son centre, l'ouvrier appuie sa main gauche sur le manche de l'outil, et avec sa droite il fait marcher l'archet. Pendant l'opération du forage, il humecte de temps en temps la perle en trempant le petit doigt de sa main droite dans une noix de coco pleine d'eau, placée à côté de lui, et cela sans presque arrêter le mouvement, et avec une prestesse et une dextérité qui ne peuvent s'acquérir que par une longue pratique. » Les perles sont ensuite lavées dans de l'eau salée pour enlever les souillures qu'a pu leur faire le poinçon, après quoi elles sont enfilées. Le forage passe pour l'opération la plus difficile, il n'est pas donné à beaucoup de gens d'y exceller.

Le prix énorme des très-grosses perles, et l'idée

de grandeur et de puissance qu'on y attache, font qu'on en trouve le placement immédiat chez les riches indigènes de l'Inde, dans le Nizam, le Guzerat, etc. Les plus belles perles *Anni*, des cribles n$^{os}$ 30 à 80, qui font de magnifiques colliers, sont envoyées en Europe. Un beau collier de perles, un peu plus petites qu'un gros pois, coûte de 4,200 francs à 7,500 francs; mais un collier de perles grosses comme des grains de poivre ne coûtera guère que 375 francs. Chaque perle du premier valant 25 francs pièce, et celles du second ne valant pas 2 francs. Quand les perles descendent à la taille d'un grain de plomb de chasse ordinaire, elles se vendent à un prix très-peu élevé. Les plus petites sont envoyées aux marchés d'Hyderabad, de Pouna et de Guzerat. Dans ce dernier lieu, on estime particulièrement les perles qui ont une teinte jaune; on les considère comme arrivées à un état de maturité plus avancé, comme offrant plus de résistance à l'action du temps et comme se ternissant moins vite. Les perles de rebut et celles des catégories inférieures sont écoulées en Chine. Les perles des bancs de Ceylan sont plus estimées en Angleterre que celles d'aucune autre partie du monde, à cause de leur forme plus régulière et de la blancheur de leur éclat argentin. La véritable forme de la perle est la sphère parfaite; mais quand des perles d'une grosseur considérable ont la forme d'une poire, comme c'est assez souvent

le cas, elles n'en ont pas moins de valeur, attendu qu'on peut en faire des boucles d'oreilles et autres objets de parure; et cela ne les empêche pas d'atteindre quelquefois un prix très-élevé.

PÊCHERIES PERSANES.

Quoique nous nous soyons étendus longuement sur la pêcherie de Ceylan, celle de l'île de Bahraïn, dans le golfe Persique, est encore plus importante, et peut être considérée comme la plus grande du monde. La pêche se fait tout le long de la côte d'Arabie et sur une très-grande partie de la côte de Perse, quoique les bancs les plus productifs soient ceux de l'île de Bahraïn et de Karrack. Le major Wilson, dernier résident politique à Bushire, a donné de ces parages des détails très-circonstanciés. La pêche est le monopole exclusif du cheik de Bushire. « La saison se divise en deux parties : l'une appelée saison courte et froide, l'autre saison longue et chaude. Pendant les jours les plus frais de juin, la pêche a lieu le long de la côte sur les hauts fonds; mais ce n'est que pendant les mois brûlants de juillet, d'août et de septembre, que les bancs de Bahraïn sont exploités d'une manière permanente. Ces bancs sont à peu près à sept brasses de profondeur, et les plongeurs ne travaillent pas facilement quand l'eau est froide; il faut qu'elle soit au moins à la température de l'atmosphère, pour que les choses aillent

convenablement. Avant de descendre dans la mer, les plongeurs se pincent fortement les narines avec un petit instrument de corne, et ils se bouchent les oreilles avec de la cire d'abeille. Ils s'attachent à la ceinture un filet destiné à mettre les huîtres, et ils précipitent leur descente au moyen d'une pierre fixée à une corde, dont l'autre extrémité reste dans le bateau. C'est cette corde qu'ils agitent lorsqu'ils veulent qu'on les remonte. » Ils demeurent à peu près deux minutes sous l'eau en moyenne. Quelque pénible et fatigant que soit ce travail, on ne regarde pas, à Bahraïn, le métier de plongeur comme particulièrement nuisible à la santé, et des vieillards mêmes ne craignent pas de s'y livrer. Par un temps favorable, le plongeur exécute douze à quinze descentes par jour; mais, quand le temps ne s'y prête pas, il ne plonge guère plus de trois ou quatre fois. Quand le plongeur est fatigué, il va dormir, et ne mange qu'après avoir fait un assez long somme.

Rien qu'à Bahraïn, le produit annuel de la pêche des perles s'élève à 5 ou 6 millions de francs. Si, à ce chiffre, on ajoute les achats qui se font par les marchands ou les agents de l'île à Aboultabi, à Sharga, à Ras-oul-Rymack, etc., et qui se montent à une somme à peu près égale, on aura un total de 7,500,000 francs à 9,000,000. Mais ce calcul comprend tout le commerce de perles du golfe; car tous les principaux négociants en perles de l'Inde, de

l'Arabie et de la Perse font leurs approvisionnements par l'intermédiaire d'agents établis à Bahraïn. Telle est du moins l'évaluation du major Wilson, qui avait, par sa position, toutes les facilités possibles pour obtenir des données exactes. « Au dire de certains marchands indigènes, » ajoute-t-il, « mon estimation est inférieure de cinq sixièmes à la somme totale qu'atteignent les affaires; mais il leur serait difficile d'appuyer leur opinion sur des faits. Je me suis basé sur les profits des petits bateaux, et cela n'empêche pas que mon chiffre ne soit énorme, quand on songe qu'il s'agit d'un article qui se trouve ailleurs aussi bien qu'ici, et qui, malgré sa valeur, ne peut jamais être employé que comme ornement. » Dans toute l'Asie, on fait une immense consommation de très-petites perles, de l'espèce qu'on appelle semence de perles, pour en fabriquer des électuaires médicinaux, dans lesquels on fait entrer aussi toutes sortes de poudres de pierres précieuses. L'électuaire qui contient une grande proportion de poudre de perle, est très-recherché en raison des qualités stimulantes et toniques qu'on lui attribue (1). Le nombre des bateaux pêcheurs de Bahraïn monte à plus

(1) Les perles entraient autrefois aussi dans la médecine anglaise; mais leur vertu médicale ne pouvait différer en rien de celle de tout autre élément calcaire. Un peu d'eau de chaux ou une préparation de craie est tout aussi efficace que la plus chère des solutions de perles.

de quinze cents, et parmi les marchands qui se livrent à ce commerce, il en est d'excessivement riches. Ils exploitent les pêcheurs avec une âpreté extrême, et c'est à peine si les malheureux plongeurs gagnent de quoi se nourrir. Le marchand avance aux pêcheurs quelque argent, à cent pour cent; il leur fournit, en outre, à des prix exorbitants, une certaine quantité de dattes, de riz, et certains autres articles indispensables. C'est lui aussi qui leur loue le bateau, et cela moyennant une forte part dans les bénéfices de la pêche; enfin il leur achète les perles à peu près au prix qu'il lui plaît d'en donner, car les malheureux pêcheurs sont généralement ses débiteurs, et par conséquent à sa discrétion.

La plupart des perles pêchées à Bahraïn sont d'une belle teinte jaune. Quoique les perles de cette nuance ne soient pas très-estimées en Europe, elles ont un très-grand prix en Orient, où elles passent pour conserver leur couleur plus longtemps que celles de Ceylan, et pour se ternir moins vite par l'usage. « Dans toute l'Asie, » dit Tavernier, « ils aiment autant l'eau tirant un peu sur le jaune que l'eau blanche, parce qu'ils disent que les perles dont l'eau est un peu dorée, demeurent toujours dans leur vivacité et ne changent jamais; mais qu'étant blanches, elles ne durent pas trente ans sans perdre de leur vivacité, et, tant à cause de la chaleur du pays que de la sueur de la personne, elles prennent

un vilain jaune (1). » Un peu plus loin, le voyageur français insiste encore sur ce point : « Bien que les perles qui se trouvent à Bahren et à Catifa, » dit-il, « tirent un peu sur le jaune, on en fait autant de cas que de celles de Manaar, comme je l'ai remarqué, et, dans tout l'Orient, on dit qu'elles sont mûres ou cuites, et qu'elles ne changent jamais de couleur. » M. Morier, qui visita en 1812 la pêcherie de Bahraïn, consigne également ce fait. « La perle de Ceylan s'écaille, » dit-il ; « mais celle du golfe Persique est aussi dure que le roc sur lequel on la trouve, et quoiqu'elle perde un pour cent par an, pendant cinquante ans, de sa couleur et de son eau, elle perd encore moins que la perle ceylanaise. Au bout de cinquante ans, elle cesse de perdre (2). »

Mais si les Orientaux font grand cas des perles jaunes pour leur solidité, ils n'en ont pas moins un goût très-prononcé pour les blanches, couleur qu'ils

(1) *Les six Voyages de J. B. Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1679, édit. « suivant la copie. »

(2) On a cru qu'on pouvait rendre aux perles leur éclat en les faisant avaler par des pigeons ; mais Redi rapporte qu'ayant fait avaler douze grains de perles à un pigeon, ils avaient diminué d'un tiers en vingt heures. Cet auteur rapporte aussi qu'à l'ouverture des tombeaux où les filles de Stilicon avaient été enterrées avec leurs ornements, on trouva tous ces ornements en bon état, à l'exception des perles qni s'écrasaient facilement sous les doigts.

Quoique les perles soient très-altérables, elles ne le sont pas assez pour laisser croire à l'histoire de la perle de Cléopâtre dissoute dans du vinaigre et avalée par cette fastueuse princesse. — Voir le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, de Guérin.

affectionnent singulièrement, si l'on en croit Tavernier. « Tous les Orientaux sont fort de notre goût en matière de blancheur, » dit cet écrivain en terminant son chapitre des perles, « et j'ai toujours remarqué qu'ils aiment les perles les plus blanches, les diamants les plus blancs, le pain le plus blanc et les femmes les plus blanches. » Voici, du reste, à propos de la couleur des perles, l'explication qu'en donne le même voyageur : « Je ferai une remarque considérable touchant les perles et la différence de leurs eaux, les unes étant fort blanches, les autres tirant sur le jaune et d'autres sur le noir, qui sont comme plombeuses. Pour ce qui est de ces dernières, il ne s'en trouve qu'en Amérique, et cela vient de la nature du fond, qui est plus rempli de vase qu'en Orient... Pour ce qui est des perles tirant sur le jaune, cela vient de ce que les pêcheurs, vendant leurs huîtres par monceaux, et les marchands attendant quelquefois jusqu'à quatorze ou quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer des perles, quelques-unes de ces huîtres venant, pendant ce temps-là, à perdre leurs eaux, elles se gâtent et s'empuantissent, et la perle se jaunit par l'infection, ce qui est si véritable que, dans toutes les huîtres, qui ont conservé leur eau, les perles sont toujours blanches. »

On dit que les perles pêchées dans les eaux profondes, auprès des îles de Karrack et du Congo, sont

formées de huit couches de nacre, tandis que les autres n'en ont que cinq. Du temps de Pline, le port de Catifa, situé sur la côte d'Arabie, en face de l'île de Bahraïn, était célèbre par ses pêcheries de perles. C'est là que fut trouvée la perle la plus grosse et la plus pure qu'on ait jamais découverte. Tavernier en donne le dessin dans son ouvrage avec la légende suivante (1) :

« *C'est la figure de la perle que le roi de Perse* « *acheta, l'an* 1633, *d'un Arabe qui venait de la* « *pêche de Catifa. Elle lui coûta* 32,000 *tomans,* « *qui sont* 1,400,000 *livres de notre monnaie, à* « *raison de* 46 *livres* 6 *deniers le toman. C'est la* « *perle la plus grosse et la plus parfaite qu'on* « *ait découverte jusques à cette heure, et où il n'y* « *a pas le moindre défaut.* »

On a aussi trouvé à Ormus, île de la côte de Perse, des perles d'une valeur considérable, une entre autres qui a fait l'admiration de Tavernier, et sur laquelle il s'étend avec une complaisance de véritable amateur. « Avant que de sortir du golfe d'Ormus, dit-il, je parlerai un peu plus au long que je n'ai fait dans mes relations de la Perse, de cette admirable perle qu'a le prince arabe qui ôta Mascate aux Portugais. Il prit alors le nom d'Imenhect, prince

(1) La planche de Tavernier représente cette perle comme ayant exactement la forme d'une poire très-régulière. Sa hauteur est de 23 millimètres et son plus grand diamètre de 20 millimètres.

de Mascate, s'appelant auparavant Aceph-ben-Ali, prince de Norennaé... C'est ce prince qui a la plus belle perle qui soit au monde, non pas tant par sa grosseur, car elle ne pèse que 12 carats et 1/16, ni pour sa parfaite rondeur, mais parcequ'elle est si claire et si transparente, que l'on voit presque le jour au travers. Comme le golfe vis-à-vis d'Ormus n'a guère que 12 lieues de l'Arabie-Heureuse à la côte de Perse, et que les Arabes étaient en paix avec les Persans, le prince de Mascate vint rendre visite au Khan d'Ormus, qui le traita magnifiquement, priant aussi du festin les Anglais et les Hollandais et quelques autres Francs, du nombre desquels je fus. A l'issue du festin, le prince tira cette perle d'une petite bourse qu'il avait pendue à son cou, et la montra au Kan et à toute la compagnie. Le Kan la voulut acheter pour en faire présent au roi de Perse, et en offrit jusqu'à 2,000 tomans ; mais il ne s'en voulu pas défaire. Depuis, je passai la mer avec un marchand baniane que le Grand-Mogol avait envoyé à ce prince pour lui offrir 40,000 écus de sa perle, ce qu'il ne voulut pas accepter. Cette histoire, ajoute Tavernier, fait voir que, pour ce qui regarde les joyaux, ce qui est beau ne se doit pas toujours apporter en Europe, mais plutôt d'Europe en Asie, comme j'ai fait, parce qu'on y fait grand cas des pierreries et des perles, quand elles ont une extraordinaire beauté, à la réserve de la Chine et

du Japon, où l'on ne s'en soucie en aucune sorte. »

PERLES ANGLAISES ET PERLES D'EUROPE.

Les perles de la Grande-Bretagne étaient connues des anciens à une époque fort reculée. Leur renommée était telle, que Suétone rapporte, comme un fait positif, que Jules César fut poussé à conquérir la Grande-Bretagne en partie à cause de ses perles. César passait pour un très-grand connaisseur en fait de perles ; il avait acquis une telle habileté pour les évaluer, qu'il pouvait en dire le poids rien qu'en les mettant dans la main. Aussi fut-il déçu dans ses espérances relativement aux perles anglaises qui, au dire de Pline, furent trouvées petites et sans couleur. Il est certain, néanmoins, qu'il en recueillit un grand nombre dans son expédition ; car le même auteur nous apprend qu'à son retour il rapporta à Rome un bouclier tout couvert de perles qu'il suspendit dans le temple de Vénus.

On trouve des perles dans différentes eaux de la Grande-Bretagne. Il existait autrefois une pêcherie considérable à Perth. Pennant rapporte que de 1761 à 1764, il fut envoyé à Londres pour 10,000 livres de perles, qui se vendaient aux taux de 10 schellings à 1 livre 16 sch. l'once. « On m'a dit, » raconte le voyageur, « qu'on avait trouvé à Perth une perle du poids de 33 grains ; mais l'avarice des entrepreneurs a fini par épuiser la pêcherie, bien qu'elle s'étendît

jusqu'au lac de Tay. La méthode employée pour la pêche dans le Tay est ainsi décrite dans la vieille « Statistique de l'Écosse. » — « Les moules se pêchent avec un harpon d'une espèce particulière, qui consiste en une longue perche emmanchée dans une sorte de pincette, dont les branches, longues et flexibles, se terminent par deux cuillers s'appliquant l'une contre l'autre. Avec cet instrument en guise de bâton, le pêcheur, plongé jusqu'au cou dans l'eau, explore avec ses pieds la vase et le sable du fond pour y trouver les moules. Dès qu'il en sent une, il applique sur la coquille l'extrémité de sa pincette, dont les branches s'ouvrent par la simple pression et se referment d'elles-mêmes sur la proie. Le pêcheur s'empare alors de la prisonnière et la met dans le filet qu'il porte à sa ceinture ; puis, la pêche achevée, il regagne la rive et se met en devoir d'ouvrir ses moules. Quand l'eau est peu profonde, cette opération est bien plus facile. » Outre le Tay, l'Écosse possède d'autres rivières où l'on pêchait des perles dans l'antiquité. Voici comment Boëce décrit la pêche des perles dans le Don et le Dee : — Quatre ou cinq personnes entrent ensemble dans la rivière et se mettent en cercle, debout, avec de l'eau jusqu'aux épaules. Chacune tient un bâton à la main pour s'empêcher de glisser. Dans cette position, elles regardent à travers l'eau limpide si elles aperçoivent des moules, et quand elles en décou-

vrent, ne pouvant les prendre avec les mains, elles les saisissent entre les doigts des pieds et les lancent sur la rive. « Les perles qu'on trouve en Écosse, » ajoute ce vieux chroniqueur, « ont une certaine valeur, car elles sont très-rondes, excessivement blanches et quelquefois aussi grosses que l'ongle du petit doigt. » Un voyageur dit à Boëce qu'il y avait de semblables moules en Espagne ; « mais, » remarque notre candide auteur, « comme elles vivent dans l'eau salée, elles ne contiennent pas de perles ! »

La rivière d'Irt, dans le Cumberland, était également renommée pour ses moules à perles. Le fameux navigateur sir John Hawkins obtint une patente pour la pêche de cette rivière. Le même baronnet ayant constaté la présence d'un grand nombre de perles dans le détroit de Magellan, avait conçu l'espoir de s'enrichir en approvisionnant son pays de cette précieuse production. La rivière de Conway, au nord du pays de Galles, était vantée pour ses perles au temps de Camden, et l'on dit que sir Richard Wynn de Gwydir, chambellan de Catherine, femme de Charles II, présenta à la reine une perle tirée de cette rivière, qui figure encore aujourd'hui sur la couronne royale d'Angleterre. La pêche se pratique encore au même lieu et le Recueil d'histoire naturelle, appelé le « London Magazine of natural History, » cite une dame du comté qui se fait avec le privilége de cette pêche, un revenu annuel de

1,000 livres. La pêcherie est située à l'embouchure de la rivière de Conway ; son exploitation fait vivre un grand nombre d'habitants du pays. « A la marée basse, ils se rendent dans des barques à l'embouchure de la rivière et ramassent le plus de moules qu'ils peuvent avant le retour du flot. Ils les mettent ensuite cuire dans de grandes chaudières pour les faire ouvrir. L'animal est alors arraché de la coquille sans difficulté et jeté dans une cuve dans laquelle un des pêcheurs, les pieds nus, fait une bouillie générale de toutes les pauvres bêtes. Puis, au moyen d'un lavage à grande eau, on sépare la substance animale appelée *solach* des parties plus lourdes, composées de sable, de petits cailloux et de perles qui restent au fond de la cuve. Ce sédiment, s'il est permis d'employer ce mot, est exposé à l'air dans de grandes sébiles de bois, et quand il est sec on y cherche les perles, qu'on sépare du gravier avec les barbes d'une plume. Lorsque le pêcheur en a obtenu ainsi une certaine quantité, il les porte au surveillant, qui les lui paie à tant l'once. » Les perles qu'on ramasse à l'embouchure du Conway sont généralement très-petites, d'un blanc sale ou quelque fois teintées de bleu. Le mollusque qui les produit est la moule comestible commune. A douze milles plus haut, cependant, près de Llanrwst, on a trouvé des perles de la grosseur d'un pois moyen, qui se sont vendues une guinée la paire. Mais cette

pêche est très-incertaine et les grosses perles sont rares. La coquille qui renferme ces dernières est l'*alasmadon margaritiferus,* que les Gallois appellent « Cregin y dylu » ou coquille du flux.

L'Irlande a aussi ses perles. A la fin du dernier siècle, on en a trouvé plusieurs d'une belle grosseur dans les rivières des comtés de Tyrone et de Donegal. La rivière Bann fut, à une certaine époque, vantée pour ses perles; elle en fournit encore de temps en temps. Le vieux recueil intitulé *Down Surwey*, contient les détails suivants sur la pêche des perles irlandaises : — « Les perles se trouvent dans des moules de rivière, de la même forme et de la même couleur que les moules de mer ; mais plus grandes. Les pauvres gens se servent quelquefois de leurs coquilles en guise de cuiller. L'animal est semblable à l'huître ; il est vert foncé et se corrompt promptement ; mais comme il est d'un goût fade et même désagréable, on ne le mange pas. Il est attaché à la coquille par deux cartilages, un à chaque extrémité ; il diffère en cela de l'huître et de la pétoncle, qui n'en ont qu'un seul au milieu. Sir Robert Reading, dans une lettre à la Société Royale, datée du 13 octobre 1688, fait la description de ce mollusque d'après ses propres observations, et rend compte de la manière dont on le pêche dans certaines rivières du comté de Tyrone, manière qui diffère peu de la pêche en usage dans la rivière de Bann.

Il dit qu'au fond de l'eau les moules entr'ouvrent leurs coquilles et laissent voir au dehors leurs barbes blanches, seul signe qui les fasse remarquer du pêcheur, qui les confondrait sans cela avec les cailloux de la rivière, dont elles ont la couleur noire. Au-dessus de la charnière les coquilles présentent des brèches qui permettent de distinguer facilement le nombre de couches ou de croûtes dont elles sont formées. Ces cassures, croit-il, sont causées par le choc des grosses pierres que le courant entraîne. La surface interne de la coquille est lisse et nacrée comme la perle, surtout quand la moule vient d'être ouverte. Une personne que sir Robert rencontra sur le lieu même de la pêche, lui dit avoir remarqué dans certaines moules, sous la première tunique interne, une liqueur claire et brillante que la pression du doigt faisait changer de place. Cette personne ajoutait que jamais ces sortes de moules ne contenaient de perles. Sir Robert suppose que cette liqueur est la véritable mère-perle. Le même naturaliste prétend que la perle est située à l'extrémité inférieure de l'animal, à l'orifice intestinal, en dehors du corps, entre les deux membranes qui adhèrent à la coquille. Il est de l'avis de ceux qui pensent que la perle, chez le mollusque, répond à la pierre chez d'autres animaux et que, comme la pierre, elle grossit par l'addition successive de différentes couches, ce dont on peut se convaincre en serrant la

perle dans les mâchoires d'un étau : sous la pression la première tunique se rompt et tombe complétement. Cette pierre ou concrétion du mollusque est expulsée par l'animal dès qu'il peut s'en débarrasser.

« Sir Robert Reading assure que les coquilles qui contiennent les plus belles perles sont ridées extérieurement et non pas lisses et égales comme celles qui n'en contiennent point. Les pêcheurs connaissent si bien cette particularité, que malgré la surveillance dont ils sont l'objet, ils s'arrangent de manière à ouvrir ces coquilles sous l'eau afin de s'emparer de leurs perles. Suivant lui, si une fois les perles sont d'une nuance foncée, elles ne changeront jamais de couleur, quels que soient les changements que l'âge ou la maladie apportent dans la nature du mollusque; et si le noyau de la perle est noir, toutes les couches qui viendront l'envelopper successivement seront également d'une teinte sombre. Il ajoute que chaque année, aux assises d'été, les pêcheurs viennent proposer aux gentlemen des environs une grande quantité de belles perles, et qu'on a ainsi parfois d'excellentes occasions. Il a vu, dit-il une perle du poids de 36 carats, qui avait été payée 50 schillings. Elle était estimée 40 livres, et elle aurait eu une valeur bien plus grande si elle avait été d'une eau aussi claire que quelques autres offertes en vente en même temps. Un meu-

nier trouva une perle qu'il vendit 4 livres 10 sch. à un individu qui la revendit 10 livres à un troisième personnage, auquel lady Glenawly l'acheta 30 livres. C'est au cou de cette dame que sir Robert la vit faisant partie d'un collier dont la vieille duchesse d'Ormond avait offert 80 livres sans pouvoir l'obtenir.»

On trouve des perles dans plusieurs rivières du continent européen, en Saxe, par exemple, dans l'Elster, depuis sa source jusqu'à la ville d'Elsterberg et dans les différents affluents de cette rivière. Depuis 1621 on a établi une pêcherie dont le souverain a naturellement le monopole. On trouve aussi quelquefois des perles d'une grande beauté et qu'on distingue difficilement des perles d'Orient, dans la rivière de Watawa, en Bohême, et dans celle de Moldau, de Kramau à Frauenberg. La pêche appartient là au propriétaire du sol (1).

### PÊCHERIES AMÉRICAINES.

L'histoire de tous les pays nous montre que la perle a eu de tous temps une très-haute valeur. En

(1) On pourrait aussi récolter des perles en France si l'on faisait des recherches dans nos grandes rivières ou dans leurs affluants. M. Guérin, dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, cite une perle parfaitement ronde trouvée dans de gros *unios* d'une rivière affluent de l'Allier. Il paraît que ces perles ne sont pas très-rares et que plusieurs joailliers de Lyon s'en procurent assez souvent et les vendent pour des perles d'Orient.

Orient et dans diverses parties de l'Europe, certaines perles se sont souvent payées des prix énormes, et nous avons vu que les pêcheries étaient des établissements d'importance nationale. L'hémisphère occidental ne fait pas exception, et il paraît certain que longtemps avant la découverte de l'Amérique les naturels appréciaient les perles à un haut degré. En abordant au nouveau monde, les Espagnols ne virent pas sans surprise que les sauvages étaient parés de colliers et de bracelets de perles, et bientôt après, ils remarquèrent que les indigènes, comparativement civilisés du Mexique, avaient pour les belles perles un goût tout aussi décidé que les peuples de l'Europe. Hernando de Soto trouva une immense quantité de perles en Floride où les tombeaux des princes en étaient chargés, et parmi les présents faits à Cortès par Montézuma avant l'entrée du conquérant à Mexico, présents qui furent envoyés à l'empereur Charles-Quint, étaient des colliers faits de rubis, d'émeraudes et de perles. Les naturels du Pérou attachaient aussi une grande valeur à ce joyau ; mais les lois de Mancocapac défendaient la pêche des perles aux Péruviens, comme étant peu utile à l'État et dangereuse pour ceux qui s'y livraient.

Les pêcheries des anciens rois du Mexique devaient être situées sur la côte Occidentale entre Acapulco et le golfe de Tehuantepec ; mais les Espa-

gnols établirent les leurs dans la mer des Antilles, auprès des petites îles de Cubagua, de Marguerite et de Coche ; et tels furent leurs succès, que des cités riches et populeuses s'élevèrent rapidement dans ces lieux. On garde encore le souvenir de l'opulence et du luxe des marchands qui les habitaient. Mais au seizième siècle la pêche diminua rapidement. En 1683, elle avait déjà complétement cessé, les îles avaient perdu tout leur renom, et maintenant il ne reste pas vestige des cités qui les couvraient. Dans l'origine, l'île de Coche seule fournissait pour 1,500 marcs ou 3,000 dollars de perles par mois. La taxe « quinte » prélevée sur le produit par les officiers du roi, était de 15,000 ducats. Jusqu'en 1530, la valeur des perles envoyées en Europe se montait annuellement à plus de 800,000 piastres en moyenne. En 1587, il en fut expédié à Séville 697 livres pesant, parmi lesquelles un grand nombre d'une beauté rare furent réservées pour Philippe II. Ce même monarque en possédait une magnifique qui lui avait été envoyée de l'île de Marguerite ; elle pesait 250 carats et était estimée 150,000 dollars. Ces îles, alors si productives, devinrent l'objet de fréquentes spéculations mercantiles. L'empereur Charles-Quint accorda à un certain Lewis Lampagno, parent de l'assassin du duc de Milan, le privilége d'exploiter la pêche des perles avec cinq navires le long de la côte de Cumana. Mais les colons ren-

voyèrent Lampagno, avec cette réponse tant soit peu hardie, que « l'Empereur, trop généreux dans ce qui ne lui appartenait pas, n'avait pas le droit de disposer des huîtres du fond de la mer. » Le pauvre aventurier, dans l'impossibilité de rembourser aux marchands de Séville les sommes qu'ils lui avaient avancées pour son entreprise, resta cinq ans dans l'île de Cubagua et finit par mourir fou.

Las-Casas, le fameux champion des Indiens, dit en parlant des cruautés exercées sur les pauvres plongeurs par les Espagnols au temps de la conquête, « c'est une tyrannie barbare à laquelle rien ne se peut comparer. » Dès que le plongeur revenait à la surface, un surveillant sans pitié observait ses moindres mouvements, et si le malheureux sauvage essayait de reprendre haleine et de se reposer quelques minutes, il était accablé de coups par son persécuteur qui le traînait par les cheveux et le forçait de redescendre. La nourriture octroyée à ces pauvres martyrs suffisait à peine à calmer les tortures de la faim, et leur couche était le sable du rivage. Souvent ils plongeaient pour ne plus reparaître, emportés qu'ils étaient par les requins. S'ils échappaient à la dent de ces monstres des abîmes, ils ne tardaient pas à tomber victimes de leurs maîtres non moins cruels, car ils mouraient bien vite d'abondants crachements de sang. Leurs cheveux d'ébène blanchissaient à ces rudes travaux, et leurs

corps décharnés les faisaient ressembler plutôt à des spectres qu'à des hommes. L'avarice des Espagnols finit pas détruire les pêcheries : ils épuisèrent les bancs à force de détruire les huîtres et aujourd'hui la pêche des perles en Amérique ne donne plus qu'un produit comparativement nul.

Les seuls parages qui fournissent maintenant des perles au commerce sont les golfes de Panama et de Californie. Au commencement du dix-septième siècle, les pêcheries du golfe de Californie rivalisaient avec les établissements plus anciens, et les perles qu'on y trouvait étaient souvent très-grosses et de fort belle eau. Cependant les Indiens et les nègres employés dans les pêcheries étaient si mal payés par les Européens, que la pêche ne tarda pas à être abandonnée presque totalement. Plus tard, les troubles qui agitèrent ces contrées, empêchèrent les gouvernements de faire de nouvelles entreprises. De notre temps, diverses tentatives ont été faites par des Anglais pour remettre les anciennes pêcheries en exploitation, mais sans beaucoup de succès. Des compagnies se sont formées et des commissaires ont été chargés d'examiner les bancs ; et comme il était difficile de se procurer de bons plongeurs, on proposa de se servir de cloches. En 1825, une de ces compagnies, « l'Association Générale de Londres pour la pêche des perles et du corail, » envoya au Mexique le lieutenant Hardy,

de la marine royale, avec mission d'étudier l'état des pêcheries et leurs chances de succès. Le rapport de cet officier ne fut pas encourageant : il avait trouvé l'établissement dans un très-pauvre état, et il avait reconnu que l'emploi des cloches à plongeurs, quelque désirable qu'il fût, était impraticable. Dans beaucoup d'endroits, la peur des *tentereros* ou requins et des *mantas* ou *marrayos* empêchait les plongeurs de descendre dans la mer. Les *mentas*, lui fut-il dit, sont d'énormes poissons plats de la forme de la raie. Ils étreignent le plongeur entre deux grosses nageoires et l'emportent à tout jamais. Un de ces monstres, harponné par le capitaine Hall, mesurait vingt pieds de largeur sur le dos ! Malgré ces dangers, désireux de s'assurer par lui-même de l'état des bancs d'huîtres, M. Hardy se fit plongeur. Nous terminerons cette section de notre sujet par l'intéressante description donnée par lui de ce périlleux exercice.

« S'il est difficile d'apprendre à nager, » dit M. Hardy, « il l'est bien plus encore d'apprendre à plonger. Dans les premiers essais que je fis, il m'était impossible de descendre à plus de six pieds sous l'eau ; à cette profondeur, il me fallait immédiatement remonter à la surface. Petit à petit, cependant, je descendis à deux ou trois brasses ; mais, arrivé là, la pression de l'eau sur mes oreilles était telle que je ne puis la comparer qu'à une pointe de fer

qu'on m'aurait enfoncée violemment dans cet organe. Mon séjour sous l'eau à cette profondeur était donc naturellement extrêmement court. Mais comme on m'avait assuré que dès que mes oreilles *crèveraient*, c'est le terme technique dont se servent les plongeurs, je n'éprouverais plus de difficulté à descendre à quelque profondeur que ce fût, mon désir de devenir un plongeur consommé fit que je résolus de braver l'excessive douleur que j'éprouvais jusqu'à ce que l'explosion de mes oreilles m'ouvrît l'espèce de barrière qui m'empêchait d'enfoncer plus avant et qui, en sens inverse, était pour moi ce qu'est la corde à un ballon captif. En conséquence, plein d'espoir et de résolution, les mains jointes au-dessus de ma tête et les bras allongés, je me précipitai perpendiculairement la tête la première de l'avant du bateau. L'impétuosité de ce bond me porta à quatre basses environ de profondeur, et pour descendre davantage il me fallut m'escrimer des pieds et des mains. Mais, hélas, qui peut compter sur la force et la ténacité d'une résolution prise? Le changement de température du chaud au froid devient très-sensible. A chaque brasse nouvelle l'imagination se convainc davantage de la dangereuse folie de pénétrer plus avant dans le silencieux domaine des monstres marins; votre cerveau se peuple des têtes perpétuellement grimaçantes de leurs victimes, et déjà

vous croyez sentir la dent aiguë des requins et des tentereros ou le mortel embrassement des mantas. Ces impressions s'augmentaient encore de l'impossibilité où j'étais de rien distinguer dans la lueur crépusculaire qui m'entourait et de la douleur atroce que je ressentais dans les yeux et les oreilles. Enfin, l'esprit assiégé de mille images incompréhensibles, je suspendis le mouvement de mes pieds et de mes mains ; la délicieuse pensée de revoir encore l'azur du ciel l'emporta sur toute autre réflexion ; je changeai involontairement la position de mon corps, et l'instant d'après je me retrouvai une fois de plus à la surface. Oh ! comme alors tout mon être se dilata quand je pus aspirer à pleins poumons mon atmosphère naturelle ! Quel ineffable sentiment de plaisir que de se sentir délivré de l'éminent péril des flots. Dans le fait, ce fut pour moi une impression neuve impossible à décrire.

« Toutefois, je ne lui laissai pas une longue durée. Je m'élançai de nouveau avec une résolution plus ferme. De nouveau, je me sentis glisser sous l'eau qui, à cause de sa densité, me faisait éprouver une sensation semblable à celle que j'aurais pu avoir en nageant dans une épaisse gelée ; de nouveau, je sentis le changement de température à mesure que je descendais davantage ; et, de nouveau, la poignante douleur que j'endurais dans les oreilles et les yeux me fit hésiter. Mais, cette fois,

ma résolution était inébranlable, la raison me commandait de persévérer et, malgré l'accroissement de mon martyre, je descendis encore. Alors, à la profondeur de six ou sept brasses, j'éprouvai dans les oreilles une commotion pareille à l'explosion d'une arme à feu ; instantanément, mes souffrances s'évanouirent et il me fut facile d'atteindre le fond, chose que j'avais d'abord jugée impossible... Je ne me retrouvai pas plutôt à la surface, que je reconnus le phénomène qui s'était passé dans mes oreilles, mes yeux et ma bouche : je rendais littéralement le sang par chacune de ces partis de mon individu sans m'en être seulement douté. Mais, maintenant, il devenait plus dangereux de plonger, attendu que les requins, les tentereros et les mentas, ont un merveilleux instinct pour sentir le sang. »

Au bout de fort peu de temps, notre héros devint un maître plongeur ; et après une foule d'excursions sous-marines, il reconnut que sur les côtes de la Californie les perlières n'étaient pas disposées comme il se l'était toujours imaginé, par lits ou par monceaux réguliers, mais qu'on les rencontrait surtout dans les baies abritées au fond desquelles sont d'énormes rochers. C'est dans les fissures de ces rocs qu'elles sont en plus grand nombre et elles adhèrent à la pierre par un bysse si solide qu'il faut une certaine force pour les en

détacher. Sur des fonds pareils, par conséquent, les cloches à plongeur ne sauraient être d'aucun usage malgré la protection complète qu'elles offriraient aux pêcheurs de perles contre les monstres marins.

M. Hardy nous dit qu'il est d'usage, quand on plonge, d'emporter avec soi un petit bâton de neuf à dix pouces de long, pointu par les deux bouts. Muni de cette arme, un plongeur exprimenté lutte souvent avec succès contre les requins. Il tient le bâton par le milieu, et, lorsqu'il est attaqué par un de ces monstres, il profite de l'instant où l'animal ouvre ses terribles mâchoires pour le lui fourrer debout dans la gueule. Dans son métier de plongeur, M. Hardy n'a pas eu de prouesse de cette espèce dont il puisse se vanter ; mais un indigène, nommé Pablo Ochon, qui fut pendant de longues années inspecteur de la pêcherie et fut habile plongeur lui-même, lui raconta l'aventure suivante, qui lui était arrivée dans une de ses excursions sous-marines :

« On avait supposé qu'autour du placer de la Piedra Negada, situé près de Loreto, il y avait une grande quantité de très-grosses huîtres à perles, — supposition que ne faisait que corroborer la difficulté extrême de trouver ce récif. Don Pablo, cependant, réussit à le découvrir, et, pour ramasser de beaux spécimens de vieilles coquilles, il plongea

à une profondur de onze brasses. Le roc n'a pas plus de cent cinquante à deux cents pieds de circonférence. Notre aventurier en fit le tour à la nage et l'examina dans toutes ses parties sans rien découvrir qui pût l'engager à prolonger son séjour sous l'eau. Convaincu donc qu'il n'y avait pas d'huîtres en cet endroit, il songea à remonter à la surface, mais, auparavant, il leva les yeux au-dessus de lui, comme font tous les plongeurs pour s'assurer qu'aucun monstre ne les guette. Si *l'horizon est clair*, ils peuvent remonter en toute confiance. Or, quand don Pablo leva la tête, il aperçut un tenterero en sentinelle à trois ou quatre mètres immédiatement au-dessus de lui, et qui, durant tout ce temps, c'est probable, ne l'avait pas quitté du regard. Il était inutile de songer à l'emploi du bâton à double pointe contre un monstre de cette dimension, car l'horrible bête avait une gueule à avaler d'une seul bouchée le bâton et l'homme tout ensemble. Don Pablo se sentait assez mal à l'aise en voyant *ses derrières* si complétement coupés. Mais, sous l'eau, le temps est trop précieux pour le perdre en réflexions, il nagea donc vers un autre point du roc, espérant de la sorte tromper la vigilance de son ennemi. Jugez de sa stupéfaction quand il retrouva encore celui-ci suspendu au-dessus de sa tête comme un faucon qui chasse un oiseau ! Le tenterero roulait de gros yeux flam-

boyants et ouvrait et fermait alternativement des mâchoires effroyables dont le seul souvenir faisait encore trembler don Pablo. On eût dit que par cette mastication à vide, le monstre prenait un avant-goût de sa proie. Le malheureux plongeur ne voyait plus pour lui que deux alternatives : se laisser noyer ou se laisser manger. Il y avait déjà si longtemps qu'il était sous l'eau, qu'il ne lui était plus possible de retenir davantage sa respiration, et il était sur le point de faire le sacrifice de sa vie avec toute la philosophie dont il était capable. Mais quoi de plus cher que l'existence ? Dans les cas les plus extrêmes, quand il s'agit de sa conservation personnelle, l'homme est rarement à bout d'expédients. Il se rappela tout à coup que sur un des côtés du rocher il avait remarqué du sable ; il y nagea avec toute la vigueur imaginable, toujours escorté de son attentif ami. Dès qu'il eut atteint l'endroit désiré, il se mit à soulever avec son bâton pointu des nuages de sable qui rendirent l'eau si parfaitement trouble, que l'homme et la bête se perdirent réciproquement de vue. Alors, profitant de l'obscurité qu'il avait fait naître, don Pablo s'élança le plus loin qu'il put en suivant un plan oblique, et arriva à la surface sain et sauf, mais complétement épuisé. Heureusement qu'il sortit tout auprès d'une des barques, et que les hommes qui la montaient, le voyant en si piteux état, sup-

posèrent qu'il venait d'échapper par quelque subterfuge à la poursuite d'un ennemi. Ils n'hésitèrent pas alors à sauter par-dessus bord, comme ils font toujours en pareil cas pour effrayer la bête, et don Pablo, plus mort que vif, fut saisi au passage et déposé dans la barque. »

### LA MÈRE-PERLE.

Nous avons déjà dit que la mère-perle ne diffère de la véritable perle que sous le rapport de la forme, de l'épaisseur et de l'éclat. Chimiquement parlant, c'est la même substance, et, comme elle constitue la coquille ou cuirasse de l'animal, elle doit être naturelle, et non point une concrétion accidentelle, comme sont en réalité la plupart des véritables perles, soit qu'elles tiennent à la paroi interne de la coquille, soit qu'on les rencontre libres dans les plis du manteau du mollusque. Le carbonate de chaux fait la base principale de toutes les coquilles, qu'elles soient rugueuses et d'un aspect terreux comme le bucarde commun, luisantes et émaillées comme le cauris, cornées comme la moule comestible, ou perlées et nacrées d'après la manière dont sont disposées et mélangées entre elles les couches de chaux et d'albumen animal. Nous avons dit que les brillantes couleurs de la mère-perle ne dépendent pas de la nature de la substance, mais de sa structure. Les rides ou sillons microscopiques qui froncent la

surface de chaque feuille de nacre, agissent sur la lumière réfléchie, de façon à produire l'effet chromatique, et sir David Brewster, à qui cette découverte est due, a montré qu'en prenant l'empreinte de la mère-perle avec de la cire noire très-fine ou l'alliage fusible de d'Arcet, cette empreinte possède le même aspect iridescent. D'après cette découverte donc, l'éclat et la beauté de toute plaque de mère-perle repose sur la finesse et l'arrangement des sillons, et non pas sur la composition ou la compacité de cette substance.

C'est la classe nacrée des coquilles (à perles ou non à perles) qui fournit la mère-perle du commerce ou nacre. Ces coquilles, à l'exception de leur couche externe rugueuse, en sont entièrement composées, et ce sont les grosses huîtres des mers de l'Inde qui, seules, possèdent une nacre assez épaisse pour pouvoir être travaillée. Presque toute la nacre que nous employons nous vient du golfe Persique et des mers et détroits de l'archipel indien. Quand les coquilles sont embarquées à même la cale et comme fardage, elles sont affranchies du fret. Le commerce anglais en importe ainsi en Angleterre plus de 400,000 kilogrammes par an. On choisit naturellement les plus épaisses et les plus belles pour fabriquer les élégants petits meubles et les charmants objets que nous voyons exposés dans les boutiques de tabletiers. La nacre est assez difficile à travailler, elle est délicate,

et, pour la façonner, il faut avoir recours à la scie, à la lime et souvent même aux acides. On la polit avec du sulfate de fer calciné. Comme ornement, la nacre est d'un emploi très-répandu dans les arts industriels, surtout dans les ouvrages de marqueterie et la fabrique des manches de canifs et de couteaux, des boutons, des jouets, etc. Les Chinois travaillent la nacre sous toutes les formes depuis un temps immémorial, et ils lui donnent un fini que, malgré la perfection de notre mécanique, les artistes européens ont grand'peine à atteindre.

Outre les perles blanches, qui sont les plus estimées, les perles jaunes, les perles roses et les perles plus ou moins teintées de gris et de bleu, il en est, à ce qu'il paraît, de complétement noires. Tavernier, déjà cité dans les pages qni précèdent, en a eu en sa possession plusieurs de cette espèce : « Dans un retour de cargaison, dit-il, que le feu sieur Du Jardin, ce fameux joaillier, avait dans les gallions d'Espagne, il se trouva six perles parfaitement rondes, mais aussi noires que du jayet, et qui l'une pour l'autre pesaient douze carats. Il me les donna avec d'autres choses pour porter en Orient et voir si l'on s'en pourrait défaire ; mais je les lui rapportai, et je ne trouvai personne à qui cela donna dans la vue. »

---

Il faut nous arrêter, sous peine de dépasser les limites que nous nous étions tracées tout d'abord. Puisse le lecteur ne pas trouver même que nous nous sommes déjà laissé entraîner trop loin. Mais Ceylan, il nous a semblé, était resté jusqu'ici peu connu en Europe, et notre excuse alors, si incomplet et peu coordonné que soit notre travail, serait dans le plaisir que nous avons trouvé à contribuer pour notre part à populariser chez nous l'œuvre de sir J. Emerson Tennent. « Aucun des services qu'a pu rendre dans le cours de son administration l'ancien secrétaire colonial de Ceylan, disait naguère l'*Edinburgh Review*, en parlant du bel ouvrage que nous avons pris pour guide, n'est comparable au profit qui peut résulter d'un pareil livre pour tous ceux qu'intéresse la prospérité d'une colonie qui est par elle-même un royaume. »

En résumé, Ceylan, dont l'exploitation paisible par les Anglais est désormais assurée, constitue, malgré les inconvénients signalés plus haut, une possession magnifique, aux progrès de laquelle sir James Emerson Tennent aura puissamment contribué, en faisant connaître, comme il l'a fait d'une manière si complète, l'étendue de ses ressources.

FIN.

# TABLE.



FIN DE LA TABLE.

---


CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

